





SCÈNES

DE

LA VIE CLÉRICALE

ŒUVRES DE M. CHARLES BUET

Contes à l'eau de rose, avec une préface de Paul Féval. 1 vol. in-12 de XIII-325 pages. 3 fr.

Histoires cosmopolites. 1 vol. in-12 de 325 pages. 3 fr.

Histoires à dormir debout. 1 vol. in-12 de 366 pages. 3 fr.

La Papesse Jeanne, *Réponse à M. Emmanuel Rhoïdis.* Brochure in-18 de 96 pages. 1 fr.

SCÈNES

DE LA

VIE CLÉRICALE

PAR CHARLES BUET



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ
Directeur général
76, rue des Saints-Pères, 76

BRUXELLES
JOSEPH ALBANEL
Directeur de la succursale
12, rue des Paroissiens, 12

GENÈVE
HENRI TREMBLEY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
4, RUE CORRATERIE, 4

1881



Je dédie ce livre, inspiré par les plus pures tendresses, dicté par les souvenirs les plus doux, à tous ceux des amis et des compagnons de ma jeunesse qui ont revêtu la livrée du Seigneur, embrassé la vie glorieuse du sacerdoce.

Et je le dédie aussi à tous les persécutés.

Charles Buet.

Paris, 8 septembre 1881.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
D'un peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,

Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.

Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.

Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.

Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

DELILLE.

SCÈNES

DE

LA VIE CLÉRICALE

I

LE TREIZIÈME FILS DE JEAN-PIERRE

> Heureux qui n'a jamais secoué ses sandales
> Sur l'escalier d'autrui, loin des terres natales,
> Et demeurant fidèle au dieu de ses foyers,
> N'a jamais déserté l'ombre de ses noyers ;
> Il ne sait pas combien c'est une lourde peine
> De regarder sans cesse à la plage lointaine,
> Sans pouvoir un seul jour dans son brûlant souci,
> Se dire, en s'asseyant : Reposons-nous ici !
>
> (J.-P. Veyrat, *la Coupe de l'exil.*

Ce fut une grande allégresse dans la maison de Jean-Pierre, le pauvre menuisier, lorsque, le lundi de la Pentecôte, il y a soixante ans, sa femme Rosalie mit au monde son treizième enfant, un gros garçon, bien fait et de bonne mine, que ses douze frères

aînés vinrent, l'un après l'autre, contempler endormi dans le berceau de bois blanc où chacun d'eux avait passé la première année de sa vie.

Au lendemain de son mariage, le vaillant Jean-Pierre avait choisi dans sa boutique deux belles planches de hêtre, épaisses et sans nœuds. Il y tailla les diverses pièces de l'humble couchette qu'il destinait aux enfants que lui enverrait la grâce du Seigneur. Ce fut un ouvrage parfait, sans moulures ni ornements futiles, mais solide et de forme élégante.

La mère de l'accouchée lui vint porter la rôtie au vin, et tout de suite il fut décidé que l'enfant serait baptisé le jour même, avant que les cloches de l'antique église sonnassent, au déclin du jour, en l'honneur de la fête. Et comme ce nouveau chrétien venait le treizième, et qu'il faut honorer les pères d'une famille aussi nombreuse, comme le roi déclarait noble de fait tout citoyen donnant à l'État douze défenseurs, à la société douze hommes utiles, le syndic, noble et spectable François du Mont de la Fraidière, chevalier, fut chargé, au nom de la ville, de tenir le petit sur les fonts sacrés; afin d'honorer Notre-Seigneur en la personne d'un de ses pauvres, il choisit pour

commère une vieille mendiante, la Gothon, qui vivait d'aumônes et passait pour une sainte.

Le cortège, à l'heure de vêpres, se rendit à la paroisse. Un compagnon charpentier, fort enrubanné, marchait le premier, jouant du violon comme un enragé qu'il était, car il n'avait, de sa vie, su tenir un archet : il frôlait les cordes comme il eût raboté une poutrelle, vigoureusement.

Le parrain suivait, couvert de son manteau syndical de velours violet, coiffé du chapeau emplumé à la Henri IV, et donnant le bras à sa commère, proprette sous sa bure et sa cornette de toile bise, confuse et fière à la fois de l'honneur qu'on lui faisait.

Celui des fils de Jean-Pierre qui venait de clore sa septième année, portait le flambeau allumé, — un grand cierge de cire garni de blanches tresses de soie, — et la grand'mère soutenait sur ses bras le nouveau-né, habillé d'une robe de mousseline blanche, coupée dans la robe de noce de sa bru, et qui servait pour la treizième fois depuis quinze ans. Mère-grand avait donné le chrémeau, fait de ses derniers bouts de dentelle, et se pavanait glorieusement sous le châle turc rapporté d'Égypte par défunt son mari;

un héros des Pyramides, fauché par un boulet russe à la Moskowa.

Puis venaient tous les parents de Jean-Pierre, oncles et tantes, cousins et cousines jusqu'au dix-septième degré, et les voisins, et les amis, et Jean-Pierre le dernier, le cœur bien content et la figure épanouie.

L'enfant ne pleura point, croyez-le, quand M. le curé versa l'eau sainte sur son petit front rose; non plus quand il eut un grain de sel sur la langue. Il reçut les noms de Jean, pour la ville, de Félix, pour le parrain, et de Marie, pour la marraine.

Quand M. le curé eut quitté le surplis et l'étole, il vint embrasser amicalement Jean-Pierre, et laissant filer en avant le cortège qui s'en retournait en pompe, le pasteur et son paroissien revinrent ensemble, bras dessus, bras dessous, à la maison.

— Et comment feras-tu, Jean-Pierre? voici que tu as une lignée nombreuse à élever dans la crainte de Dieu...

— Dieu, qui me les envoie, m'enverra de quoi les nourrir : j'ai confiance, monsieur le curé.

— Et tu as raison, Jean-Pierre. Va, aie bon cou-

rage! Tu te prépares une vieillesse comblée de joie et d'honneur.

Sachez que le dîner de baptême fut très beau. On mangea de toutes sortes de bonnes choses, on but à proportion; chacun chanta sa chanson au dessert, et comme il y avait pour le moins cinquante convives, vous jugez bien que la fête dura du coucher du soleil jusqu'à l'aube. Il est permis de s'amuser, de rire et de chanter, et les vrais chrétiens sont amis de la franche gaîté. La poudre tonna comme à la naissance des princes, mais au lieu du canon, ce fut le vieux pistolet du grenadier de l'empereur qui fut cent fois déchargé.

Le lendemain, du reste, Jean-Pierre se remit au travail comme si de rien n'était, et joua de la varlope et du rabot sans perdre une minute.

*
* *

Il aurait bien voulu que ses treize fils eussent quelques petites sœurs, mais il demandait trop, le bonhomme! et le petit Félix demeura le cadet bien-aimé de la maisonnée. Il grandit à vue d'œil et fut bientôt d'aplomb sur ses jambes mignonnes. A trois ans c'était

un joli chérubin, aux cheveux bouclés, d'un blond clair, aux yeux bleus, à la bouche rieuse. Il faisait gentiment le signe de la croix, et disait : Jésus ! en joignant ses mains potelées.

Un soir, sa mère, robuste et fraîche montagnarde, toujours accorte et souriant à tout venant, jugea que Félix devait apprendre à prier Dieu. Elle le prit donc sur ses genoux, et lui fit répéter après elle, de sa voix tendre qui dut réjouir le cœur des Anges et faire sourire la Vierge, cette éloquente oraison :

« Mon Dieu, je vous aime et je vous adore de tout mon cœur.

« Mon Dieu, conservez mon papa et maman pour m'élever dans votre sainte crainte. Faites que mes frères et moi soyons bien sages.

« Mon Dieu, mettez en paradis tous mes parents qui sont morts, bénissez les autres qui sont vivants.

« Petit Jésus, qui êtes si beau, faites que mon cœur vous serve de berceau.

« Petit Jésus, qui êtes si aimable, faites que mon cœur vous serve d'étable. »

Et Félix battit des mains. Joyeux d'avoir ainsi parlé, lui, toute petite créature, à Celui qui est si grand et qui règne dans les cieux !

Ce que le Créateur a fait de plus beau, de plus charmant, de plus aimable, de plus merveilleux, de plus suave, c'est l'enfant... L'enfant qui a l'éclat des fleurs les plus brillantes, et la seule beauté dont on puisse dire qu'elle est complète, parce qu'elle est le reflet de l'admirable innocence, de la parfaite pureté!

Lorsque Jean-Pierre, après une longue journée de travail, rentrait à son logis; lorsqu'il approchait de l'âtre, fatigué, le corps meurtri, il ne fallait, pour le distraire de son accablement et des préoccupations du lendemain, qu'un sourire de son Félix. Il soulevait le petit, le prenait sur ses genoux, l'embrassait, le caressait, le taquinait même, excitant son rire, divine musique... Il se faisait conter les espiègleries de la journée, riait aux larmes du langage incohérent, des mines malicieuses... Il se sentait pénétré d'un attendrissement profond, et toute son âme s'épanouissait.

L'enfance de Félix fut heureuse : il vécut simplement, ayant bon appétit, et faisant de furieuses brèches aux montagnes de pommes de terre que sa mère apprêtait, aux colossales miches de pain de seigle qu'elle boulangeait. L'eau du *bourneau* lui semblait exquise autant que le vin le plus parfumé! Il avait des habits de gros drap pour l'hiver, un sarrau de

toile pour l'été, et ses cheveux ébouriffés le protégeaient aussi bien contre le soleil que contre la neige.

Il ignora toujours la misère et les douloureux exemples qui forment le gamin de Paris. Il se battait comme un endiablé, se laissait battre quand il n'était pas le plus fort. Étourdi, passionné, acharné au jeu, il préférait les billes aux livres, et le jeudi à tous les autres jours de la semaine, parce que, ce jour-là, on n'allait pas à l'école.

Quand il désobéissait, le père Jean-Pierre trouvait une latte dans un coin de l'atelier et fouettait dur, se souvenant de cette parole de la Bible :

« Celui qui épargne la verge à son fils, déteste son fils. »

Bref, le petit Félix fut un enfant comme tous les autres, ni meilleur ni pire, élevé rudement, accoutumé à la sobriété, élevé dans le respect et l'amour de Dieu, et surtout mis en garde contre ce terrible vice du mensonge, qui est souvent pour l'enfant l'apprentissage d'abord, le déguisement ensuite de tous les autres vices.

*
* *

Félix aimait la vieille église, à l'ombre de laquelle s'élevait le toit paternel. L'église avec sa façade creusée de niches en ogive, où des saints de pierre, éternellement, restaient immobiles ; avec les contreforts de son abside, où nichaient des milliers d'hirondelles ; avec sa tour sarrasine conservée par respect de a tradition, qu'habitait maint couple de colombes.

Il y entrait souvent, dans ce temple, que les vitraux colorés éclairaient d'une lumière mystérieuse, où brûlait la lampe du sanctuaire, se balançant au bout de ses chaînettes de cuivre, et dont la clarté jetait de pâles reflets sur les boiseries sculptées, noircies par les siècles.

Il se plaisait à construire avec les débris de planches, avec les *buscailles* et les *bovates* — on nomme ainsi, là-bas, les copeaux et les pommes de pin, — de rustiques autels, que dominait une madone en plâtre, qu'ornaient des chandeliers de plomb, des vases pour lesquels une rose de mai était un bouquet gigantesque.

Et combien il aimait les fêtes que ramène chaque année, religieusement célébrées en famille, et qui

par leurs usages pittoresques, éveillaient en l'intéressant, sa jeune imagination.

Voici Noël, avec ses vieux souvenirs du vieux passé, avec le tapis de neige qui couvre la terre; avec la grosse bûche qui pétille dans l'âtre et les châtaignes qui grillent sous la cendre... Noël, escorté de tant de légendes poétiques, de tant de contes amusants, de tant d'histoires attendries.

Là-bas, dans nos montagnes, pendant les neuf jours qui précèdent Noël, on chante le *Regem*, office très court, composé des prophéties annonçant la venue du Sauveur.

Le soir, un peu après la tombée de la nuit, la foule envahit l'église. Chacun apporte une chandelle, une cire jaune entourée d'un papier de couleur, une lanterne. Peu à peu des lumières s'allument çà et là, piquant l'ombre d'étincelles. Les gros piliers s'éclairent de reflets étranges; les dorures de l'autel resplendissent; les ténèbres s'effacent; les verrières miroitent entre leurs meneaux sculptés. Puis l'orgue éclate en accords majestueux. Un chœur de voix graves s'élève tout en haut, dans les tribunes :

Regem venturum Dominum, venite, adoremus.

Le peuple répond en répétant cette phrase notée sur un air simple, grandiose. Et les petits enfants crient à tue-tête, car plus ils crient, pensent-ils, plus tôt la prière arrive aux pieds du Seigneur!

Et c'est la crèche : une maison artistement bâtie par Jean-Pierre, menuisier de la paroisse : un chef-d'œuvre! avec son toit à deux pans, couvert d'une couche épaisse de coton, pour simuler la neige. Tombe-t-il de la neige en Palestine? Qu'importe à la foi naïve? Dans l'étable, la Vierge et saint Joseph agenouillés devant l'Enfant sur sa botte de paille; derrière, le bœuf et l'âne, plus petits que Jésus et les bergers qui l'adorent... Des sapins — des sapins! des buissons de houx, de la mousse et des roses, bizarre agencement de choses disparates!

Les enfants émerveillés défilaient devant ce paysage alpestre, ouvraient de grands yeux, se montraient du doigt les arbres frisottés, les fleurs dans la neige, le bœuf et l'âne aux doux regards, la mère, vêtue de satin, penchée sur le misérable berceau, le charpentier en toge de drap d'or, et ils se disaient :

« Voilà comment Jésus est né! »

O Noël! beau jour de Noël, puisse-tu n'éclairer que des heureux!

Les *Rois* venaient, après le jour de l'an qui apportait la provision nécessaire de charrettes, de polichinelles et de bonbons. Les *Rois* Melchior, Gaspar et Balthazar... Ce jour on tirait la fève ; la mère de Félix édifiait un énorme gâteau, avec beaucoup de farine et peu de sucre — et qui était si bon ! — La première part pour les pauvres, la seconde pour le cadet... et le roi de la fève avait neuf jours durant le droit de recevoir le premier baiser, le matin, du père et de la mère. Celle-ci, toujours, était reine, et plus heureuse assurément que les reines de ce monde, qui gardent sous le diadème d'or une couronne d'épines, et qui, trop souvent, ne savent conserver que la moins lourde qui est la plus cruelle à porter.

Après les Rois, carnaval et carême. Que de fois, au dimanche des bugnes, — ainsi nommé parce qu'on fait en toute maison, ce jour-là, des *bugnes,* qui sont d'appétissants beignets dorés, — l'espiègle Félix eut l'audace de jouer aux beaux messieurs et aux belles dames le vilain tour de leur attacher par derrière avec une épingle des papiers découpés en forme de scie ! On appelle cela *rosse vieille* ou *scie vieille,* et rien n'est plus désobligeant pour les graves personnages que de s'en aller ainsi par les rues, har-

nachés de lambeaux de papier, avec la bruyante escorte de polissons vociférant et glapissant le cri fatidique de la mi-carême.

Enfin Pâques venait, à l'aurore du printemps, Pâques fleuries, les Rameaux...

Félix arrivait à l'école avec ses frères et ses compagnons, chacun portant son rameau. C'était la gloire des mères d'embellir et d'orner cette branche verte que les enfants avaient grand'peine à soutenir... On suspendait au laurier bien feuillu des chapelets de châtaignes, des pommes reinettes plus brillantes que les fruits du jardin des Hespérides, des *rioutes* de carême — excellente pâtisserie sèche, voire des œufs peints avec art. Et des rubans et des rosettes, des nœuds, des pompons, des floches de laine

Ils partaient pour la grand'messe en deux files interminables, et les Frères escortaient ce petit monde, veillant à ce que les rameaux ne perdissent pas, d'une façon prématurée, leurs séduisantes décorations, à ce que des discussions ne s'engageassent pas sur le *tien* et le *mien*. Quelle guerre c'eût été! Piller le rameau du voisin, et garder le sien intact!... Il y en avait aussi, les malheureux, qui

n'avaient peut-être pas soupé la veille, et ne possédaient qu'un petit morceau de buis dérobé à l'angle d'un parterre...

Le Jeudi saint les cloches partaient, croyait Félix, et ne revenaient de Rome que le Samedi saint, pendant le *Gloria*. Comme il était à la messe, il ne put jamais vérifier le fait. Mais il menait grand tapage, aux ténèbres, avec sa crécelle qu'il appelait tout simplement *rêle*, et qui faisait du bruit, allez !... le bois n'y ayant pas été épargné.

À Pâques, on portait à l'école sa petite corbeille pleine d'œufs : des jaunes, des verts, des rouges, des violets, des bleus ; on en mangeait à s'étouffer, pour se venger de l'abstinence du Vendredi saint, ce qui n'empêchait nullement, au coup de midi, de faire une entaille considérable au pâté sortant du four.

Le renouveau amenait bientôt le mois de mai, le mois des fleurs, les chapelles à la Vierge, toutes verdoyantes et embaumées : les trônes de mousse et de lierre, moins durables et moins fragiles pourtant que les trônes d'or. Félix aimait à gravir la montagne pour y couper de jeunes sapins, à pénétrer sous les sombres arceaux des forêts, pour y ramasser, au pied des arbres, sur les roches, la mousse verte, et dans les

clairières les narcisses au cœur de miel, les odorants muguets destinés à parer l'oratoire.

Mais ce qu'il admirait le plus, peut-être, n'était-ce pas la Fête-Dieu ? Les rues étroites sont tapissées de feuillages qui sentent bon ; les maisons sont tendues de draps blancs semés de bouquets ; sur la place, devant l'hôpital, à l'entrée du pont, trois magnifiques reposoirs, décorés à profusion de candélabres, de vases, de tentures, d'or et de pourpre, attendent la visite du bon Dieu.

Les cloches sonnent à toute volée, unissant leurs voix sonores, argentines ou graves, sourdes ou vibrantes, en un concert majestueux...

La procession sort de l'église, rouge bannière en tête. Les écoles, les confréries, les pénitentes avec leurs voiles, semblables aux revenants entrevus dans les rêves ; les pénitents, avec leurs cagoules, et des cierges monstrueux portés à deux mains ; les étendards multicolores voltigeant sous la brise ; les enfants, habillés en anges, couronnés de roses, et parsemant de fleurs le chemin où va passer l'Eucharistie ; les thuriféraires balançant les encensoirs de bronze d'où s'échappe la fumée de la myrrhe et du benjoin ; puis les chantres, dont les chapes cuirassées

d'orfrois étincelants ne font pas un pli... Le dais, soutenu par les quatre principaux personnages de la ville, et sous les pentes cramoisies brochées d'or, à travers un nuage diaphane, le prêtre, enveloppé des plis massifs d'une écharpe et portant l'ostensoir, dont les pierreries chatoient dans l'ombre...

Et ces chants sublimes, hymnes de triomphe, clameur imposante de la multitude des fidèles, qui s'élèvent vers les cieux, avec les pétales rouges des œillets et l'âcre parfum de l'encens!...

Félix fut *ange*, une fois. Il lui semblait, chaque fois que sa main lançait vers l'ostensoir, après l'avoir portée à ses lèvres, une poignée de fleurs, que ce n'était point le visage du vieux curé qu'il voyait si beau, au milieu de ces pompes, mais la figure même de Dieu.

*
* *

L'automne ramenait les fêtes tristes : la Toussaint, le jour des Morts, inséparablement liées. Félix tremblait lorsque, à vêpres, le 1er de novembre, les officiants échangeaient leurs ornements blancs, contre

les chapes noires, galonnées de blanc, qui se drapaient sur leurs épaules, comme le voile mortuaire sur un cercueil. Et, sans qu'il y comprît rien, la splendide mélopée du *Dies iræ*, ce poème lugubrement grandiose, l'attendrissait, le pénétrait d'une émotion amère.

On allait au cimetière, puis sur la tombe des morts. Félix ignorait encore ce que la mort a d'effrayant et de terrible... Il s'agenouillait, près du tertre dépouillé par l'âpre bise de novembre, devant la croix modeste qui dominait le lieu du repos, et il demandait à Dieu, l'innocent qui savait à peine vivre, la grâce de bien mourir, comme avant lui ses aïeux réfugiés dans le sein de l'éternelle miséricorde...

On rentrait à la maison, les yeux rouges, les joues pâles, grand'mère contait alors pour la centième fois, l'odyssée du brave soldat, son époux, frappé au champ d'honneur ; l'agonie de sa mère, la bisaïeule, morte à la peine, laissant dix orphelins, et le glorieux supplice de son père, guillotiné pendant la Révolution, « en compagnie, disait-elle en se redressant, de nos nobles et nos prêtres, que l'on pouvait bien assassiner, ma foi ! puisqu'on avait tué le roi et la reine de France. »

Et le petit Félix osa demander un jour pourquoi la Révolution massacrait les rois, les reines, les nobles, les prêtres, et même les ouvriers, comme son bon papa, le charron. Un imbécile, qui entendit la question, répondit qu'il le fallait bien pour le progrès de l'humanité, à quoi Félix ne comprit rien, heureusement.

Mais les petits enfants avaient aussi leur fête, la Saint-Nicolas. Quels joyeux pique-niques !

— J'aurai un poulet rôti, disait l'un.

Et l'autre :

— Je fournis la crême.

Et le troisième, des gâteaux ; celui-ci, des fruits ; celui-là du vin. On mettait en commun toutes ces richesses pour un vaste goûter, suivi de jeux variés, de rondes, de tout ce qui peut divertir honnêtement les heureux qui n'ont point encore de passé, et ne redoutent pas l'avenir.

Dès sa sixième année, Jean-Pierre avait mené Félix à l'école des Frères. Il y apprit assez promptement à lire et à écrire. Il aimait ses maîtres : leur habit modeste, rabat blanc sur robe noire, l'effrayait un peu ; mais Cher Frère Foulques avait un si doux sourire ! Cher Frère Eudes chantait de si beaux can-

tiques!.. Ils étaient trois pour élever deux cents gamins, besogne pénible qui prenait les deux tiers de la journée : l'autre tiers se partageait entre la prière, les repas et le sommeil. Ils gagnaient à eux trois, en douze mois, ce qu'on donne à un damoiseau de seize ans pour auner du calicot. Ils ne s'en plaignaient pas, et si le frère cuisinier ne couvrait pas leur table de primeurs, ils les régalait d'un air de flûte, instrument sur lequel il était d'une force restée proverbiale.

Vint le moment d'aller au catéchisme, et de préparer sa première communion. C'est l'âge où l'on devient raisonnable. Jean-Pierre ne tint pas de longs discours à son treizième fils :

— Il faut, lui dit-il, que tu le saches bien : la vie entière d'un chrétien dépend de la façon dont il a reçu pour la première fois le corps et le sang de Notre-Seigneur. Tu as dans les mains ton bonheur ou ta perdition.

Félix se le tint pour dit.

Il était pieux, il devint fervent ; il était sage, il devint austère ; il travailla comme un homme ; il s'assouplit, se jugea, se repentit de ses peccadilles, et le curé, qui le serrait de près, déclara en confidence

à Jean-Pierre, qu'il voudrait bien un cœur aussi pur, un esprit aussi droit, une foi aussi sincère à toutes ses ouailles.

Si bien que Félix fut admis à faire sa première communion.

Or un de ses camarades, nommé Raphaël, qu'il aimait infiniment, vint à tomber malade sur ces entrefaites, et Félix, en le voyant se tordre dans son lit sous les étreintes de la douleur, apprit alors qu'on est en ce monde pour souffrir.

Il vint s'asseoir bien souvent au chevet de son ami : il pleurait en regardant ce visage hâve, ces yeux éteints, cette bouche décolorée.

Un matin, quand il eut fait sa prière, maman Rosalie l'appela ; d'une voix émue, elle lui annonça que Raphaël avait rendu le dernier soupir pendant la nuit, et comme Félix versait d'abondantes larmes, elle lui dit :

— Console-toi. Il a reçu le saint Viatique avant d'expirer : il est maintenant dans le ciel ; il ne souffrira plus...

— Oui, répondit Félix au milieu de ses sanglots, oui... mais sa mère !

Ce fut au tour de maman Rosalie de pleurer.

Félix éprouvait le premier chagrin de sa vie : la trace en resta en lui pendant de bien longues années; il ne perdit jamais le souvenir de ce cher petit communiant, qui partageait toutes ses joies, et qui, de tous ses amis, fut le seul qui ne le trahit jamais.

Félix fut un de ceux qui portèrent au cimetière la bière couverte d'un voile virginal, parée des fleurs blanches de l'aubépine, et sur laquelle on avait mis les *honneurs* du pauvre enfant : son brassard à franges de soie, et son *paroissien* relié en moire. Ce fut un déchirement affreux quand l'étroit cercueil descendit dans la fosse béante : les pelletées de terre rebondissant sur le bois retentirent au cœur de Félix, qui s'évanouit entre les bras de Frère Foulques.

Adieu ! blond Raphaël, trésor de ta mère, espoir de sa vieillesse ; l'impitoyable faux tranche tes jours à peine commencés : repose en paix sous la terre humide où tant d'autres, mon Dieu ! depuis ce temps-là, sont allés te rejoindre...

*
* *

La veille de la Pentecôte, après le frugal repas du soir, Félix fléchit le genou devant son père et sa mère, les pria de lui pardonner ses fautes, de lui accorder leur bénédiction, et demanda au ciel qu'il fît, le lendemain, une bonne première communion. Ce fut une scène bien douce, et cependant déchirante. Jean-Pierre, l'honnête homme, essuyait ses yeux rougis, et maman Rosalie prenant son grand garçon dans ses bras, couvrait son visage de baisers et de caresses.

— Nous y serons tous, avait dit le père.

Et tous y furent... les parents, les aînés, tous, excepté ceux qui servaient le roi sous les drapeaux, et ceux qui, dispersés, gagnaient leur vie à la sueur de leur front.

L'église, parée, étincelait de lumières. Dans la nef, d'un côté, les fillettes enveloppées de voiles immaculés, symbole de leur admirable pureté ; de l'autre, les petits garçons, tête nue, avec leurs brassards de moire, et leurs mains sous des gants de coton. L'autel, chargé d'une montagne de fleurs dont la

clarté de mille cierges avivait les couleurs éclatantes, brillait d'une incomparable magnificence.

Oh! combien Félix était heureux. Son cœur, dilaté par d'ineffables joies, n'était rempli que de Dieu. Ses lèvres ne pouvaient proférer que le seul nom de Jésus. Sa pensée, son âme, tout son être s'envolait vers le ciel : il ne touchait plus à la terre ; son ange gardien le soutenait du bout de ses ailes, et l'emportait vers les régions du paradis, où l'éternelle Trinité trône dans sa gloire !

Il eût donné, ce jour-là, bien volontiers, Félix, la dernière goutte du sang de ses veines. Dans l'exubérance de sa jeunesse, ardente et robuste, dans le calme sans bornes de sa conscience immaculée, dans le bonheur qui faisait tressauter son cœur, il eût donné en riant son dernier souffle de vie. Il appelait la mort à grands cris, cette mort qui le devait faire libre, donner à son âme l'essor hors du triste monde terrestre, et le jeter, absorbé dans l'infinie félicité, aux pieds de ce Maître qu'il entrevoyait au delà du firmament vers lequel il se sentait emporté par des élans d'amour.

Quand il sortit de l'église, il lui parut que l'azur était plus bleu, plus transparent et plus limpide, que

les arbres étaient plus verts, les fleurs, plus parfumées. L'admiration de l'œuvre divine s'éveilla en lui, et pour la première fois il eut la perception des splendeurs de la nature, et il s'écria :

— Mon Dieu ! que vous êtes grand, et que vous êtes bon !

II

L'ANNÉE D'OR

« En ce temps-là, je n'avais point de demeure sur la terre ; mais quels châteaux seront jamais tels sur la terre que j'en faisais dans les nuages ? Et quelles souples voitures égaleront les ailes de l'esprit qui m'y portait ? Je peux me dire pauvre quand je songe à mes richesses de ce temps-là ! »

(LOUIS VEUILLOT, *Çà et Là.*)

O primavera, gioventù dell' anno ; o gioventù, primavera della vita.

(SILVIO PELLICO.)

Longtemps après les émotions ineffaçables de sa première communion, Félix fut en proie aux joies sans limites de la ferveur religieuse. Il avait des élans de foi et d'amour divin qui le plongeaient dans les sublimes enivrements de l'extase. Ce fut, comme il se plut à s'en souvenir plus tard, l'époque heureuse de sa vie : il ignorait absolument la souffrance ;

il ressentait parfois, ingénument, le repentir de fautes vénielles, dont il s'accusait comme de crimes atroces, et qu'il pleurait au pied des autels; mais une douce parole du juge devant lequel il s'agenouillait souvent, guérissait aussitôt son âme endolorie, et jamais il ne put, en sa jeune imagination, se représenter le Dieu de justice, — car elle évoquait toujours le sourire tendre du Dieu de miséricorde.

Il advint que le Saint-Père envoya au diocèse de Félix le corps saint d'un martyr exhumé des catacombes: un enfant de treize ans, mis à mort sous Dioclétien. Les précieux ossements étaient cachés sous une effigie de cire.

Une magnifique procession fut organisée pour transporter les reliques de saint Alban à la chapelle de Saint-Christophe, dont le maître-autel fut préparé pour les recevoir. Quatre archiprêtres en dalmatique rouge soutenaient le baldaquin sous lequel on entrevoyait le visage pâle et beau du petit martyr. Félix était l'un des enfants vêtus d'aubes de dentelles qui portaient des palmes vertes auprès du brancard. Il ne cessait de contempler cet ange de la terre, dont le sang vermeil avait été répandu pour le Christ, et de grosses larmes venaient à ses yeux, et son cœur battait

à rompre sa poitrine, et il se disait avec enthousiasme, sans détacher son regard des plaies saignantes :

« Oh ! je voudrais être martyr ! Donnez-moi cette grâce, Jésus, de mourir pour vous ! »

Ah ! comme il eût répondu fièrement aux préfets des provinces romaines, aux consuls, à César lui-même, dans la splendeur de sa pourpre et la majesté de son empire !

Et depuis lors il alla souvent, le jour, contempler à travers le pur cristal, saint Alban, vêtu d'une tunique de moire d'argent, une couronne de laurier ceignant ses boucles brunes, mollement étendu sur des coussins de damas vert que cachait à demi une draperie d'écarlate ; il admirait ce front d'ivoire, fendu par la hache du bourreau, ces yeux mi-clos, et le sourire angélique de ces lèvres déjà décolorées ; il regardait la cicatrice rouge qui trouait le cou délicat du martyr, et la main blanche soutenant une longue palme, symbole de sa gloire, et la fiole de verre qui renfermait le sang desséché...

Un jour, dans sa foi naïve, abîmé qu'il était dans une vision du ciel, il lui sembla qu'il voyait la main de cire se soulever lentement, les paupières s'ouvrir, les lèvres palpiter... Ce fut un choc terrible ! Il

faillit s'évanouir... Il courut chez le vieux curé qui l'avait baptisé. Le vieillard, cruel qu'il fut! le détrompa, calma ses effervescences et le ramena par des paroles sévères à l'humilité du chrétien.

Félix reçut là sa première blessure, mais il s'humilia. Le curé, charmé de sa gentillesse, le fit causer une heure durant, lui donna tout un paquet d'images, et, le soir après souper, vint faire visite à Jean-Pierre.

C'était au moment des vendanges. Félix se divertit le plus qu'il put à cueillir le raisin doré sous les pampres vermillonnés par l'automne. Puis un matin, son père lui annonça qu'il le conduisait au collège, et Félix fut heureux : il avait envie d'étudier et de savoir.

*
* *

Devenu grand garçon, à seize ans, il passait en rhétorique. Cette année-là serait la dernière du bon temps de captivité où l'âme et le cœur jouissent de la plus délicieuse liberté.

Un triste jour d'octobre, dès le matin, des groupes nombreux de jeunes gens au visage assombri par-

couraient les rues tortueuses de la ville. Ils s'abordaient en souriant, se tendaient la main, s'embrassaient avec ces effusions tendres de la première jeunesse. Il en venait beaucoup, les uns, hâlés et robustes, des sommets alpestres, les autres, vifs et rieurs, des bourgs de la plaine. Ils causaient bruyamment, lançaient de joyeuses fusées de rires, puis ils prenaient en soupirant le chemin du collège où les attendaient leurs maîtres, devenus leurs amis.

Au collège, c'était une grande animation : dans les escaliers, des valets portant des malles, des paniers, des paquets ; dans les corridors, des élèves se promenaient en se contant leurs aventures de vacances ; au parloir des familles, de bons vieux paysans en veste de ratine; des mères, aux yeux humides, regardant ces lambris dénudés ; les jeunes sœurs, fraîches et roses, faisant la moue à ces murailles austères ; les petits frères, qui eussent voulu rester, pour s'ébattre à leur aise sous les beaux arbres de la cour, et qui disaient : « Maman, ne m'emmène « pas ! » du même ton que leurs aînés : « Maman, « emmène-moi ! »

Félix aimait le collège. Il y venait avec plaisir. Cette vaste maison blanche, posée comme un palais

italien au milieu d'un grand jardin, lui plaisait. Il ne savait rien de plus charmant que la cour plantée de tilleuls, la terrasse ornée de parterres aux bordures de buis, avec ses plants d'agaves aux quatre coins des carrés ; il se sentait calme et recueilli dans la modeste chapelle, dénuée d'ornements, dont l'autel de bois doré, encombré de cierges et de fleurs, brillait aux rayons éclatants du soleil d'automne. Il se revit avec émotion à sa place préférée, au fond de la salle d'étude ; là-bas, la chaire du surveillant, surélevée de plusieurs marches, et dominée par le crucifix ; des bancs, s'allongeant à rangs pressés ; le poêle bourré de charbon, ronflant du matin au soir ; les lampes fumeuses, à l'odeur nauséabonde ; les cartes géographiques, poussiéreuses, pendues au mur ; à travers les vitres claires, il pouvait reposer sa vue sur les jardins, les bois ombreux, la vallée qui déroulait toutes les magnificences d'un paysage incomparable, rayé, comme la poitrine d'un prince d'un grand cordon, du ruban moiré de la rivière pailletée d'étincelles.

Et le réfectoire, vous en souvenez-vous ? La vaisselle était d'étain. Les mets qu'on y servait n'eussent tenté aucun gastronome ; on y buvait du vin suret

— catholique; assurait-on, car l'un des espiègles sonnait la cloche pour le baptême, quand les vignerons apportaient les tonneaux sur leurs chariots traînés par des bœufs. — Mais quel appétit ! Quelles folles causeries autour de ces tables étroites, lorsque le supérieur agitait sa clochette, après que le lecteur de semaine avait bredouillé deux versets de *l'Imitation*.

Puis le dortoir, avec sa quadruple file de couchettes blanches, se mirant dans le parquet ciré ; avec sa veilleuse doucement balancée à la voûte ; avec ses fenêtres dépouillées de rideaux et de volets, qui donnaient à la salle immense l'aspect d'une serre sans fleurs, et qui laissaient entrer à flot, le matin, les rouges lueurs de l'aurore.

Dans cette maison bénie, tout était sans faste, simple, presque pauvre ; mais l'éternelle joie y régnait : on n'y voyait que frais visages souriants, yeux effrontément candides et fronts purs. Les anges du ciel y venaient faire la ronde, vigilantes sentinelles, et si l'esprit du Mal, qui a la terre entière pour domaine, y passait, il ne séjournait point dans cette demeure de la Paix.

Trois fois par semaine la bande joyeuse prenait

sa volée, et allait s'abattre sur la campagne. Au printemps, quels cris de joie sous les frênes verts du bois d'Albigny ! Les belles saulaies, au feuillage argenté, les peupliers frissonnant sous la brise, les roches veloutées de mousse et les troncs vêtus de lierre se miraient dans l'eau gazouillante du ruisseau ; d'étroits sentiers serpentent sous l'ombrage ; de grasses prairies parsemées de primevères et de violettes étalent leur tapis d'herbe fraîche... Des voix vibrantes retentissent : alertes refrains ou vers plaintifs...

Et le plateau de Montplan, tout garni de gentianes bleues, entouré de ravins escarpés, dont les roches sont brodées de saxifrages et de joubarbe... Des touffes d'arbustes entrelacés, des guirlandes de viorne ceignent les trembles aux rameaux grêles, et les noirs noyers...

Et la cueillette des cerises, à l'ancien prieuré dans la combe tapissée de vignes, et l'interminable défilé sur la chaussée, dans les marais, dont les joncs oscillent, massues de velours enrubannées d'émeraudes.

Et le manoir féodal, campé fièrement sur un massif de granit, avec ses tours démantelées, son préau

jonché de décombres, son donjon à tourelles en poivrière, son oratoire profané, ses douves profondes, ses pierres branlantes... Le manoir imposant et gigantesque, dont les ruines s'enveloppent d'un manteau de verdure... Le manoir avec ses souterrains humides, ses oubliettes pleines d'ossements, ses légendes poétiques ou terribles, que l'on se contait l'un à l'autre en parcourant les salles effondrées, où quelques vestiges subsistaient des temps qui furent! Quel intérêt passionné s'attachait à ces murailles antiques, où de preux chevaliers et de belles châtelaines, jadis, avaient vécu, puissants et riches. Maintenant, des fantômes errent sous ces voûtes, et la nuit on n'y entend que le *huement* du hibou, les cris discordants de la chouette et de l'orfraie...

Ce fut là pourtant que Félix apprit à aimer le passé.

En courant sur les pelouses fleuries, sous les châtaigniers séculaires; en cueillant la colchique violette et l'aubépine parfumée, Félix sentit s'ouvrir son cœur à des sentiments jusqu'alors inconnus. Il éprouva, dans sa première fraîcheur et sa limpidité sans nuage, ce besoin de tendresse qui s'éveille à

l'aurore de l'âge : il ne savait de l'amitié que les théories littéraires qu'elle a inspirées ; il ne formulait pas encore, commes les égoïstes des années mûres, cet axiome plein de vérité :

« Un ami, c'est un coffre-fort où l'on puise sans dire merci, — et qu'on ne regarde plus quand il est vide. »

*
* *

Parmi ces nombreux jeunes gens au milieu desquels il grandissait, Félix chercha celui qui deviendrait son ami. Une irrésistible sympathie le poussa vers Edouard, son rival de labeur et de gloire, et le pacte d'une affection réciproque, aussi pure qu'elle était sincère, fut bientôt conclu. Tous les deux pensaient de la même façon des hommes et des choses : tous les deux aimaient Dieu, son œuvre, l'impérissable beauté de la nature, les jouissances vives que donne le culte de l'art. Epris de grandeur, assoiffés d'idéal, exubérants d'enthousiasme, ils s'entretenaient sans cesse, ne se quittaient plus, s'étant jurés l'amitié éternelle.

Que de rêves ils firent ensemble, plongeant le

plus tranquille regard dans l'avenir tout éblouissant de rose, et confiants en leurs mutuelles promesses, parce qu'ils croyaient encore aux serments de seize ans !

Cependant Félix ouvrait son cœur à Edouard, ne lui cachait rien de ses aspirations, de ses pensées, de ces illusions d'or plus tenaces que le cristal dans sa gangue, et qu'on arrache l'une après l'autre, comme on arracherait des épines de sa chair saignante.

Edouard écoutait beaucoup, parlait peu, et raillait souvent celui qu'il désignait à ses camarades, par moquerie, du nom de *poète élégiaque*. La délicatesse innée de Félix fut froissée, quand il vit son « ami » le railler avec une verve spirituelle de ses expansions juvéniles.

Telle se referme la sensitive au contact d'un insecte brutal, tel l'adolescent se replia sur lui-même, tout endolori par ce désenchantement qui l'avertissait de ne se plus fier à tout venant.

Et malgré cette leçon cruelle, qui fut plusieurs fois répétée, il chercha des amis, qui durèrent un jour, éphémères joies de ce temps où l'âme s'effraye de la solitude, amis de peu, que gagne

un sourire, que chasse une larme, qui ne consolent point, qui se jettent à votre cou, la veille, et ne vous reconnaissent plus le lendemain.

Il les connut, ces médisances perfides, ces trahisons mesquines, ces querelles futiles, ces mépris et ces haines qui survivent à vingt ans de séparation. Le collège est un monde en raccourci, où l'enfant prélude aux amertumes de l'homme, aux luttes sombres du découragement, aux combats que jamais ne couronne la victoire. On aime et on souffre, là comme ailleurs, et l'on y trouve tout, même des désespérés...

*
* *

Pour fuir ces déceptions qui l'amollissaient, troublant son imagination et lacérant son cœur, Félix se réfugia dans le travail. Il vécut avec les grands poètes, s'élevant sur les ailes de la poésie dans les régions sereines d'où elle plane sur les intelligences : Lamartine lui apprit la tendresse, Corneille le sublime, Racine le vrai dans l'art, Shakespeare l'étrange, Dante le grandiose. Il lut tout ce qu'on

lui permit de lire, et peut-être même un peu davantage.

Il médita, se disant que le génie de ces hommes représentait une somme énorme de douleurs, de haines, de basses rancunes vaillamment supportées, et qu'après tout ce génie n'est qu'un don funeste, puisqu'il le faut payer de son bonheur. Qu'étaient-ce que les coups d'épingle dont ses malicieux compagnons le piquaient, auprès des souffrances endurées par un Camoëns ou un Milton? Misère! la vie est tissue de tourments que l'on doit supporter, et l'heureux Félix, qui n'en connaissait encore que les joies, et tournait les pages séduisantes de la préface, s'éveilla un beau matin en murmurant :

« La vie est une ironie amère ! »

*
* *

L'année s'avançait. A l'hiver, diapré de neige, au ciel gris moucheté de flocons blancs qui tournaient en spirales, avaient succédé les jours ensoleillés et le ciel d'azur du printemps..

Puis vinrent les brûlantes ardeurs de juin, où les champs blondissent, où les dahlias de pourpre et

d'améthyste s'épanouissent dans le vert foncé de feuilles. Tout languit aux chaudes heures. Félix, alors, se blottissait derrière la charmille d'ifs aux baies bleuâtres, sous les pins; il écoutait l'eau couler dans le vaste bassin de pierre, où elle se gonflait en ondes glauques; il aspirait le parfum des œillets, et le regard distrait, il voyageait avec Homère dans les merveilleuses péripéties de l'*Iliade* ou chantait avec Virgile les aventures d'Enée, fils des dieux !

Son âme religieuse goûtait de plus pures délices aux fêtes de l'été. La Saint-Louis de juin, la fête de ce jeune et beau Gonzague, modèle des adolescents, l'écarta des réflexions où il se laissait glisser insouciamment. Il redevint le fervent disciple de l'aimable Patron : de ses mains il dressa l'autel triomphal, élevé sous les tilleuls de la cour; il se mêla du programme des divertissements, en sa qualité de « grand », et reconquit à force de persévérance et d'entrain, la faveur de ses camarades que sa sauvagerie soudaine avait éloignés de lui.

La tristesse vague qui s'était emparée de Félix se dissipa, il oublia un peu ses livres, et se résigna à son sort. Un mois encore, et la captivité serait ter-

minée !... Ce dernier mois est le plus long. Chaque journée se traîne, interminable : on voudrait qu'elle disparût aussi vite qu'on l'efface du bout de son crayon sur le calendrier. La nuit, constellée d'étoiles, repose de l'ennui languissant des heures laborieuses ; mais elle est si courte ! Et l'aube ramène, avec ses teintes de nacre et d'opale, le souci de la veille et l'angoisse de l'attente.

Félix avait hâte que l'année finît. Il ressentait la nostalgie de l'atelier paternel, des âcres senteurs du sapin, du ruisseau fangeux de la rue.

Enfin le grand jour arriva. La maison blanche est en fête..., en désordre aussi. Les collégiens vont à la rencontre de leurs parents, qui viennent, radieux, couronner de lauriers leurs têtes blondes. Un théâtre est élevé dans la salle de recréation ; le piano du *maestro* servira d'orchestre. Les chœurs sont formés et les choristes ont eu soin d'assurer leurs voix au moyen de libations matinales. Félix est vêtu en sénateur de Rome ; la toge se drape en plis majestueux sous le laticlave bordé de pourpre : Edouard a l'habit modeste d'un pèlerin, une vieille soutane et un camail fané : l'un se nomme Euphémianus, et l'autre Alexis, et l'auteur dramatique

dont l'œuvre va être interprétée par ces Talma imberbes, n'est autre qu'un cardinal de la sainte Eglise romaine.

Voici que les fanfares annoncent la cérémonie ; cuivres, flûtes et hautbois font rage ; les cloches sonnent à toute volée, les invités se pressent en foule : on place les dames en corbeille au centre, derrière les fauteuils où se carrent les personnages importants, fonctionnaires officiels et beaux messieurs en uniforme. Le piano prélude, la musique attaque l'ouverture de *Zampa*, le chœur entonne ensuite une cantate composée par le professeur d'humanités, puis un garçonnet débite gentiment une chansonnette, et enfin le rideau se lève sur un décor superbe, un palais sur le mont Aventin, dû à la brosse de Félix, et dont la maquette avait été fournie par un ancien condisciple, présentement zouave pontifical.

Les illustres feuilletonistes du lundi, qui tiennent suspendues au bec de leur plume les destinées des cinquante théâtres de Paris, n'auraient assurément prédit les triomphes scéniques à aucun des tragédiens improvisés qui se pavanèrent deux heures durant entre les coulisses, en déclamant avec plus de

feu et de conviction que de goût. Mais ils eussent admiré la verve, l'entrain, les accents de sincère passion de ces jeunes sectateurs de Melpomène. Ils furent applaudis à outrance; les mamans étaient fières, les sœurs battaient des mains, et, — chose qui certainement ne se rencontre sur aucun autre théâtre, — le succès des acteurs n'éveilla pas la moindre jalousie parmi leurs camarades!

Félix fut couronné sept fois. Jean-Pierre, qui pourtant n'était pas orgueilleux, levait haut le front, et disait à tous ses voisins :

« C'est mon treizième : il me fait honneur! »

Et le brave homme se carrait dans son habit des dimanches, tout hilare à la pensée des pleurs de joie que verserait sa femme Rosalie lorsqu'elle saurait que son fils était si savant, et qu'il portait avec tant de noblesse l'ample draperie des pères conscrits, présage des splendeurs que lui réservait l'avenir.

Les vainqueurs partirent, chargés de livres et de lauriers : Félix, radieux, avait toute une bibliothèque sous chaque bras, et le menuisier Jean-Pierre, qui ne savait pas lire, traçait mentalement les plan, coupe et élévation d'un meuble en cœur de

chêne, qu'il se proposait de construire pour y loger ces fastueux volumes.

Félix, ayant bien travaillé, résolut de se bien amuser, pour ses dernières vacances. Il s'était promis de ne toucher ni papier ni plumes de deux mois au moins, de relire ses chers poètes librement, de s'enivrer de leur doux langage, et d'oublier les sciences barbares, algèbre et géométrie, bonnes à forger des érudits à lunettes.

Il se grisa de liberté.

*
* *

D'abord il alla de logis en logis recueillir ses palmes et récolter les louanges. Il y prit du plaisir. On le félicitait, on encensait sa gloire naissante. Il admirait, lui, les pavés rocailleux, les ruisseaux fétides, les maisons noires de la ville natale, et trouvait tout cela plus beau que la coquette résidence qu'il désertait, avec ses jardins luxuriants, ses terrasses élégantes, et la chapelle blanche ceinte de tilleuls embaumés. Illusions du retour qui bientôt disparurent.

Il courut les champs jaunis, que les moissonneurs

dépouillaient de leurs riches toisons; il maniait la faucille, liait les gerbes, édifiait les meules, mais il se fatigua vite, et reconnut que ces travaux champêtres sont moins poétiques dans la réalité, qu'on le croirait en lisant les *Géorgiques*.

Il se plut à s'enfoncer dans la majestueuse solitude des forêts alpestres, sous les sapins séculaires dont les branches s'étendent sur un tapis de mousses multicolores; il en respirait avidement les parfums subtils; il écaillait l'écorce des arbres, en y gravant son nom ; il écoutait le piaulement des fauvettes, le sifflement des merles, les ariettes des mésanges, le cri du pivert, ravissant concert qui s'éteignait parfois brusquement, au crépuscule, pour laisser entendre le *solo* prestigieux du rossignolet.

Il escalada les montagnes, leurs croupes rebondies, leurs bizarres entassements de roches, serties de genévriers et d'épines-vinettes aux grappes de corail. Il pénétra dans les grottes obscures, tremblant d'y rencontrer les fées ; du haut des sommets, il abaissa son regard sur les collines et les vallées qui s'enchevêtraient à ses pieds, hérissées de clochers, semées de hameaux, avec leurs étangs glauques, cerclés

d'osiers jaunes et de saules gris, et leurs torrents aux cascades claires.

Combien l'homme est grand sur les cimes : il lui semble être plus proche de Dieu !

Mais on se lasse de tout, et quand Félix eut couru par monts et par vaux, traversé les forêts, franchi les collines, exploré les vallons, chanté les harmonies de la nature, il se déclara tout net que la contemplation d'un site agréable devient fastidieuse si elle se prolonge.

Il renonça donc à ses promenades, au lendemain d'un orage épouvantable, qu'il avait fort admiré. Les nappes livides des éclairs, les mugissements du tonnerre, le crépitement de la pluie, les rafales du vent, le ciel noir s'abaissant sur la terre comme une étouffante chape de plomb, composent un spectacle magnifique, sans doute, mais la foudre n'avertit pas quand elle va frapper, et la pluie a l'inconvénient de mouiller les vagabonds qui s'y exposent.

Félix réfléchit qu'il se divertirait peut-être davantage en imitant ses camarades, qui faisaient le plus bel ornement du *Café National.*

Il s'y hasarda timidement, n'étant point grand clerc en jeux de cartes et de « beuverie ». Il apprit

le billard et le piquet; il but de la bière et des liqueurs.

Au bout de huit jours, ayant dépensé ses économies, ayant eu une querelle avec un maladroit qui lui voulait apprendre par force les secrets du carambolage, ayant dû subir certains propos qui le firent rougir, il s'avisa qu'il n'y avait rien de bien amusant à pousser des billes d'ivoire avec une canne sur un morceau de drap vert, à manier des cartes graisseuses, à boire une décoction de buis alcoolisée, ou des crèmes frelatées, — en conséquence de quoi, il secoua la poussière de ses souliers sur le seuil de la taverne et n'y revint jamais.

Il fut séduit par le plaisir tranquille de la pêche : les truites au ventre argenté pointillé de vermillon ne manquaient pas dans la rivière jaillie des glaciers! Un jonc, du crin, un hameçon : l'attirail n'était ni compliqué ni coûteux! Mais, au bout de six tentatives infructueuses, le pêcheur novice conçut une sincère vénération pour le philosophe qui a porté cette sentence :

« Une canne à pêche est un bâton qui se termine à un bout par un imbécile, à l'autre bout par une bête. »

Il fit des ricochets sur l'eau avec des cailloux plats, puis rentra à la maison, fort préoccupé des nobles déduits de la chasse.

Un braconnier l'emmena à l'affût. Trois heures d'immobilité, la crainte des gendarmes, le désagrément de passer la nuit au grand air, la mortification de revenir *bredouille*, guérirent du premier coup notre jeune héros de son engouement pour la vénerie. S'il avait possédé gerfauts du Nord, sacres du Levant, laniers de Sicile, faucons et émouchets, meute et vautrait, sans doute il aurait persisté; mais que chasser avec un mauvais fusil à pierre et un méchant braque?

*
* *

Félix resta donc inoccupé; l'oisiveté aidant, quelque peu aussi les poètes, que ses dix-huit ans exaltaient, il prit coutume de passer fort souvent sous certaine fenêtre encadrée d'aristoloche, où travaillaient le jour durant une vieille dame et une jeune fille. Maman Rosalie s'en aperçut et lui dit un jour bellement :

— Fils, tu salues bien souvent dame Jacinthe, qui a septante ans sonnés ?

Félix baissa les yeux et rougit ; il s'enferma dans sa chambrette et brûla plusieurs livres pesant d'élégies, odes, madrigaux, dizains, sonnets et ballades, qui eussent fait la fortune d'un demi-cent de confiseurs. Depuis lors il évita la fenêtre, où les feuillages et les fleurs formaient une auréole aux blonds cheveux de la fillette.

Octobre arriva : les vignes se dépouillaient de leurs pampres, le raisin mûr pendait aux ceps : on fit les vendanges, à grand bruit de chansons et grand renfort de rasades. On mangea sur l'herbe la tourte aux épinards traditionnelle. Et quand le moût fut en cuve, il ne resta plus qu'à attendre les frimas de la Toussaint.

Alors Jean-Pierre, dont les douze aînés travaillaient, qui soldat, qui laboureur, qui artisan, qui scribe de procureur, s'ennuya de voir son treizième fils désœuvré et bras ballants. Il lui conseilla de réfléchir sur le choix d'un état :

— Avocat ? dit Félix, qui souhaitait une carrière brillante.

— Tu parles bien, mais il faut savoir à l'occa-

sion plaider le faux comme le vrai. Chez nous, on n'aime pas le mensonge.

— Médecin ?

— Je commence à me faire vieux : il faut dix ans et beaucoup d'argent pour apprendre à mettre décemment un chrétien dans le cercueil.

— Soldat ?

— J'ai donné à mon pays quatre de mes fils : j'ai donc payé plus que la dîme. Tu auras la mère à nourrir.

— Marchand ?

— Tu ne sauras jamais que deux et deux font quatre, et qu'un sou est un sou, mon bonhomme ! Marchand de quoi ? Il y en a assez. Cherche !

— C'est trouvé, dit Félix, je serai poète.

— Poète, demanda Jean-Pierre, stupéfait, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Père, un poète est un homme qui fait des vers..... Avec ces vers, on compose des livres, qui donnent la gloire, et l'on passe à la postérité.

— La gloire donne-t-elle à manger, garçon ? Tu es un vaniteux. Ce n'est pas un métier que d'être poète ! Vas à Bonne-Nouvelle, et prie la sainte Vierge de te donner un petit conseil.

Félix obéit. Il alla à Bonne-Nouvelle, qui est une chapelle, bâtie au penchant de la montagne, sous un tilleul immense, plusieurs fois séculaire. Il se prosterna dans le sanctuaire, pria et pleura bien longtemps.

Il faut croire que Jean-Pierre avait raison, car lorsqu'il vit revenir Félix, rayonnant du contentement de soi, il lui cria du seuil de l'atelier :

— Eh bien !

— Eh bien ! répondit Félix en l'embrassant, eh bien ! mon père, je veux être prêtre !...

III

PREMIÈRE ÉTAPE DE LA VIE

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre et l'encens et le sel :
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.
(Racine, *Athalie.*)

L'adolescent qui veut se consacrer à Dieu accomplit un cruel sacrifice.

A l'âge ou le culte de la liberté se développe dans l'esprit, où le cœur est altéré de tendresses infinies, où l'enthousiasme et ses ardeurs font bouillonner la sève, où des pensées généreuses, des aspirations sans bornes captivent l'intelligence, cet adolescent quitte le monde et s'enferme dans la solitude. Il renonce aux joies pures du foyer, aux caresses de sa mère, aux sourires de ses sœurs, aux confidences de ses amis; il renonce aux bois ombreux, aux plaines parfumées, aux courses vagabondes, aux

rêves poétiques ; il renonce aux espérances dorées, aux bonheurs entrevus dans le radieux lointain de l'avenir ; il sait qu'il ne sera ni époux, ni père ; on lui dit qu'il sera haï, méprisé, peut-être persécuté, pauvre toujours, ignoré toujours, et qu'il ne connaîtra du monde que ses crimes, ses hontes, ses misères, ses douleurs, parce qu'il ne verra dans le monde que les coupables, les infâmes, les malheureux.

Il affronte un inconnu redoutable. A-t-il en lui la force nécessaire pour triompher de tant d'obstacles accumulés sous ses pas ? Persistera-t-il dans cet esclavage de son âme et de son corps, servitude volontaire mais absolue, et qui fait de lui, dans l'ordre des choses religieuses, comme un bâton entre les mains du pèlerin.

Ne sera-t-il point découragé par la lutte incessante qu'il devra soutenir contre lui-même, contre ses passions et ses défaillances ? Gardera-t-il la plénitude de son intelligence, au milieu de ces études abstraites où les problèmes les plus graves se présentent à chaque instant, et qui feront de lui, pour ainsi dire, le législateur et le juge des consciences ? Gardera-t-il son entière sérénité en présence de la cruelle révélation des mystères du cœur humain, cet abîme

sans fond, où toutes les perversités peuvent s'amasser sans jamais le combler ?

Dans le silence et l'austérité d'une retraite profonde, il vivra plusieurs années de l'existence frugale d'un anachorète : aucune satisfaction n'y est donnée aux appétits du corps, aux exubérances de l'esprit, aux vagues mélancolies de l'âme. C'est un travail perpétuel, c'est une immolation de soi-même renouvelée sans cesse. Le plaisir y reste inconnu : on y permet le délassement grave, nécessaire pour débander l'arc trop tendu.

Là n'arrive aucun bruit du monde : rien de ce qui est étranger à Dieu ou à l'Église n'y pénètre, et les pures brebis de ce bercail ignorent même qu'il y a, hors du bercail, des loups dévorants.

De même que le jeune homme voué au service de la patrie et à la science militaire, le séminariste est assujetti à la plus sévère discipline, mais il ne lui est rien accordé qui compense l'excès de sa mortification.

Sa journée commence dès l'aube. L'hiver, tout est encore endormi dans la nature : l'homme sous son toit, l'enfant dans son berceau, l'oiseau sous son abri de chaume, que déjà la cloche tinte annonçant le

retour d'un jour nouveau. A ce signal, le séminariste s'éveille, se signe, s'habille. Son premier acte est la prière, que suit une méditation sérieuse, un examen des fautes d'hier, une stratégie préparée contre les fautes d'aujourd'hui.

Après la prière, la méditation, les exercices religieux auxquels sont tenus les clercs, dans cette admirable hiérarchie de l'Église où tout est prévu; le repas frugal du matin, un repas de soldat en campagne, de laboureur aux champs. Il faut que le corps soit nourri pour que la Bête se taise.

Puis le travail. Le travail ardu, absorbant, ininterrompu, qui ne laisse à l'imagination aucune prise. L'histoire ecclésiastique, cette immense et merveilleuse compilation de faits qui embrasse l'histoire du monde, puisqu'il n'est aucun événement auquel l'Église n'ait été mêlée; l'histoire de cette myriade de prophètes, de patriarches, de saints, de martyrs, de pontifes, — la théologie et toutes ses branches, dogme, morale, patrologie; — le droit canon; — l'Écriture sainte, source inépuisable d'érudition: — telles sont, en substance, les matières que le séminariste est obligé, sinon d'approfondir, — la vie entière d'un centenaire n'y suffirait pas pour la plus facile

d'entre elles, — mais d'étudier assez attentivement pour en avoir une connaissance suffisante.

Chaque jour donc, l'étude pénible des questions les plus graves qui soient, puisqu'elles intéressent le gouvernement des âmes. Entre deux cours, un instant de récréation. Alors on se promène par groupes dans les vastes salles froides et nues, ou, l'été, sous les treilles du jardin ; les plus jeunes se livrent aux exercices violents, jeu de boules, jeu de paume, pour rendre un peu d'élasticité à leurs membres engourdis.

A midi, le dîner, abondant, sain, mais sans la plus petite recherche : les mets les plus simples, de l'eau rougie. Il y a des servants de semaine : deux ou quatre séminaristes, le tablier sur la soutane, qui font le service du réfectoire et mangent quand les autres ont fini : touchante coutume, qui impose l'humilité, et traduit la vraie fraternité, la véritable égalité. Pendant le repas, un lecteur, juché dans une haute chaire, fait la lecture : ordinairement, pour distraire l'esprit trop tendu de ces jeunes gens, on leur lit un ouvrage amusant : un livre de philosophie ou d'histoire ! La littérature est exclue, comme profane.

Les grâces dites, on va à la chapelle prier pour les morts, puis on revient se divertir au préau pendant une grande demi-heure.

Le travail recommence jusqu'au soir, entrecoupé d'exercices pieux, de rapides moments de récréation. Le souper est plus frugal encore que le dîner. A neuf heures on se couche; peu après toutes les lampes sont éteintes, et le sommeil règne dans la maison.

Chaque séminariste a sa chambre: une cellule de moine. Un lit, une chaise, une table. Pas de rideaux, pas de tapis. Une statuette de la Vierge, un crucifix, voilà pour l'ornement. Les livres n'entrent que sur visa du supérieur; tout ce qui est inutile aux études est proscrit. Défense absolue de recevoir qui que ce soit dans sa chambre, ni camarade, ni parent, ni domestique. Les maîtres ont le droit d'y entrer à toute heure.

Cela dure dix mois de l'année. En revanche, et pour distraire forcément ces jeunes gens, dont le plus âgé n'a pas vingt-cinq ans, on les oblige deux fois par semaine à de longues promenades : ils marchent avec délices et se fatiguent avec ardeur.

Il fait si bon revoir de temps à autre le ciel clair,

la campagne verdoyante ! On revient à la brune, harassé, mais heureux.

Le dimanche, autre plaisir : on apprend le cérémonial, on assiste aux offices de la cathédrale, et ce jour-là, au moins, au réfectoire, on a le droit de causer un brin avec ses voisins, au lieu d'écouter, en mangeant sa maigre pitance, la voix monotone du lecteur dominant à grand'peine le cliquetis des faïences et le tapage des cuillers d'étain !...

Le séminariste est soumis pendant plusieurs années, — de trois à cinq ans, selon les diocèses, — à ce régime méthodiquement ordonné, et dont il ne dévie pas un seul instant : rien ne vient troubler l'ordre de cette existence : les jours se suivent et se ressemblent, sans imprévu, sans repos, sans événements. Un travail constant, la prière incessante, l'absorption complète de la pensée vers un but unique, l'ignorance absolue de ce qui se passe au delà des clôtures du séminaire, l'indifférence parfaite pour tout ce qui n'est pas le but poursuivi.

Or il n'est pas un de ces jeunes gens qui ne soit et ne se dise heureux ; pas un prêtre qui ne regrette les calmes satisfactions de son noviciat. Cette vie brise les âmes rebelles : non pas qu'on exerce la plus

légère pression sur l'élève... Dieu garde! Les portes sont ouvertes à qui veut sortir et ne veut plus rentrer! Mais celui qui sent en lui des ferments de révolte et qui veut se vaincre, le peut: il n'a qu'à se soumettre à la règle. Elle est faite pour lui. L'esprit humain exige qu'on le dompte: il subit, il n'accepte jamais!

*
* *

Tel fut donc le milieu où Félix se retrouva après ces terribles vacances où il avait cherché sa voie. Il s'y plut tout aussitôt. Sa nature exubérante et forte eut quelque peine à supporter cette rigide discipline, qui n'a pour sanction que la volonté de celui qui l'ordonne et la soumission de ceux qui lui obéissent. Mais il combattit, plia, et fut vainqueur de lui-même.

Dès lors, il goûta les joie pures et saintes de son état. La prière l'élevait aux pieds du Dieu qu'il aimait; la méditation l'arrachait aux prosaïques vulgarités de la vie; le silence lui apprenait la réflexion; le travail alimentait son activité intellectuelle; la solitude le ravissait aux affections inutiles; la

retraite l'éloignait de ce monde où le mensonge trône. Félix fut heureux.

Des jardins en terrasse entouraient la maison vaste, antique et gaie ; des vignes vierges, des clématites, des chèvrefeuilles grimpaient aux murailles brunes et les ornaient d'une broderie de feuilles vertes et de fleurs aux couleurs vives. Aux croisées coupées d'une croix de pierre, l'aristoloche et la capucine se suspendaient en festons. De vieux platanes, aux troncs tors, aux frondaisons touffues ombrageaient le préau, où coulait dans une vasque de granit un filet d'eau limpide, et qu'entouraient des treilles chargées de pampres.

La chapelle était petite et modeste ; on y voyait des tableaux espagnols, enfumés, dans leurs cadres ternis ; l'autel était de bois sculpté ; des fresques naïves enluminaient les voûtes ; des rideaux rouges tamisaient la lumière trop crue. Rien qui pût distraire de sa prière celui qui s'agenouillait dans cet humble sanctuaire.

*
* *

Félix ne chercha pas un ami parmi ses compagnons. Il voulut que tous fussent ses amis. Certes, là comme

partout, il y avait autant de caractères que d'individus: chacun possédait son contingent de défauts; l'un, moqueur, l'autre, taquin; celui-ci, hargneux, celui-là, susceptible; tel, irritable, et tel, indolent. Mais on s'accusait volontiers de ses imperfections, on se corrigeait mutuellement, et les plus grosses querelles se terminaient par une cordiale poignée de main. En somme, on s'aimait, surtout parce qu'on s'estimait.

La vie, en communauté, n'est pas toujours facile: Félix se la rendit agréable par son aménité, par sa franchise, par sa modestie, par son effacement volontaire, par son désir d'être utile. Il ne fut point un aigle parmi des aiglons: il n'avait en lui rien qui le distinguât des autres et ne valait ni plus ni moins. Il travailla comme ses camarades, ne chercha aucune rivalité, ne fut point ambitieux du premier rang, sut demeurer à sa place. Laborieux, sage dans ses discours, réservé dans ses actions, prudent et pieux, il s'attacha à imiter ceux qu'on lui proposait pour exemple. Il suivait la règle, strictement, n'ayant ni la présomption d'y ajouter quoi que ce fût, ni la faiblesse d'en retrancher la plus simple pratique. Cette conduite lui valut le respect de ses compagnons et l'affection de ses maîtres.

Ceux-ci n'étaient pas nombreux. L'Église n'est pas riche et ne peut entretenir ses écoles de théologie comme elle le faisait autrefois: trois ou quatre professeurs suffisaient à quarante élèves. Mais ils se levaient tôt, se couchaient tard, et ne se reposaient jamais. Ils vivaient de la vie même de leurs élèves, sobres comme eux, laborieux comme eux, et comme eux encore esclaves de la règle.

Félix ne tarda pas à prendre la soutane. La première qu'il eut fut achetée en commun par ses douze frères : la mère donna la ceinture, et le père Jean-Pierre, qui commençait à être orgueilleux de son fils l'abbé, se chargea du reste du trousseau. Aux Quatre-Temps de l'Avent, le samedi, Félix reçut la tonsure.

Sa mère pleura, lorsqu'elle vit, de loin, l'évêque couper les cheveux de son enfant, en cinq endroits, sur le front, sur chaque oreille, derrière la tête, au sommet du crâne; lorsqu'elle le vit ensuite revêtu du surplis, et portant un cierge allumé, s'agenouiller dans le chœur de la cathédrale, au milieu de vingt jeunes lévites. Il appartenait désormais à l'Église, et commençait à se détacher des affections terrestres! Il était clerc, consacré au service du Seigneur...

L'année suivante, Félix reçut les quatre ordres mineurs.

Le premier est l'ordre de Portier, qui donne le pouvoir d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, pour y admettre ceux qui en sont dignes. Le Portier est établi gardien du temple, et c'est pourquoi l'évêque lui en fait toucher les clefs en lui disant : « Conduisez-vous comme devant rendre compte à Dieu de tous les objets mis sous la garde de ces clefs. »

Le second est l'ordre de Lecteur, qui donne le pouvoir de lire dans l'église les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et particulièrement les leçons qui se récitent à l'office de la nuit. L'évêque fait toucher ces livres aux ordinands, et prononce en même temps ces paroles :

« Recevez ce livre, et soyez Lecteur de la parole Dieu ; si vous remplissez parfaitement votre emploi, vous aurez part avec ceux qui, dès le commencement, ont fidèlement prêché la parole du Seigneur. »

Le troisième des ordres mineurs est celui d'Exorciste, qui confère le pouvoir de chasser les démons du corps des possédés par l'invocation du nom de Jésus-Christ.

Le quatrième est celui d'Acolyte, et donne le privilège d'accompagner et d'aider les ministres supérieurs dans le service de l'autel; ainsi les acolytes sont chargés de l'encensoir, ou bien ils portent les cierges allumés, la croix, les insignes épiscopaux dans les cérémonies pontificales. En les ordonnant, l'évêque les instruit des devoirs de leur charge.

Félix prit part dès lors aux magnifiques cérémonies que la liturgie romaine impose aux différentes fêtes de l'année.

Celles qui le touchèrent le plus furent celles de la Semaine sainte, qui ont, en effet, un caractère de grandeur presque sublime.

*
* *

Me permettra-t-on de rappeler ici quelques impressions vives de mon enfance?

Un dimanche des Rameaux, j'étais malade; j'avais dû me contenter du triste plaisir de voir passer, à travers une fenêtre, un bataillon d'enfants, semblable à la forêt vivante du drame de Shakespeare. De loin, je vis un cortège magnifique sortir de la

cathédrale dont les portes se fermèrent aussitôt ; les chanoines avaient la *cappa* violette et le camail d'hermine ; l'évêque et ses diacres portaient la chape à galons d'or ; un enfant soutenait la crosse, entre ses mains couvertes d'un écharpe.

J'entendis un chant grave, lent, d'une inexprimable mélancolie. Des voix assourdies répondaient à ce chœur majestueux.

La place était déserte. Il faisait froid. On voyait encore de larges plaques de neige sur les toits d'ardoise. Il me semblait que ces pauvres chanoines, dont les blancs cheveux flottaient au vent, frissonnaient. Le prêtre qui portait la croix frappa trois coups avec la hampe sur la porte massive de l'église. La porte s'ouvrit. Je vis la nef obscure, pleine de gens serrés les uns contre les autres ; là-bas, tout au fond, le chœur, avec ses gigantesques verrières flamboyantes, et le maître-autel surmonté de son tabernacle que voilait une draperie...

La Passion de Notre-Seigneur ! voilà qui me ravissait et m'épouvantait à la fois ! Il y avait trois prêtres pour la chanter. L'un, à la voix pleine, sonore, vibrante, lisait le récit grandiose de l'évangéliste Matthieu. Le second psalmodiait, d'un ton

grave, d'une harmonie suave et pénétrante, les paroles sacrées de la victime; l'autre, enfin, disait les phrases des acteurs secondaires du terrible drame. Un chœur d'une énergie intense représentait la multitude déchaînée contre le divin Accusé, et je tremblais, quand retentissait le sauvage : *Crucifigatur !*

Alors il me semblait voir, se ruant dans un dédale de rues, sur des placcs entourées d'architectures étranges, une foule en délire, ivre de fureur, vociférant des imprécations et des blasphèmes, et regardant là-haut, sur une terrasse de marbre blanc, un homme ensanglanté, couronné d'épines, à peine couvert d'un lambeau de pourpre souillée d'immondices, debout à côté d'un personnage à la figure cynique et railleuse, drapé dans sa tunique d'un blanc de neige.

Et c'était une impression violente, aiguë, écrasante, lorsque la voix émue du chantre proférait avec un accent douloureux, cette phrase :

Jesus autem, clamans voce magna, emisit spiritum...

Les fidèles se prosternaient le front sur la pierre. Il se faisait un grand silence...

Alors je sentais mon sang s'arrêter dans mes veines, mon cœur battait à rompre, je ne pouvais plus respirer, je n'osais ouvrir les yeux de peur de voir devant moi, suspendu entre le ciel et la terre, ce corps glorieux attaché au gibet. C'était un moment d'angoisse indicible, de sublime terreur, et il me semblait que mon âme, transfigurée, s'élevait vers Dieu.

Le Jeudi saint, on assistait à la consécration des saintes huiles, cérémonie toute empreinte d'une grandeur étrange.

L'évêque assis devant cette table couverte d'une nappe blanche, et sur laquelle on voyait des buires d'argent, enveloppées d'un sac de soie, un vase d'or sur un plateau de cristal, et le Rituel, relié en velours, à coins d'émail; ce cortège imposant de prêtres, revêtus d'ornements de toutes couleurs, chasubles et dalmatiques; ce symbolisme imposant, ces chants solennels, tout enfin me ravissait, me transportait dans un autre monde.

L'après-midi nous allions visiter les reposoirs, que nous appelions des *paradis*. Il y en avait plusieurs. Le moins beau était celui de la cathédrale, orné pourtant d'une infinité de pièces d'orfévrerie,

vases sacrés et reliquaires, tirés du trésor. A l'hôpital, c'était « toujours la même chose. » Des guirlandes de verres de couleur, des boules argentées, des fleurs entassées sur des gradins ; puis des religieuses, leur voile noir baissé, les mains dans leurs manches, prosternées au pied de l'autel, immobiles comme des statues. Et des malades, avec leurs capotes grises et leurs bonnets de coton, formaient la garde du bon Dieu, de ce Dieu qui aime les pauvres, les humbles, les infirmes.

Au séminaire, par exemple ! c'était une fête pour les yeux. Des sapins verts entouraient une montagne de mousse ; dans un coin, sous des buissons, une claire fontaine coulait, où se désaltérait un chamois. Au sommet du mont brillait la croix rédemptrice : partout des lumières, des fleurs. Des rideaux rouges, tendus devant les fenêtres, assombrissaient l'église. On n'entendait que le gazouillement de l'eau tombant dans le bassin, et le susurrement des fidèles qui priaient.

De temps à autre, la porte roulait sur ses gonds : un rayon de jour, blafard, éclairait la verdure, jetait un reflet bizarre sur la mousse étoilée de fleurs, et sous la voûte, dans les ténèbres, la croix

d'ébène avec son écharpe de laine blanche resplendissait. Quelle merveille! Comme il faisait bon prier là!...

On allait aussi à la prison, où les prisonniers, cachés derrière les grilles, murmuraient; au couvent, où l'autel, drapé d'étoffes précieuses, chargé de milliers de cierges, ployait sous le poids des fleurs.

Le soir, à la tombée de la nuit, la foule s'amassait silencieusement dans les rues. Les portes de l'église s'ouvraient tout à coup. On voyait apparaître une double file de fantômes blancs, les pieds nus, et tenant chacun à la main une chandelle de cire environnée d'une collerette de papier. C'étaient les pénitents allant en pèlerinage au séminaire. Au bout de la procession, quatre vieillards, la cagoule rabattue sur le visage, soutiennent à deux mains un cierge colossal, et douze hommes, en robes blanches, escortent le doyen d'âge de la ville, pieds nus aussi, et courbé sous le fardeau d'une croix énorme qu'il porte sur l'épaule, comme Jésus portait la sienne.

Ces spectres blancs, ces cierges illuminant de lueurs rousses les murs noircis, les allées sombres;

ce cortège s'avançant à pas mesurés, sans bruit, produisent un effet étonnant. Ah ! ce spectacle n'est pas de ce siècle qui n'a plus assez de foi, et néanmoins la foule s'incline et personne n'oserait railler !

Comme tout est triste, le Vendredi saint !

Les tabernacles sont ouverts, l'autel est dépouillé de sa parure, aucune lumière ne brille, aucune clochette ne tinte, les prêtres ont revêtu les vêtements funèbres, mais avec des galons blancs. Le crucifix est voilé.

On prie pour le monde entier : miséricorde pour les riches et pour les pauvres, pour les vivants et pour les morts, pour nos amis et pour nos ennemis, pour les hérétiques, pour les schismatiques, pour les rois, qui ont plus que jamais besoin de l'assistance d'en haut, pour les peuples qui s'égarent...

Vient l'office des ténèbres, où retentissent les lamentations du prophète. Nul ne les peut entendre sans trembler. Il semble que chacune d'elles peut s'appliquer au temps présent ; elles sont un avertissement et une menace :

Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum!...

Dans les rues, partout, règne je ne sais quelle tristesse morne. On ne chante pas dans les ateliers, les cabarets mêmes sont silencieux : les cloches sont muettes : c'est la grande *rèle*, la crécelle, qui appelle à l'office les chrétiens. Au lieu de la voix sonore et vibrante du bronze, c'est le craquement, le grincement criard du bois heurtant le bois.

A la maison, les enfants n'osent pas rire, parce que le père et la mère sont graves et ne parlent point. On mange à la hâte, un peu de pain et quelques mets grossiers. C'est jour de pénitence.

Autrefois, quand trois heures sonnaient, nous nous mettions à genoux et nous faisions le signe de la croix, pour honorer l'heure de la mort du Sauveur. Nous étions étonnés que le soleil ne s'obscurcît pas, que la terre ne tremblât pas, que le soleil restât bleu, que les oiseaux chantassent, au moment où tintaient ces trois coups...

*
* *

Ces souvenirs de l'enfance ne nous ont point éloigné de Félix. Il les retrouvait, devenu jeune

homme, et sa foi vive s'en illuminait d'un rayon nouveau ! Il voyait ces choses merveilleuses avec les yeux ravis du petit enfant, pour lequel ce sont comme visions fugitives du beau paradis de Dieu. Il était profondément heureux d'être appelé à l'honneur d'y prendre part.

L'encens qu'il offrait à l'autel l'enivrait de son parfum capiteux ; l'ardente lueur des cierges à travers les tourbillons de la fumée bleue, l'éblouissait ; les voix graves du chœur faisaient vibrer la terreur dans son âme, les hymnes lui rappelaient les chants célestes.

Il tremblait, en frôlant des larges manches de son surplis la chasuble d'or de l'évêque.

Quoi ! lui aussi était un ministre de l'autel, et voyait s'accomplir sous ses yeux les mystères sacrés ? Lui, l'insouciant collégien de la veille, lui, pauvre fils dernier-né d'un humble artisan !

Et du sein de la multitude assemblée, sa mère le suivait du regard, captivée par la pensée que son fils chéri approchait Dieu de si près !

* * *

Les années s'écoulèrent dans le travail sans relâche, dans la prière sans limite, dans les enchan-

tements du sanctuaire. L'heure vint, solennelle, où il fallut opter pour jamais entre le monde et l'Église. Félix n'hésita point.

Il fut élevé au sous-diaconat. Cet ordre, on le sait, est le premier des ordres majeurs. Le sous-diacre sert le diacre à l'autel, prépare les linges, les vases, le pain et le vin nécessaires au sacrifice, donne l'eau à l'évêque et au prêtre, lorsqu'ils se lavent les mains à la messe. Il chante l'épître à la place du diacre, qui le faisait aux premiers temps.

En recevant cet ordre, le clerc est averti qu'il va s'engager d'une façon solennelle à garder la chasteté, et qu'il se consacre et se voue si étroitement à Dieu, qu'il ne sera plus libre ensuite de retourner à l'état séculier. Il est revêtu de l'amict, du manipule, symbole du fruit des bonnes œuvres, et de la tunique ; et il reçoit le livre des Épîtres.

Puis vint le diaconat, qui confère le pouvoir de servir le prêtre à l'autel, de chanter l'Évangile pendant la messe. Le Pontife impose les mains à l'ordinand, le revêt des habits de son ordre, l'étole et la dalmatique, et lui remet le livre des Évangiles.

Le dernier pas était franchi, et bientôt le diacre Félix allait devenir prêtre, prêtre du Seigneur. Ce

fut alors qu'il écrivit à l'un de ses amis la lettre suivante :

« Je viens à vous le cœur débordant d'allégresse, mon ami, et je chercherais vainement des mots capables de peindre l'étendue de mon bonheur, et peut-être la grandeur de mon angoisse. Je serai bientôt prêtre, prêtre du Seigneur, prêtre pour l'éternité. Ces mains de chair souillée renouvelleront tous les jours le suprême sacrifice du Golgotha, et ma poitrine sera perpétuellement le temple de la Victime offerte en holocauste pour les péchés des hommes...

« Tant de pensées tumultueuses assiègent mon pauvre cerveau, tant de sentiments d'une douceur infinie et d'une redoutable profondeur agitent mon âme, que je ne puis vous les exprimer. J'ai presque peur! Combien je suis jeune, ignorant, faible, sans courage, pour un tel fardeau ! Mérité-je cette dignité du sacerdoce, qui met l'homme qui en est revêtu au-dessus des anges, messagers du ciel ?

« Quels devoirs j'aurai à remplir ! Je ne m'appartiens plus, je suis à Dieu et à ses pauvres... Je dois renoncer aux affections chères qui me lient à la terre, ou du moins les subordonner à l'amour sans bornes dans lequel je dois confondre désormais tous les chrétiens.

« Je sens mieux que je ne vous le dis, mon ami, l'effrayante splendeur à laquelle je suis appelé, et si je ne m'en déclare pas indigne, si je ne déserte pas le sanctuaire, où demain je régnerai, c'est qu'un semblable excès d'humilité ne serait peut-être qu'un excès d'orgueil. Je me donne au Seigneur tel que je suis, nu, dépouillé, misérable : il me revêtira des ornements que sa magnificence n'épargne point à ses ministres ; il m'enrichira de ses grâces, et m'élèvera par ses dons.

« Je pense, mon ami, que vous serez là, au grand jour. Vous viendrez unir vos prières aux miennes, vos larmes à celles de ma mère... Ce sera mon jour de gloire, le seul peut-être que me réserve ma destinée, jour bienheureux où la chaîne d'or de l'esclavage volontaire m'asservira aux volontés de Dieu. Que dis-je? Il n'y a point d'esclaves dans le sanctuaire, et point d'asservissement auprès de l'autel ! Il y a plus que partout encore la liberté et c'est à cette liberté que j'aspire, puisqu'elle n'est limitée que par le devoir.

« Venez donc, mon ami, venez et faites-moi l'aumône, d'ici là, de toutes vos prières ! »

IV

DIES GLORIÆ

> Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure,
> Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit,
> Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit,
> Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.
>
> VICTOR HUGO.
>
> (*Écrit au bas d'un crucifix.*)

Ils étaient heureux et fiers, le menuisier Jean-Pierre, et sa femme, la Rosalie ! Agenouillés au premier rang de l'assemblée des fidèles, ils avaient pour cortège tous leurs fils, et leur bru, et leurs petits-enfants. Oh ! la famille n'était point à la veille de s'éteindre : combien de têtes blondes, combien de minois espiègles ! Lorsqu'ils passaient dans la ville, les bourgeois se disaient les uns aux autres, en souriant : « Voici la tribu des Jean-Pierre ! » Mais chacun saluait avec respect le chef

de cette nombreuse lignée, et sa vaillante compagne.

Ce jour-là était leur jour de gloire : leur treizième fils allait recevoir la couronne du sacerdoce, et devenir, pour l'éternité, prêtre du Seigneur. Donc, ils étaient là, parés de leurs habits de fête, le visage épanoui par une joie profonde. Jean-Pierre, déjà vieux, avec ses cheveux blancs, qui faisaient à son front une auréole argentée, redressait sans efforts sa taille vigoureuse, et ses yeux, que jamais une mauvaise pensée n'avait ternis, brillaient d'un pur éclat. Moins robuste, mais radieuse d'orgueil, la Rosalie, la *mère aux treize garçons*, comme on l'appelait, trahissait par son maintien les fiertés légitimes de sa maternelle félicité.

Ils écoutaient la voix majestueuse de l'orgue, emplissant d'une harmonie céleste le vaste vaisseau de la cathédrale. Ils regardaient avec ravissement la pompeuse ordonnance des cérémonies.

L'autel rayonnait au feu des cierges, répandant leur blanche clarté sur les ors brunis des arabesques, sur les bouquets entassés, diaprés de nuances vives, dans leurs feuillages verts. Les cinq grandes verrières du chœur, transparents tableaux, illuminés

par le soleil, montraient un fouillis de personnages, d'écussons, d'ornements, bleus, rouges, de toutes couleurs, encadrées par les colonnettes de pierre grise, sombres.

Les stalles et les boiseries luisaient, d'un noir d'ébène, çà et là pailletées d'étincelles, sur l'arête des moulures et le relief de leurs sculptures naïves. Puis c'étaient les grandes fresques de l'avant-chœur, les draperies des piliers, les armoiries peintes sur la retombée des nervures, qu'un jour adouci faisait saillir de l'ombre.

Le soleil entrait à flots par les fenêtres aux vitres blanches emmaillées de plomb, inondant la nef d'une lumière crue. Le grand christ, en face de la chaire, apparaissait, nu et saignant, comme entouré d'un nimbe d'or. Les chapelles, creusées en niches profondes, restaient obscures. On entrevoyait, sous un dais à colonnes torses, une statue de la Vierge vêtue de satin, des peintures noircies dans leurs cadres dorés, des flambeaux énormes.

*
* *

Une foule nombreuse remplit la nef : ils sont là, tous, les pères et les mères de ceux qui vont se

consacrer à Dieu. Tous? hélas! non, quelques-uns dorment déjà leur dernier sommeil sous l'herbe grasse du cimetière, et parmi les jeunes lévites qui se pressent autour de l'autel il y a plus d'un orphelin. Mais les amis sont venus, les parents, ceux qu'on aime. Ils sont agenouillés; ils prient, saisis par la mélodie suave des chants liturgiques, par les magnificences du culte déployées sous leurs regards charmés. Leur prière monte vers le ciel avec la flamme des cires et le parfum subtil de la myrrhe. Ils n'osent même parler à Dieu : c'est une élévation de leur âme vers Lui que leur prière muette. Ils sont absorbés : ils devinent le paradis.

Comme c'est beau! L'évêque est assis sur son trône, sous un baldaquin de velours, empanaché de plumes blanches. La mitre ornée de pierreries resplendit à son front. La chape d'argent, aux orfrois massifs, tombe en plis lourds de ses épaules, et sa main tient la crosse, enseigne de sa juridiction. Quatre vieillards, vêtus d'aubes de dentelle, que cache à demi la dalmatique moirée d'argent et de soie, se tiennent à ses côtés, et l'archidiacre est à la première place, enveloppé des plis rigides de sa chape, mise un peu de travers.

Au pupitre sont les chantres, debout, l'un tout petit et gros, l'autre, grand et maigre : le cérémoniaire les vient chercher, avec d'amples révérences. Dans les stalles, les chanoines, en manteau de drap violet, à parements de soie cramoisie, avec le camail d'hermine sur la blancheur duquel se découpe le rabat noir. Puis toute la cour épiscopale : le porte-grémial, le porte-bougeoir, le valet en habit à la française, en bas de soie, et l'épée au côté, portant l'aiguière et le bassin de vermeil.

Les enfants de chœur ont la soutane rouge, et la tunique à longs plis serrés par une ceinture écarlate. Ils s'amusent, les étourdis, sans souci de la gravité du saint lieu. Leurs voix claires s'unissent aux voix puissantes des chanoines, qui les surveillent d'un œil paternel, et qui se promettent pour tout à l'heure une abondante distribution de taloches à ces malicieux espiègles qui se taquinent sans trêve.

Les prêtres se pressent dans le sanctuaire, autour du pontife : les broderies des chasubles étincellent, les pierreries des fermaux chatoient ; des lueurs ardentes ruissellent sur le damas et la moire : c'est un embrasement d'étoffes soyeuses, un pétillement de feux multicolores ; la fumée bleue de l'encens

ondoie en spirales, se déroule en volutes d'azur; des senteurs pénétrantes imprègnent l'air, et tout en haut, la croix de l'autel apparaît, éblouissante, comme noyée dans une gloire irradiée...

Les ordinands sont agenouillés devant l'autel. Ils ont revêtu l'aube candide, la blanche tunique de la pureté. Sur leur épaule est posée l'étole, blanche aussi, ornée d'un galon d'or, et un large ruban, qui sera le souvenir visible de leur consécration au sacerdoce.

*
* *

Félix est au premier rang parmi les plus dignes. Son visage, légèrement pâli, exprime une tendre piété, une émotion profonde, une sorte de religieuse terreur. Ses yeux sont levés au ciel; sa main, qui soutient le cierge, tremble; il est abîmé dans les inexpressibles jouissances de l'extase. Il ne voit pas, il n'entend point.

Ses compagnons, à ses côtés, semblent aussi ne plus appartenir à la terre. Ils ressentent les douceurs de la béatitude parfaite. Ils sont à Dieu qui daigne les prendre pour les élever plus haut que les

anges dans la gloire, et les rapprocher davantage de son trône. Ils attendent l'heure solennelle, anxieux et calmes cependant, dégagés déjà de toute humaine pensée, ayant brisé les liens qui les attachaient au monde.

Après avoir procédé à l'ordination des diacres, l'évêque, poursuivant la célébration de la messe, lit le trait ; puis il revient à son fauteuil ; le chapelain le coiffe de la mitre, et lui met le grémial sur les genoux. Alors debout, dans sa vaste chape massive à crépines d'or, le vieil archidiacre s'écrie :

« Que ceux qui doivent recevoir l'ordre de la prêtrise s'approchent. »

Les ordinands se présentent deux à deux ; ils portent à la main droite un flambeau allumé; sur le bras gauche, la chasuble pliée ; sur l'épaule, l'étole et le ruban. Ils fléchissent le genou devant le prélat, auquel l'archidiacre s'adresse en ces termes :

« Révérendissime Père, la sainte mère Église demande que vous admettiez ces diacres à la charge du sacerdoce. »

Le Pontife interroge :

« Les en croyez-vous dignes? »

« Autant qu'il est permis à la fragilité humaine de savoir et d'affirmer, répond l'archidiacre, je sais et j'affirme qu'ils en sont dignes. »

Et l'évêque ajoute :

« Loué soit Dieu ! »

Puis il commence l'ordination des prêtres. Il l'annonce d'abord au clergé et au peuple ; et dans le cas où quelqu'un saurait que l'un des ordinands est indigne par ses mœurs ou par ses actes de recevoir l'Ordre sacré, il l'adjure, au nom de Dieu et pour Dieu, de le déclarer avec confiance, afin qu'une brebis galeuse ne pénètre pas dans le troupeau du Seigneur.

Il adresse ensuite une monition aux ordinands : il les avertit de la nécessité où ils seront de travailler, de mener une vie retirée et chaste ; il leur montre quelle grâce leur est faite d'être élus de Dieu aux plus augustes fonctions que puisse remplir une créature.

Les prêtres présents se revêtent de chasubles. Les ordinands se prosternent sur les tapis, de tout leur long, les bras en croix, le front appuyé à la terre, et les litanies des saints sont chantées jusqu'aux invocations prononcées par l'évêque :

« Afin que vous daigniez bénir ces élus,

« Nous vous prions, Seigneur, écoutez-nous !

« Afin que vous daigniez bénir et sanctifier ces élus,

« Nous vous prions, Seigneur, écoutez-nous !

« Afin que vous daigniez bénir, sanctifier et « consacrer ces élus,

« Nous vous prions, Seigneur, écoutez-nous ! »

Ce chant dure longtemps. Étendus sur les dalles, les ordinands sont comme des morts qui assisteraient à leurs propres funérailles. Ils ne voient plus l'autel flamboyant de lumières, les fleurs et les guirlandes, les ornements splendides ; ils n'entendent plus que le chœur de voix graves, invoquant tour à tour les Archanges et les Anges, les Patriarches et les Prophètes, les Apôtres et les Évangélistes, les Disciples, les Martyrs, les Pontifes, les Confesseurs, les Docteurs, les Prêtres, les Lévites, les Moines, les Ermites, les Vierges et les Veuves, tous les Saints et toutes les Saintes de Dieu...

Et pendant ce temps, eux aussi prient, mais surtout ils méditent...

Ce qui est mort en eux, — ce qui doit être mort ! — ce sont les penchants pervers, les passions maudites. Rien ne doit survivre en leur âme de ces

ferments qui faisaient bouillonner le vieil homme. Toute affection terrestre doit s'épurer, se soumettre, s'affiner, dans leur cœur devenu un temple.

Enfin ils se relèvent, fatigués par cette longue prostration, et plus encore par cette solennelle méditation. Ils sont pâles, frémissants. Ils s'approchent de l'évêque, dont la mitre resplendit comme la tiare du grand prêtre de l'Ancien Testament. Le pontife impose les mains à chacun d'eux, et tous les prêtres qui sont présents viennent tour à tour accomplir la même cérémonie. Ils appellent sur ceux qui vont être prêtres comme eux la multiplicité des dons célestes.

L'évêque chante la préface. Quand il a terminé, chacun des ordinands vient se placer devant lui, pour être revêtu des habits de l'ordre de la prêtrise. L'évêque leur met d'abord à chacun l'étole à la manière des prêtres; il prend la partie qui touche par derrière, la met sur l'épaule droite et la croise devant la poitrine par-dessus la partie qui se trouve sur l'épaule gauche, en disant :

« Recevez le joug du Seigneur, son joug est doux « et léger. »

Puis il leur met la chasuble en disant :

« Recevez le vêtement sacerdotal, emblème de la charité. »

Après une oraison, l'évêque et ses chapelains chantent le *Veni Creator*. Ensuite, l'évêque fait aux ordinands les onctions avec l'huile sainte et consacre leurs mains, qu'il joint ensemble, la droite sur la gauche, et qu'il lie avec le long ruban que le nouveau prêtre gardera toute sa vie en souvenir de ce beau jour.

Lorsque les onctions sont terminées, l'évêque présente à chacun des ordinands un calice et une patène contenant l'hostie, en disant :

« Recevez le pouvoir d'offrir à Dieu le sacrifice, de célébrer la messe, tant pour les vivants que pour les défunts. »

Chacun touche des deux mains le calice, la patène et l'hostie, et répond *Amen*.

Lorsque toutes ces cérémonies sont terminées, l'évêque continue la messe. Après l'offrande, tous les prêtres nouvellement ordonnés viennent se mettre à genoux derrière le pontife ; on pose devant eux des livres où se trouvent les prières de la messe du jour. L'évêque récite toutes ces prières lentement, et à haute voix, et les prêtres les récitent con-

jointement avec lui, sans jamais le devancer. Ils lisent, de même, à voix haute, la préface et le *Sanctus*.

Au moment de la consécration, ils prononcent tous ensemble avec le prélat les paroles de la consécration.

Tous les prêtres qui viennent d'être ordonnés reçoivent la communion des mains de l'évêque. C'est alors qu'ils sont appelés à faire une profession solennelle de la foi qu'ils doivent prêcher, en récitant tous ensemble le Symbole des Apôtres.

« Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ;

« Et en Jésus-Christ, son Fils unique Notre Seigneur ;

« Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie ;

« A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli ;

« Est descendu aux enfers ;

« Est ressuscité des morts le troisième jour ;

« Est monté aux cieux,

« Où il siège à la droite de Dieu le Père tout-puissant,

« D'où il viendra pour juger les vivants et les morts.

« Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle. Ainsi soit-il. »

Après la récitation du Symbole, l'évêque impose la main sur chacun des nouveaux prêtres, en lui disant :

« Recevez le Saint-Esprit : à ceux auxquels vous aurez remis leurs péchés, leurs péchés leur seront remis; à ceux auxquels vous les aurez retenus, ils seront retenus. »

L'évêque prend ensuite les mains de chacun d'eux entre les siennes, et dit :

« Promettez-vous à moi et à mes successeurs respect et obéissance ? »

« Je promets, » répond le prêtre.

Alors le pontife lui donne le baiser sur la joue droite, en ajoutant :

« Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. »

Telles sont, dans leur ensemble, les magnifiques cérémonies, usitées par l'Eglise dans l'administration

du sacrement de l'ordre. Il faudrait la plume de Chateaubriand pour les décrire dignement !

Cette pompe superbe dit au nouveau prêtre quelle est la grandeur de la dignité dont il est investi. Comme les rois, il est sacré, mais il reçoit, de plus que les rois, la plénitude du pouvoir sur les âmes.

Et maintenant, il a franchi le seuil du sanctuaire, il est prêtre pour l'éternité. Quelques jours encore, il célébrera les saints mystères et offrira au Seigneur son premier sacrifice.

*
* *

Lorsque Félix eut la joie de « dire sa première messe », le père Jean-Pierre voulut le servir lui-même, avec l'aîné des fils de son fils aîné, jeune garçon qui allait bientôt faire sa première communion, et qui déjà était le favori de l'aïeul.

On vit donc, un matin, la famille du menuisier, la tribu Jean-Pierre, — comme on disait là-bas, — escalader les sentiers qui serpentent sur la montagne, entre les vignes, et conduisent au petit sanctuaire de Bonne-Nouvelle, qu'ombrage un tilleul séculaire.

La mère, ses fils et ses brus se rangèrent en bon ordre dans la chapelle, tandis que le clerc allumait les cierges. Quelques prêtres aussi étaient venus, par amitié pour ces braves gens que la ville tout entière estimait, puis quelques bons camarades du vieil artisan, jaloux de lui faire cortège en ce jour béni, qui couronnait sa belle et fière vieillesse.

Jean-Pierre et le petit Elie entrèrent dans la sacristie, où l'abbé Félix se préparait par la méditation et la prière à l'acte solennel qu'il allait accomplir.

Il se leva enfin du prie-Dieu où il était prosterné, et vint aux crédences. Il prépara le missel, se lava les mains et commença à se vêtir des ornements sacerdotaux.

Il prit d'abord l'*amict*, dont il se couvrit d'abord la tête, puis le cou, en disant : « Mettez, Seigneur, le casque de salut à ma tête. »

Ensuite il revêtit l'*aube*, longue robe de lin d'une blancheur parfaite, en demandant à Dieu *d'être blanchi dans le sang de l'Agneau et mériter par là d'avoir part aux joies célestes,* et ceignit la *ceinture*, symbole de la pureté.

Il attacha à son bras le *manipule*, en récitant cette prière : « Que je mérite, Seigneur, de porter le

manipule de douleurs et de larmes, pour recevoir avec joie la récompense du travail. »

Il passa l'*étole* et la croisa sur sa poitrine, en ajoutant : « Rendez-moi, Seigneur, la robe d'immortalité que j'ai perdue par le péché dans la prévarication de notre premier père. »

Enfin il endossa la *chasuble*, en disant : « Seigneur qui avez dit : *Mon joug est doux, et mon fardeau est léger*, faites que je le porte de telle manière que je puisse mériter votre grâce. »

Il couvrit ensuite du voile le calice, supportant la patène sous la pale, y posa la bourse du corporal, s'inclina devant le crucifix, et se dirigea vers l'autel, précédé du petit Élie, et de Jean-Pierre qui portait le missel.

Arrivé au pied de l'autel, il se découvrit, et fit le signe de la croix. La messe commença. Il n'est aucun chrétien qui n'en connaisse le majestueux symbolisme. Il ne nous appartient pas de décrire ces cérémonies augustes, qui entourent d'un si grand éclat l'oblation du sacrifice.

Le jeune prêtre les accomplissait avec une onction et une piété qui ravissaient d'admiration les assistants. Profondément pénétré de la gran-

deur de sa tâche, il s'appliquait à mettre dans chacun de ses mouvements la gravité qui convient au prêtre. Il prononçait avec respect les textes liturgiques.

Sur son visage resplendissait une joie austère et sereine, et dans son regard on pouvait lire un entier détachement des choses de la terre.

Jean-Pierre et Élie servaient le prêtre à l'autel, comme des princes eussent servi un roi. L'un avec ses cheveux blancs, son visage ridé, représentait le passé ; l'adolescent, avec ses boucles blondes, son visage frais et souriant, l'avenir plein de promesses.

Que dire des sentiments que maman Rosalie éprouvait ! C'était comme un renouvellement de tous les bonheurs que cet enfant lui avait donnés. Elle le voyait, tout petit, sur ses genoux, récitant la prière du soir ; à l'église, à ses côtés, aux jours de grandes fêtes ; communiant, avec sa veste de velours et son brassard blanc ; séminariste, balançant l'encensoir devant le saint Sacrement. Elle le voyait enfin, pur et beau, dans la blanche tunique des ordinands, les mains liées, recevant la puissance de lier et de délier !... Et ce prêtre, qui officiait devant elle en ce moment même, était le fruit de ses entrailles.

Ah ! qu'elle aimait bien ses douze fils aînés, ces vigoureux et vaillants garçons, dont plusieurs étaient déjà pères de famille... Qu'elle les aimait, ces ouvriers qui vivaient autour d'elle, perpétuant sa race, l'honorant de leur probité et de leur travail ! Mais combien plus elle chérissait le plus jeune de tous, le Benjamin, devenu le chef des autres et leur conseil, et qui lui donnait ce contentement délicieux d'être, pour ainsi dire, plus proche du Dieu auquel elle le vouait !

Elle s'inclina radieuse sous la bénédiction de celui qu'elle avait tant de fois béni, et qui lui parut tout autre, lorsqu'il se retourna la main levée pour bénir, droit sous la chasuble de damas étincelante d'or.

Et le père Jean-Pierre, lorsqu'il fléchit le genou au dernier Évangile, restait à demi prosterné, stupéfait, les yeux rougis, dominé par une inexprimable émotion.

Quand Félix eut dépouillé la livrée du Seigneur, et qu'il eut terminé son action de grâces, il se jeta dans les bras de son père en pleurant, et le père, qui versait aussi de bien douces larmes, lui dit :

— Mon fils, tu as choisi le meilleur lot,... et je suis heureux.

La famille revint à la ville et je vous laisse à penser quelle fête cordiale et gaie eut lieu une fois encore dans la maison de Jean-Pierre, que Dieu récompensait visiblement, car il ne lui avait point encore envoyé un jour de malheur, mais seulement des jours de peine.

V

PLAISIRS ET PEINES D'UN PION

Salut, maison! Salut, ô demeure de pierre
Où j'ai souffert, où j'ai compris, où j'ai pleuré!
Je m'incline au rebord de ton seuil révéré,
Comme devant l'autel divin de la prière.
Cette maison est sainte et ce seuil est sacré :
C'est là que mon regard s'ouvrit à la lumière.
. . . .

Hier, en passant là-bas, j'ai revu
Tout ce qui restait de ces choses mortes,
J'ai revu l'ombrage où les rires fous
Avec les oiseaux croisaient leur ramage.
Les oiseaux se sont envolés, — et nous,
Nous avons aussi fait notre voyage.

(Daniel Bernard, *les Virelais.*)

Aux pieds de l'un des énormes contreforts des Alpes, dans une vallée fertile où la nature prodigue déploie toutes ses magnificences, il est une petite ville, qui fut heureuse, non point au temps où les bêtes parlaient, mais au temps où les bêtes ne parlaient pas. On y vivait alors paisiblement, dans le charme placide des joies champêtres, bénissant

Dieu de l'abondance de ses dons. On y discute aujourd'hui, tout comme ailleurs, les arides sottises de la politique, et les meilleurs amis de jadis ne se rencontrent plus sans échanger le regard de la haine : la civilisation a jeté là ses germes de discorde. La simplicité est bannie, la cordialité s'est aigrie et la guerre a éclaté, n'ayant d'autres armes que les plus meurtrières de toutes : la langue et la plume.

C'est une large et plantureuse vallée, entourée de montagnes, comme un cirque de gradins; les croupes de ces monts sont couvertes de prairies, de bois touffus et de vignes ; des marais, hérissés de roseaux, coupés de digues étroites où s'alignent de longues rangées de peupliers ; des champs ceints de haies fleuries, des jardins embaumés, de riches vergers, montrent l'opulente variété de leur végétation. De nombreux hameaux parsèment le val, groupés autour d'une tour en ruine, chargée de lierre, ou blottis auprès d'une villa coquette, à l'ombre des énormes châtaigniers. Au bas de la plaine coule, majestueuse, une rivière aux eaux grises, lourdes, encaissée entre des rives bordées de roches, semblable au galon d'argent qui borde, en capricieux méandres, un royal manteau de velours vert.

Au sommet des rochers de granit, sertis de feuillages, se dressent, fières encore, d'imposantes ruines féodales, débris d'un autre âge, qui rappellent un glorieux passé. A l'horizon, une Alpe que Dieu écima dans un jour de colère, s'échancre sur le ciel en forme de croissant, et laisse voir, au delà, vaguement estompées sur l'azur, d'autres cimes, blanches de neiges éternelles.

Il y a là, tout en haut de la pente qui, de la rivière s'élève doucement vers la montagne, entre les bouquets d'arbres verts, une grande maison dont les murs d'un blanc mat, sont percés d'innombrables fenêtres que dore le soleil couchant. Des jardins en terrasse, de beaux parterres garnis d'agaves, de charmilles taillées dans l'épaisse et sombre frondaison de l'if, s'étendent autour de ce vaste logis. Une chapelle, non point ornée des merveilles de l'art, mais d'une architecture modeste et d'une pieuse pauvreté, élève son fronton et son clocher sans flèche au-dessus des pommiers et des amandiers que le printemps couvre de fleurs roses.

Tout est souriant, gai, calme, en cette demeure bénie ; tout repose et réjouit le regard : le chèvrefeuille qui tapisse les murailles, les espaliers du

potager, les sapins qui jettent sur la pièce d'eau le reflet de leurs branches grêles, les platanes de la cour, le gazouillis des fontaines, la vigne-vierge qui grimpe sur la façade, enlaçant ses guirlandes aux grappes de la glycine, et le saule pleureur, qui se penche sur une vasque rustique, à l'entrée du préau.

La cloche du petit clocher sans flèche a bien de la besogne ! Elle retentit à toutes les heures de la journée: elle appelle un peuple entier à la prière, au travail, au plaisir, au repos. Elle a un tintement argentin, une voix douce et sonore; elle gronde rarement, elle chante presque toujours. Ce peuple qui lui obéit ne connaît pas la vieillesse: il n'y a là que des enfants; le plus âgé est imberbe encore, et le plus jeune qui trottine sur le sable, les yeux humides, les joues en feu, accomplit à peine son premier lustre.

Cette maison est un collège, et c'est là que l'abbé Félix offre à Dieu les prémices de sa première année de sacerdoce. Avant de lui confier un troupeau de brebis, le chef des pasteurs a voulu qu'il vécût un an avec les agneaux, et qu'il apprît à connaître les hommes en gouvernant les petits enfants. La fonction

qu'il remplit lui donne droit au titre de *réglementaire*, que ses espiègles pupilles trouvent par trop cérémonieux et remplacent par celui de *pion*, gaiement accepté par Félix, pourvu qu'en sa présence on garde le respect.

C'est un bien humble personnage qu'un *pion* de collège ; et pourtant c'est, à mon avis, le rouage principal de la machine compliquée dont la mission est de former des hommes : le collège.

L'enseignement laïque abaisse le *pion;* c'est un être méprisé ; beaucoup moins qu'un professeur, un peu plus qu'un domestique, il est toujours un inférieur, un subalterne. On le prend n'importe où, dans la bohème des déclassés, et parfois parmi les dévoyés. Il est le tyran de ses élèves, s'il n'est pas leur *souffre-douleur*. Il surveille pour gagner son salaire. Il travaille pour s'ouvrir la carrière. En somme, indifférent à son devoir, qui est pénible, et très soucieux de ses droits, qui sont restreints.

L'enseignement religieux, au contraire, honore et relève le *pion :* son poste est un poste d'honneur. D'abord, il est prêtre ; son caractère sacré impose le respect, et le rend l'égal des autres maîtres. Il est un *éducateur*, il n'est pas un « chien de garde. » Il

apprend à causer, à penser ; il est un ami, un confident, un conseiller. Il vit avec l'enfant, partout, à la salle d'étude, à la promenade, au réfectoire, au dortoir. Il étudie ses penchants et les dirige ; sa surveillance est bien celle du berger sur ses agneaux, au lieu d'être celle du *belluaire* sur ses bêtes fauves.

Cette différence du *pion* au *réglementaire* est peut-être une des causes principales de la supériorité de l'enseignement religieux sur l'enseignement laïque. Elle marque assurément un plus grand respect de l'enfance, une meilleure connaissance de ses instincts, de ses besoins intellectuels, une réelle sollicitude. L'éducation, cette œuvre difficile, n'est pas abandonnée à de pauvres hères bafoués et raillés, plastrons des plaisanteries de cet âge sans pitié, au dire du fabuliste.

L'abbé Félix ne refusa point cette mission délicate.

— Vous irez au collège de X., lui avait-on dit ; vous y travaillerez seize heures par jour : de cinq heures du matin à neuf heures du soir vous serez sur pied, ne perdant pas de vue les cent vingt élèves qui vous sont confiés. Vous serez prudent, sage, ferme, bienveillant, vigilant, modéré, sobre, pieux.

Vous devez avant tout le bon exemple. Vous vivrez en bonne harmonie avec les maîtres : il faut que vous soyez aimé et estimé. Pour toutes ces qualités qu'on réclame de vous, pour ce labeur quotidien pendant trois cents jours, vous serez nourri, logé, et vous recevrez quatre cents francs par an, c'est-à-dire le quart des gages qu'une actrice parisienne octroie à sa caméristе.

L'abbé Félix calcula qu'avec de l'économie il pourrait s'entretenir décemment, et même poser les premières assises de ce monument qu'un prêtre n'achève jamais : sa bibliothèque. Il partit joyeux et plein d'espoir.

On l'accueillit à bras ouverts. Il retrouvait des maîtres qu'il avait aimés naguère, des élèves qui l'avaient vu grandir. Parmi ceux-là, il eut aussitôt des amis. Il les voyait peu : quelques instants à la table commune ; parfois une heure ou deux, quand un professeur se chargeait de l'*intérim,* pour le délasser un peu.

Ce n'est point chose facile que vivre en bon accord avec huit ou dix hommes d'âges et de caractères divers, fatigués par un tâche ardue, renfermés dans les étroites frontières d'un devoir strict, obligés à

quelque raideur, et dans le calme austère de l'existence d'une communauté. Plaire aux uns et aux autres, conserver l'égalité d'humeur, éviter les froissements d'amour-propre, rendre à chacun ce qui lui est dû, n'empiéter sur les attributions de personne, se dévouer en toute occasion, se maintenir à son rang, obéir avec dignité, commander avec bonté, se soumettre, plaider et gagner sa cause : voilà quelles sont les multiples obligations du *réglementaire*, ce dernier venu parmi ses pairs, et qui n'a d'infériorité que celle de sa jeunesse.

Heureusement, l'abbé Félix n'a trouvé au collège que des amis.

Le supérieur est un cœur d'or; affable, expansif, éloquent, il possède la science d'un sage, mais il a la candeur d'un ange. C'est une âme tendre, confiante, inaccessible à l'idée du mal, dévorée de zèle, profondément attachée au devoir. Il aime Dieu, la Vierge et les Saints, de cet amour infini qui détache des choses de la terre; mais chacun de ses petits tient à lui par un lien que ni les années, ni l'absence ne peuvent rompre. Sa vie tout entière s'est écoulée dans cette chère maison. Il y vint dès qu'il put quitter sa mère. Il y apprit tout ce qu'il sait. Il y fut

élève, réglementaire, professeur. Il en connaît tous les recoins, il en chérit la moindre pierre. Il veut y mourir, et que sa dépouille y reste, pour y dormir l'éternel sommeil dans le repos du Seigneur !

Vous connaissez l'économe? Il est bon vivant, narquois, railleur, un tantinet parcimonieux. Ce n'est pas son bien qu'il ménage. Il y a si peu de ressources, et tant de besoins ! Les pères de famille ne sont pas riches. Ceux qui payent nourrissent ceux qui ne payent pas. On l'a surnommé le père Croûton. Il n'a pas son pareil pour faire un bon marché : il achète du vin exquis, au prix de la piquette ; nulle part on ne fait de pain aussi savoureux qu'au collège, et je vous assure bien que les princes n'en mangent pas qui vaille celui dont j'ai gardé le goût. Père Croûton n'est point populaire. C'est le sort des grands ministres, et surtout des ministres qui, pour faire de la bonne politique, font de bonnes finances. On le chansonne, il rit ; on crie, il chante à son tour ; mais pour les petits malades de l'infirmerie, il devient dissipateur.

Le professeur de rhétorique est un malin. Comme prédicateur on le compare à Bourdaloue, et comme

littérateur, aux classiques du siècle de Louis XIV. Il tourne le discours latin mieux que feu Cicéron, et le vers francais mieux que Jean Racine, gentilhomme de la chambre du roi. Le traité d'élégance et la prosodie n'ont plus de secrets pour lui. Il cultive le jardin des racines grecques. Il est discret, spirituel, bel esprit. Il hante les châteaux d'alentour, fait le *whist* des douairières, prête des livres aux châtelains, et prépare, dans le silence du cabinet, toute une collection d'anthologies.

Le professeur d'humanités a fait deux parts de ses loisirs : l'üne est aux études charmantes de la botanique et du dessin : il a un herbier et beaucoup d'albums ; des plantes rangées avec ordre, selon la méthode Linné ; une foule de sites, de portraits, de croquis, à la gouache, à l'aquarelle, au crayon. L'an prochain, il abordera la peinture. S'il quitte le microscope du botaniste, le crayon et le pinceau de l'artiste, c'est pour s'enfermer en certain atelier où, sous ses doigts habiles, le bois de noyer prend mille formes ingénieuses : pas un de ses meubles qui ne soit sorti de ses mains : lit, sièges, tables, bureau, tout est son œuvre, œuvre patiente et parfaite, où se révèle un artisan de génie. Il a inventé un style, le

néo-gothique, mais il ignore le *confortable*, et j'osai, un jour, lui en faire mon compliment.

Que de portraits aimables compterait cette galerie, si le peintre n'était inhabile à ressaisir ses souvenirs et à calquer les ressemblances ! Félix était heureux parmi ces prêtres simples et bons. Il cueillait des plantes avec l'abbé Stéphane, faisait de la musique avec l'abbé François, discutait avec l'abbé Joseph de la grande querelle des romantiques et des classiques, — M. Zola n'ayant point encore inventé le naturalisme. — Il étudiait le blason avec l'abbé Julien, l'archéologie avec l'abbé Saturnin, la trigonométrie avec l'abbé Arsène. Bref, il estimait que rien ne lui devait rester étranger, il ornait son esprit à flatter d'innocentes manies, et se créait des amis à s'associer ainsi à leurs délassements favoris.

Félix eut aussi, bien vite, de nombreux amis parmi les élèves, et, quand on lui demandait par quels prestiges il domptait ces natures farouches et rebelles, ces jeunes gens assoiffés d'indépendance et contraints au régime d'une discipline sévère :

— Je les aime, répondait-il.

Personne, en effet, n'ignore que le collège est le monde en raccourci. On y subit les combats, les dé-

sespérances, les déboires que la fréquentation des humains accroît encore plus tard. On y vit, donc on y souffre. Il y a là des ambitions, des colères, des espoirs déçus, des tristesses, et quelque somme de joie, tout ainsi que dans la société où s'agitent nos passions.

Ces adolescents sont des ébauches d'hommes.

La variété des caractères et des tempéraments est infinie : il y a des orgueilleux et des humbles, des laborieux et des nonchalants, des spirituels et des sots, des altiers et des soumis, des violents et des simples. On les trouve, devenus grands, tels qu'ils étaient petits. Celui-ci, qu'on nommait l'Avocat, est avocat ; mais il demande la tête des coupables, et ne défend plus l'orphelin. Il était réservé et prudent ; réservé et prudent il est encore, et, de plus, habile. En louvoyant, il a su garder une place que ses convictions lui devaient faire perdre : clérical, assez pour qu'on ne puisse le mésestimer, pas assez pour qu'on le destitue.

Celui-ci, un artiste, paresseux, insouciant, oublieux, je le retrouve traînant ses loisirs sur le boulevard : gentleman irréprochable, oisif, paisible, qui prend l'argent pour ce qu'il vaut, le temps comme il vient, les gens comme ils sont.

Tel s'est jeté dans la mêlée, a lutté vaillamment, a failli succomber cent fois, s'est relevé toujours. Quand il eut soif, à l'exemple de Beaumanoir, il but son propre sang, mais avec la confiance que c'est un cordial souverain, et que Dieu regarde les *pochards* de cette liqueur-là. *Audaces fortuna juvat !* c'était son cri de guerre : mais il disait aussi que les vrais audacieux sont ceux qui sourient à Dieu.

Tel autre fut vaincu à la bataille de la vie, et, pénétré d'un immense dégoût, s'est réfugié dans la retraite, loin de ses frères, parmi lesquels il y a tant de Caïns et si peu d'Abels.

Et puis beaucoup sont morts... Beaucoup ! La couronne de la vingtième année s'est effeuillée sur leur tombe, et, disparus à l'aurore, ils n'ont laissé de traces ici-bas qu'un vague souvenir, évoqué, aux jours de mélancolie, par ceux qui ont aimé le franc sourire de leurs lèvres pures, et leur candide regard... La route parcourue est semée de combattants, gais compagnons des illusions de jeunesse, tombés longtemps avant d'arriver au but, et qui dorment, enveloppés de la robe d'innocence, — les heureux ! — sous l'herbe fleurie, à la garde de la croix...

Félix était leur guide : il est resté l'ami de ceux qui ont survécu et qui se souviennent. Le *pion !* Ce triste mot devenait une caresse dans la bouche de ces étourdis. Qui donc l'aurait dédaigné, cet aimable jeune prêtre, qui savait compatir aux faibles, résister aux forts, et qui *prédiligeait* cette vertu des puissants, dont les puissants ne savent pas toujours l'irrésistible pouvoir : la justice?

Voulez-vous passer une journée tout entière avec Félix? Vous saurez alors tout ce qui l'intéresse : pour lui, les jours se suivent et se ressemblent.

Il est cinq heures. Un pas furtif retentit sur le plancher en bois de sapin du vaste dortoir. Une lueur brille : la lampe est allumée. Félix est debout, tous les enfants dorment encore, délicieusement enfoncés sous les chaudes couvertures. La cloche sonne à toute volée, jetant aux échos de la vallée son hymne joyeux du matin. Un susurrement annonce le réveil.

— Bénissons le Seigneur ! dit Félix d'une voix éclatante.

Car la première pensée de l'enfant appartient à Dieu.

Aussitôt c'est un instant de tumulte, vite réprimé.

Les enfants se lèvent, s'habillent rapidement, en silence. A peine ose-t-on adresser à la dérobée un « bonjour » à son voisin. Il se fait un grand bruit de brosses, d'eau qui ruisselle, d'habits qu'on secoue. En un quart d'heure tout est fini. On descend à la salle d'étude.

Il fait nuit au dehors : les fenêtres se découpent en noir sur le ciel nuageux ; la neige a blanchi les branches desséchées des platanes, et les pentes de la montagne apparaissent, là-bas, revêtues d'une broderie d'argent. Déjà le poêle ronfle, bourré de bois : les lampes répandent leurs jaunes clartés sur les pupitres. Le crucifix ressort, éclairé, dans la pénombre. La salle est chaude, aérée. Chacun regagne sa place et se met à genoux. C'est la prière du matin. L'un des plus grands la récite, les autres répondent. C'est le coryphée et le chœur antique ; chœur de voix claires, aiguës, vibrantes, qui salue le Maître.

Puis, en un clin d'œil, les livres se rangent sur les tablettes ; les cahiers s'étalent, à demi-noircis, les plumes se trempent dans les écritoires. Le rhétoricien compose sa narration ; l'humaniste élabore une ode ; tel feuillette le *Gradus ad Parnassum* pour y

cueillir les dactyles et les spondées; les petits de sixième s'acharnent sur le *De Viris;* le paresseux songe avec effroi à son thème, qu'il a oublié la veille; celui qui est célèbre « par sa facilité » a terminé ses « devoirs » ; il apprend ses leçons en deux lectures, puis ils se plonge avec délices dans les merveilleuses aventures de l'honnête Robinson Suisse.

Peu à peu l'aube naît : une lueur bleuâtre frappe les vitres : au jour, la cloche sonne. C'est la messe. On descend à la chapelle. L'autel brille avec ses chandeliers dorés et son tabernacle qui reluit, avec ses vases de fleurs et sa belle nappe de dentelles. On s'agenouille : le sacrifice est consommé.

Quant on franchit le seuil de l'étroit sanctuaire, le jour est venu tout à fait. Les montagnes émergent d'un océan de brumes violettes, et dessinent nettement leurs arêtes déchiquetées sur le bleu d'opale, çà et là teinté de rose. Le soleil envoie ses premiers rayons illuminant les cimes.

Le sol gelé résonne sous le pas; le grésil diamante les arbres; aux bords des toits la glace pend en longues aiguilles pointues, frange de cristal

transparent. La neige couvre la campagne de son moelleux tapis. L'air est froid, mais d'une revivifiante pureté.

On saute un moment dans la cour, en songeant à la soupe qui fume, là-haut, dans les soupières d'étain, sur les tables du réfectoire. Les délicats, pour qui la soupe est un mets trop grossier, iront acheter pour deux sous de lait à la cuisinière Marie, dont c'est le mince profit. Le bon lait! chaud, sans sucre, avec du pain frais... Quels imbéciles ont inventé le racahout et préconisé le thé fade?

Voici la classe. Messieurs les professeurs traversent le jardin, coiffés de la barrette, des paquets de livres sous les bras. La grêle des *pensums* va commencer.

— Sais-tu ta leçon?

— Je n'ai pas compris la règle *Implere dolium vino.*

— Et moi j'ai oublié mon algèbre.

Hactenus arvorum cultus et sidera cœli...

— M'sieu! j'ai eu mal à la tête!...

— Victor, vous conjuguerez six fois le verbe *Piger sum!*

Félix, en regagnant sa chambrette, longe le corridor où toutes ces voix, joyeuses ou désespérées, se répercutent avec le fracas d'une cataracte. Il a une heure et demie de répit : c'est son jour de théologie. Demain, il revoit son cours de droit canon ; après demain, il repasse la liturgie. Hier, il a lu, annoté, résumé et rédigé toute l'histoire du pontificat de saint Léon le Grand.

Après une récréation de vingt minutes, l'étude recommence, jusqu'à midi, heure charmante, où l'on dîne. La bande mutine défile dans le réfectoire. Sur la toile cirée s'alignent les assiettes de faïence, les verres, les bouteilles. Le supérieur entre suivi des professeurs. D'un coup d'œil, il voit si tout est en ordre : « Mon Dieu, bénissez les dons que nous devons à votre libéralité. » Un élève monte en chaire et lit : d'abord un verset de l'*Imitation*, puis un chapitre de quelque bon livre et qu'on n'écoute pas.

Souvent, le bon supérieur a pitié de ces enfants auxquels pèse le silence. Un coup de clochette. *Vivat! vivat!* Cette fois, on peut dérouiller sa langue, et quel ramage ! Un habil d'oiseaux moqueurs : des fusées d'éclats de rire ; des litanies de vanteries, des

récits à terrifier un feuilletoniste ; par-ci par-là, une querelle. Pas une minute de repos : on mange, on boit, on parle, on rit. Ce qu'on dit ? Qui s'en souvient l'instant d'après ? Je veux parier que, dans ce coin, on cause politique ! Il y a des partis turbulents. Comment ne pas vénérer la République ? N'avons-nous pas Horatius Coclès et Mutius Scævola ?

A la cour maintenant. Félix organise les parties de barres ; il fait froid, il faut courir. Les vieux de dix-sept ans, — personnages sérieux, — se promènent par groupes et devisent. On joue aux billes, à la paume, à rien. Quelques-uns bâillent au soleil et s'ennuient. Ceux-là ne resteront que jusqu'à Pâques. L'ennui est le ver rongeur des pauvres d'intelligence. Félix voit tout, entend tout. On le croit à l'autre bout du préau, il écoute ce que Jacques narre à Théodore. Ah ! que la cloche est importune ! elle tinte trop tôt : le sonneur a devancé l'heure..... Encore la salle d'étude et la classe, puis une courte récréation, et de nouveau l'étude. C'est le soir : l'atmosphère de la salle est épaissie, presque malsaine. On y a vécu tout un jour. Des débris de papier jonchent le parquet poussiéreux : une buée ternit les vitres ; l'odeur du bois brûlé

fatigue. On est las : on travaille cependant, mais pour en finir.

Le supérieur entre, son flambeau à la main. Il s'installe. Il fait le bilan de la journée : ainsi un président d'assises résume les débats. Il donne des avis, des conseils. On l'écoute avec recueillement. C'est qu'il n'aime pas à plaisanter : on s'est permis de huer un élève puni par le *pion*. On a cassé un vitrail de la chapelle, en jouant à la balle. On perd des morceaux de pain, qui devraient être mis en réserve pour les pauvres. Le pain est cher. Qui sait ? plus tard, peut-être, un moment viendra où l'on regrettera amèrement le pain gaspillé. Et c'est vrai ! Il faut user des présents divins et ne les point dissiper follement.

La prière précède le souper : prière un peu languissante : on siffle, en prolongeant l'*s* de l'*Ora pro nobis*, non par irrévérence, mais pour se forcer à l'attention. Et l'on tremble un petit peu, quand retentit dans le silence cette éloquente invocation, qui touche l'âme en ses plus profonds replis :

« Comme je ne sais pas, ô mon Dieu, ce qui m'arrivera cette nuit, et que je resterai toute l'éter-

nité dans l'état où je me serai trouvé à l'heure de ma mort, je déteste de nouveau tout ce qui a pu vous déplaire en moi ; je demande pardon à ceux que j'ai offensés ; je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont offensé, et je me soumets humblement aux arrêts de votre divine Providence. »

A neuf heures, les enfants dorment. Félix veille. Il récite le bréviaire en se promenant dans le dortoir de long en large : il est sorti de son lit le premier, il y entrera le dernier. Un silence profond règne. Dans la maison les lumières s'éteignent une à une. Il faut dormir. Félix fait le signe de la croix. Il a bien gagné le repos qu'il va prendre.

Voilà sa vie d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Le mardi et le jeudi, promenade. Ces enfants qu'il ne quitte jamais, il les emmène dans les vallées ou sur la montagne, caravane bruyante. L'hiver, on va patiner sur la glace des marais. Que de culbutes, que de vestes déchirées! Les petits ont des engelures, on les porte. Les grands s'égarent ; un nuage de fumée, là-bas, derrière ces massifs de jonc : Félix confisque la pipe coupable. Il serait si facile de guérir le collégien de la passion du tabac : il suffirait de lui permettre de fumer. C'est l'attrait du fruit défendu.

L'été on cherche les ombrages, les bois verdoyants où les sentiers se croisent. Les oiseaux chantent dans la ramure, le ruisseau clapote sur les cailloux; la mousse est diaprée de fleurettes. La poésie monte à la tête et grise toutes ces folles imaginations. C'est l'éclosion des odes et des madrigaux, des descriptions et des élégies.

O bois d'Albigny, de Châteauneuf et de Saint-Jean, avec vos frênes et vos trembles, et vos noyers énormes! O les cerisiers de Saint-Réal, qu'on dépouillait de leur savoureux trésor!... Et le rocher de Monplan, tapissé de gentiane bleue, et la prairie sous les châtaigniers, et l'interminable chaussée le long de la rivière, poudreuse route brûlée par le soleil, d'où l'on voyait serpenter sur l'autre rive les trains emportés par la locomotive empanachée de fumée grise!...

Félix cheminait, la chanson aux lèvres, jouissant de la gaieté tapageuse de son troupeau. Ces courses à travers champs, ces causeries à bâtons rompus, ces rondes, ces farandoles, lui permettaient d'étudier sous un autre aspect cette énigme redoutable: le cœur de l'enfant.

Il fit ainsi parmi ces petits l'apprentissage de la vie.

Il fut heureux. Certes, il eut à souffrir de quelques espiègleries. On ne se gênait point pour lui faire de ces terribles « farces », dont il souriait, loin du regard malicieux de ses persécuteurs, et qu'il punissait durement, pour la règle. De si bonne humeur il acceptait ces légers tracas! Il était indulgent à ces méchantes vexations! il faut pardonner beaucoup à l'enfant : il fait du mal, il est vrai, mais ce n'est du moins jamais que lorsqu'il y a intérêt. Les hommes font le mal, — pour le plaisir.

VI

UN PETIT CHEZ-SOI VAUT MIEUX QU'UN GRAND CHEZ-LES-AUTRES

« Qui nous expliquera pourquoi il se trouve toujours des hommes pour se consumer dans cet obscur et sanglant travail; des hommes qui désirent cette vie, qui la cherchent, qui l'ont rêvée enfants, et qui, cachant à leur mère ce grand dessein, mais le nourrissant toujours, obtiennent de Dieu, à force de prières, qu'il soit accompli... Jusqu'à la fin, il y aura des hommes de sacrifice, illuminés d'une clarté divine, qui, les yeux tournés vers Jésus, sauront parfaitement ce que la foule des autres peut à peine comprendre... A la lumière de Dieu, ils devinent les joies de cette immolation pour Dieu; ils les cherchent, ils les goûtent, ils veulent s'en assouvir; le monde n'a point de chaînes de fleurs qui les empêchent de courir à ces nobles fers. »

(Louis Veuillot, *Çà et Là*.)

Le menuisier Jean Pierre vieillissait; autour de lui naissaient de nombreux petits-enfants, en qui l'honnête artisan revivait, et chaque année il fallait agrandir la table déjà grande. Et tout le monde travaillait, de l'aurore au coucher du soleil, et la

maison était toujours pleine de mouvement, de bruit, d'éclats de rire et de chansons. On a le cœur gai, quand la conscience est tranquille.

Félix avait durement peiné, toute l'année, avec ses écoliers indociles et turbulents. Il espérait qu'on lui donnerait à la Toussaint un petit vicariat, dans quelque pauvre paroisse de la montagne, où il se reposerait, par la solitude et les suaves fatigues de l'apostolat, des soucis du pouvoir : il avait assez régné, et souhaitait d'abdiquer son sceptre, — la férule, — et d'abandonner à un autre monarque son peuple de garçonnets indisciplinés.

Mais il fallait occuper les vacances. Félix vint embrasser le vieux père, la bonne mère, le bataillon des neveux qui gambadait, sautait le long du jour, et prenait d'assaut l'oncle abbé, en implorant des images.

Quand il eut fortifié son âme dans les joies intimes de la famille, source inépuisable de réconfort et de bonheur pour les cœurs aimants, Félix songea que trois mois de liberté se traîneraient bien lentement s'il les passait à se divertir, et qu'en donnant ses loisirs à une mission utile, il allégerait les charges si lourdes de la maisonnée.

Justement, Eugène et Tony, les deux aînés de son troisième frère, allaient entrer à l'école; Jean-Paul ferait l'an prochain sa première communion ; Bernarde, ayant appris son état de repasseuse, désirait s'établir ; Caroline prétendait entrer comme apprentie chez les demoiselles Marcuffat, célèbres tailleuses ; — toutes occasions de dépenses. Enfin Jacotton Bellan, le serrurier à l'enseigne du *Marteau de saint Oculi*, courtisait la plus jolie des petites-filles de maman Rosalie, laquelle avait nom Jeanne : il fallait penser au trousseau de mariage.

Félix se mit en quête. M. le marquis Saturnin de Montgellafrey, ayant consulté Madame la marquise, sa femme, résolut de confier au jeune prêtre l'éducation de son héritier présomptif, ce trimestre durant, et lui offrit vingt francs par mois, la table et la couchée : de quoi Félix fut content.

La noble famille habitait un vrai château qui avait été vaste et superbe au temps du bon roi Charles VI. Il en restait beaucoup, beaucoup de pierres, que d'ailleurs un lierre touffu et des ronces entrelacées habillaient d'un manteau de verdure ; on voyait encore l'emplacement de la grande salle, et de plus, de grosses murailles ruinées, des tourelles

éventrées, des créneaux et des mâchicoulis mis en pièces.

Au milieu du préau se dressait le donjon, palais trop large encore pour les descendants des chevaliers, et qui dominait un vallon charmant planté de noyers et de chênes, arrosé par un torrent bondissant de cascade en cascade, en un lit de roches moussues.

Ces Montgellafrey étaient de braves gens, craignant Dieu, charitables dans leur indigence. Mais s'ils gardaient fièrement le nom illustre que ne rehaussait plus la richesse, ils se souvenaient trop du passé et ne s'inquiétaient guère de l'avenir. De bonne foi, Madame la marquise se croyait d'une autre race que les gens du voisinage, et se montrait humiliée de venir, en ligne directe, d'Ève, la mère commune, estimant que Dieu aurait mieux fait de donner tout de suite deux ancêtres au genre humain : l'un, pour les nobles ; l'autre pour les roturiers.

Elle portait en son écu *parti d'or au pairle d'azur, et de gueules à la croix engrêlée d'hermines,* — et le disait à tout venant. Elle rappelait sans cesse qu'elle était, en son nom, Isaure de La Rocheperfide, et qu'un La Rocheperfide figure parmi les écuyers-panetiers de Marie de Savoie, duchesse de Milan, en 1418.

Elle parlait aussi des croisades, où ses aïeux eussent tenu leur rang, n'eût été qu'à ce moment le chef d'armes, âgé de six ans, était en tutelle d'un sire déloyal.

Et ce qu'elle narrait de chroniques, de légendes, eût défrayé un de ces agréables *Magazines* « destinés à faire beaucoup de bien », où les dames de lettres font couler à jet continu leur prose douceâtre. Elle savait par cœur d'Hozier, Menestrier, La Chesnaye des Bois, la généalogie et le blason de toutes les maisons de haut parage. A part ce, ignorance absolue de toutes choses, et pourvu qu'on sût monter à cheval, tirer l'épée, danser, et qu'on eût approfondi les arcanes de l'art héraldique, on passait aux yeux de la marquise pour un gentilhomme accompli. Elle n'avait cure, d'ailleurs, de ceux qui n'étaient pas *nés*.

Quant au marquis, il chassait, cultivait ses terres, buvait sec, et n'avait pour compagnons que les paysans d'alentour, ne voulant point déroger en se montrant avec des bourgeois.

L'enfant, maigre et chétif, d'intelligence bornée, rogue avec ses égaux, hautain avec ses inférieurs, infatué de sa noblesse et glorieux de son oisiveté,

était en passe de devenir, à vingt-cinq ans, un de ces beaux fils qui portent sur leurs épaules, comme a dit Brantôme, les prés et les moulins de leur père.

Félix ne comprit pas, d'abord, quelle tâche lourde il avait assumée : il crut naïvement qu'on pouvait faire un homme de ce hobereau confit dans ses parchemins ; puis il dut en rabattre presque aussitôt. Le châtelain ne permettrait point qu'un simple manant « trempé dans l'encre », disait-il avec son gros rire, infligeât des punitions au noble rejeton de sa lignée : ce bonhomme de qninze ans devait être « Monsieur le Comte », même pour son maître, et prendre le pas sur lui, et s'asseoir au bout de la table, tandis que l'abbé, admis par condescendance, « expédiait » le bénédicité, relégué au bas bout.

Félix, humble de cœur, eût toléré volontiers ces façons dédaigneuses, si elles se fussent adressées au fils de l'artisan, devenu savant par la grâce de Dieu. Mais il avait le devoir d'exiger le respect pour l'habit vénérable dont il était revêtu. Il ne devait point permettre qu'on oubliât son caractère sacerdotal.

Il s'en ouvrit à la marquise, qui fit l'étonnée, et qui tâcha de lui persuader qu'un précepteur est une sorte de domestique de confiance, avec des gages

plus élevés, reçu par convenance à la table des maîtres.

Dame Isaure profita, au surplus, de l'occasion pour lui reprocher ses rabats rafraîchis, sa soutane râpée, et — plus gravement — la trop grande autorité qu'il s'arrogeait sur « Monsieur le Comte », lequel n'avait que faire de tant de latin, de grec et de rhétorique. Félix, ayant salué la châtelaine, alla se mettre à genoux devant son crucifix, pria, fit son paquet et revint prévenir ses hôtes qu'il partirait le lendemain au matin, n'ayant point la vocation de la domesticité.

On lui remit une lettre. M. Népomucène Gabalou, industriel, chevalier de la Légion d'honneur, le priait de venir passer un mois ou deux auprès de ses fils, Adalbert et Tancrède, en son château de Saint-Paterne-sur-l'Argave. Félix remercia la Providence qui pourvoyait au trousseau de la blonde Jeanne.

Il prit congé des trois Montgellafrey, qui parurent outrés de son ingratitude, et lui retinrent cinq francs sur son louis mensuel, parce qu'il n'avait pas fini le mois. Il partit, léger d'argent, mais le cœur libre et n'emportant aucun regret.

En chemin de fer il apprit, d'un commis voya-

geur en faïences de Limoges, que tous les prêtres sont des ignorants et des lâches. Il eut un petit mouvement de colère. A la station prochaine, pendant l'arrêt du train, il ouvrit la portière, prit sous les bras l'ambassadeur du commerce, le déposa sur le quai, lui tira son chapeau, et remonta lestement en wagon, parce que la locomotive s'ébranlait. Il fut très fort applaudi pour cet acte de vigueur, qu'il se reprocha néanmoins, s'accusant d'avoir manqué de patience.

Le cœur lui battait bien fort, tandis qu'il s'acheminait, par une belle avenue de platanes, vers le château de Saint-Paterne. Allait-il retrouver là cette servitude que son caractère lui défendait de subir ? Il marchait, son petit sac d'une main, et de l'autre appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire, — un cadeau de sa grand'mère.

Il vit, au delà d'une large pelouse, bordée de corbeilles de géraniums, une magnifique villa à l'italienne, crépie d'un stuc blanc comme la neige, ornée d'une infinité de statues, pour la plupart assez peu vêtues. Des arbres superbes, catalpas et vernis du Japon, lataniers enfermés en d'énormes vases de bronze, orangers séculaires, faisaient ressortir l'éclat

de ce petit palais conquis sur les chalands par M. Gabalou, lequel avait eu la chance de gagner un petit million en vendant à ses concitoyens du poivre, de la morue et de la chandelle.

Un valet de pied galonné sur toutes les coutures introduisit Félix dans un salon doré du haut en bas, à tentures de damas rouge, où se prélassait, sur un fauteuil sculpté, une grosse dame chargée de bijoux, et mieux attifée qu'une princesse. Il salua. D'une voix de harengère, la dame invita monsieur l'abbé à s'asseoir. Survint M. Gabalou, mari de la dame, lequel expliqua longuement à Félix qu'il était aise d'avoir enlevé son précepteur au fils du marquis de Montgellafrey. Puis on appela nos sieurs Adalbert et Tancrède, adolescents de belle venue, empesés, gourmés, raides sous leurs habits à la mode de demain, qui ébauchèrent un sourire timide en regardant la soutane et le chapeau de Félix couverts de poussière.

On fit grande fête au jeune abbé. Il fut installé dans un appartement somptueux, choyé, caressé, traité cordialement en hôte et en ami. D'éducation il ne fut pas dit un traître mot ; de religion, pas davantage. M. Gabalou avait l'honneur d'être voltairien,

mais voltairien tolérant ; de plus, il donnait à ses fils un ecclésiastique pour précepteur, parce que c'est « meilleur genre » qu'un laïque.

Il n'était pas, toutefois, un méchant homme. Ignorant, prétentieux, vain de sa richesse, gagnée à la sueur de son front, — ce qui est toujours honorable, — s'il avait les petitesses du parvenu, il en avait aussi la générosité. Il donnait, — parfois avec ostentation, ce qui diminue le mérite de la charité, — mais enfin il donnait, et c'est quelque chose pour un bourgeois gorgé de Voltaire. Il allait à la messe, encore qu'il affectât l'indifférence en matière de religion ; il convient aux riches de ne point léser les convenances, et d'ailleurs il voulait plaire à son curé. Il lisait plusieurs journaux, et non des pires : les meilleurs ne valent pas grand'chose.

Son opinion était de n'en avoir aucune, ou plutôt il en changeait tous les jours : les girouettes aussi tournent à tous vents, et quel rôle plus utile que celui des girouettes? Rien ne le charmait davantage que d'être loué pour son bon sens. Modestement, il avouait sa médiocrité d'esprit et l'insuffisance de son instruction ; mais le gros bon sens, déclarait-il; supplée à tout, et sa « petite jugeotte » lui permet-

tait de régler le sort des empires, de conseiller le pape et de critiquer le gouvernement.

Bref, M. Gabalou n'était ni plus bête, ni plus sot, ni moins vulgaire qu'aucun autre bourgeois de son acabit, et madame son épouse, dont la voix sonnait la fanfare, se pâmait d'admiration devant lui, gâtait ses fils, familiarisait ses servantes, et n'avait, — la pauvre ! — d'autre défaut que de s'enharnacher de plumes et de dentelles, de se pavoiser de fanfreluches, même pour arroser les fuchsias de son jardin, car elle jouait à la jardinière florianesque.

Félix fut très heureux avec ce couple typique, à ceci près qu'il disputait M. Gabalou sur les théories bizarres de ses journaux, et désespérait Mme Gabalou par sa sévérité envers ses deux bons enfants, qui glissaient peu à peu dans les travers du milieu où ils vivaient, et qu'il se proposa de conquérir au collège dont il sortait lui-même : c'est à quoi il parvint. Il fut décidé qu'Adalbert et Tancrède seraient confiés aux soins de l'excellent supérieur, dès la rentrée des classes, et Félix prit la tâche de les préparer à l'existence nouvelle qu'ils allaient embrasser.

Voici quelles étaient ses idées sur l'éducation, telles qu'il les exposa à M. Gabalou, un jour de pluie où

ce digne homme s'ennuyait fort dans le plus reluisant de ses salons :

— Monsieur, vous croyez, ainsi que beaucoup de pères de famille, qu'il suffit de bourrer vos enfants de latin, de grec, d'histoire, de géographie et de mathématiques, pour accomplir le devoir de les *élever*. Ce n'est pas tout à fait cela. Faire un bachelier est la chose la plus facile du monde ; faire un homme est la plus difficile assurément. Or le but d'un père de famille, digne de l'honneur que Dieu lui fait en lui donnant charge d'âmes, doit être de faire des hommes, c'est-à-dire des chrétiens.

Vous qui êtes riche, vous avez à choisir entre plusieurs modes d'éducation. Jusqu'ici vous vous en êtes fort peu occupé. Adalbert a neuf ans, Tancrède en a huit. Il y a déjà du temps perdu, mais on peut le rattraper. Le précepteur à la maison est un objet de luxe. D'abord il faut trouver le *rara avis*, l'oiseau rare : un précepteur qui s'accorde avec vous, qui s'accorde avec votre femme, qui aime vos enfants et s'en fasse aimer, qui impose le respect à vos gens, qui soit à la fois bon et sévère, fier et affable, courtois et discret, et qui sache enfin, se tenant à sa place, exiger le maintien de ses droits

et n'échapper à aucun de ses devoirs. Voilà pour les rapports sociaux.

S'il est prêtre, il doit être bon prêtre, c'est-à-dire ne se point laisser gagner aux attraits du monde, qui ont des périls. Le salon ne lui est pas interdit, mais il vaut mieux qu'il se contente d'y passer. La table lui offre plus d'un écueil; demain peut-être on l'enverra dans la montagne, où les truffes sont inconnues, où le meilleur vin coûte huit sous la bouteille, où la cuisine que lui frelatera une paysanne peu raffinée mécontenterait messieurs les valets de messieurs vos chiens. J'incline par conséquent à croire que le prêtre que je me figure sobre, austère, silencieux, voire un peu sauvage, ne resterait pas longtemps soumis à la nécessité de partager votre faste. Il se considérerait comme un hôte pressé de s'en aller et qui reste par condescendance, et vous le verriez décamper un beau matin, à votre déplaisir.

Le précepteur laïque a d'autres inconvénients. S'il est jeune, il se marie. Pour se marier, on fait sa cour; et le hasard veut qu'il y ait toujours quelqu'un à courtiser dans le voisinage, de telle sorte que l'occupation de courtiser nuit singulièrement aux leçons. Puis on est alors dépourvu du caractère sacré qui

marque les distances, et pour peu qu'on soit chez tel marquis entiché de sang bleu, on est classé parmi les subalternes : position ambiguë, mal définie, qui redouble les difficultés d'une mission déjà pénible.

Par-dessus tout, l'enfant voué au précepteur manque d'émulation. Il ne peut ni comparer, ni apprendre par les souffrances d'amour-propre, par le travail méthodique, par l'existence commune avec d'autres enfants comme lui, — cette science difficile de la vie qui s'acquiert par de si cruelles expériences. Ce n'est pas tout. Pensez-vous que vous n'entravez jamais l'œuvre du précepteur? Supposez-le tel que je vous le désire, et en outre savant, sagace, pénétré de l'importance de sa tâche, le laissez-vous toujours libre d'agir ?

Vous dérangez ses plans sous mille prétextes : vous exigez trop ou ne demandez pas assez. Vous écoutez plus volontiers les doléances de l'élève que les admonestations du maître. Par surcroît, ce dernier a pour ennemis intimes l'ancienne bonne des enfants, jalouse de leur affection, et tous vos domestiques, obligés de lui obéir et qui se regardent comme ses égaux, — parce qu'il est salarié. Vérité humiliante, que vous ne contesterez pas, monsieur Gabalou.

Allons plus avant. La mère s'inquiète de la santé des enfants. Tant de livres à lire, tant de thèmes, de versions, d'analyses, de compositions, ne risquent-ils pas d'ébranler cette santé précieuse? Voici qu'Adalbert a la migraine, et Tancrède est fatigué. Vite une promenade!... et grondez-moi ce professeur qui surmène ces organisations frêles et prétend, — le bourreau! — qu'on étudie sa leçon avant de courir sur la pelouse.

Et si j'entrais plus au cœur de mon sujet, Monsieur, je vous montrerais la mère jalouse de l'affection que ses enfants portent au maître; la mère toujours prête à prendre le parti de ceux-ci contre celui-là; la mère trop sévère et celle qui ne l'est point assez. J'irai plus loin encore: il y a des familles où l'on a des plaies à cacher; le précepteur est un témoin gênant, et l'on s'en débarrasse, quelquefois en le sacrifiant.

D'autre part, le collège n'est pas le parfait moyen d'éducation : il est, en petit, la société. On y trouve des bons, des mauvais et des pires: une seule brebis galeuse suffit à infecter le troupeau. Il y a quelque danger à jeter dans cette fournaise dévorante une âme tendre et naïve, accessible à n'importe quelle impres-

sion. Le cœur de l'enfant est une cire molle ; on le pétrit comme on veut, et bien des gens oublient le précepte de Juvénal.

En outre, il y a des questions matérielles. Au collège, on ne peut multiplier les soins physiques ; l'hygiène est souvent défectueuse ; les aliments sont abondants et grossiers ; le système des dortoirs, si vastes et aérés qu'ils soient, est malsain. Je ne m'appesantis pas sur ces détails, en apparence futiles, mais dont un père soucieux de l'avenir de ses fils apprécie l'importance.

Voilà donc ce père plongé dans une perplexité profonde : que choisira-t-il ? l'éducation en famille, ou le collège ? Ni l'une ni l'autre, monsieur Gabalou, ou plutôt l'une et l'autre, s'il veut bien comprendre que de sa décision dépend l'avenir.

— Bon ! fit le bourgeois qui avait écouté avec une attention soutenue le discours de l'abbé Félix, et qui se gardait de répondre. Que fera donc, s'il vous plaît, ce papa modèle ?

L'abbé, réprimant un mouvement de joie, poursuivit :

— Il quittera son joli château, profitant de l'occasion pour faire habiller de draperies les statues qui

en décorent la façade. L'art ne gagne rien à l'indécence, et la mythologie devient surannée. J'estime les saintes de nos cathédrales un peu plus que les Pomone et les Cérès, qu'il faut laisser aux musées.

Il quittera donc son joli château et s'en ira habiter, dix mois de l'année, la petite ville proprette et coquette dont nous voyons là-bas le clocher briller au-dessus des arbres. On peut avoir là une maison commode et même élégante. Le père enverra ses fils tous les matins au collège, de huit à dix heures, et l'après-midi de deux à cinq.

Ils y recevront l'*instruction*, en compagnie de camarades qui seront leurs émules, qu'ils verront seulement pendant la classe et parmi lesquels ils pourront chercher un ou deux amis; trois plutôt que deux, pour parer aux défections. Et s'ils en conservent un sur les trois, jusqu'à la trentième année, celui-là sera bon, et eux aussi.

Mais l'éducation se fera dans la famille, avec ou sans précepteur. Les enfants resteront dans leur milieu social, garderont leurs habitudes, s'accoutumeront au rang qu'ils devront occuper un jour dans le monde. Seulement, ici commencent les difficultés

pour le père, qui aura des réformes à opérer, s'il veut mener à bien son entreprise.

— Quelles réformes, je vous prie?

— C'est que, dit Félix en souriant, vous m'allez quereller incontinent. Je me risque. Il faudra, d'abord, songer au bon exemple et faire soi-même ce que l'on conseille à ses enfants de faire : ne point médire, honorer les vieillards, aimer les pauvres, respecter la hiérarchie sociale, n'envier personne, être humain, prudent et modéré. Puis, au lieu de discuter la religion, la pratiquer : ce n'est pas toujours commode, mais Dieu ne nous a pas créés pour nous amuser. Quel frein mettrez-vous à la fougue, à l'exubérance d'un enfant? Et comment le prémunirez-vous contre les batailles de la vie, s'il n'est pas religieux? Donc, plus de livres frivoles, plus de romans légers, plus de journaux à images traînant sur les tables. S'il y a un livre chez vous dont une seule page puisse blesser la délicatesse d'un enfant, brûlez ce livre. Pas un tableau qu'on ne puisse regarder sans trouble... Et surtout pas un mot qui provoque la curiosité non satisfaite.

M. Gabalou se leva et serra la main de l'abbé.

— Où allez-vous? demanda Félix.

— Je vais à la ville y chercher une maison... où je ne mettrai pas de statues. Vous, mon ami, dressez-moi le catalogue de ma future bibliothèque; abonnez-moi aux journaux qu'il vous plaira de choisir. Nous causerons ce soir, demain et après-demain de mes petites affaires... et pour commencer je vais faire un beau feu de joie des soixante volumes de Voltaire que j'ai là-haut et que je n'ai jamais lus.

— Vous vous en vantiez! dit l'abbé rayonnant de joie.

— Ah! mon ami, si les bourgeois qui adorent Voltaire l'avaient lu, ils ne l'adoreraient pas. Vous allez rester avec nous, hein? Les deux enfants seront à vous comme à moi, et vous êtes le maître que je rêvais pour eux... et pour moi.

— Non, reprit Félix : je suis prêtre, et c'est la vie du prêtre que je veux; il me faut une famille plus nombreuse. J'ai reçu, tantôt, une lettre de mon évêque et je suis nommé vicaire d'une petite paroisse dans la montagne. Mais je reviendrai vous voir.

VII

DANS LA MONTAGNE

« Simple et pauvre comme eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève pour ne leur laisser ni le désir de trompeuses promesses, ni le regret de fragiles félicités. A sa voix, d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux ; ils courent en foule au pied de ce Dieu qui compte leurs larmes...

« La nature, l'amitié, le ministre de la religion seul remplace tout ; seul au milieu des gémissements et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison qui dévore tout à ses yeux, il l'affaiblit, il le détourne ; — ce qu'il ne peut sauver, il le console. il le porte jusque dans le sein de Dieu ; nuls témoins, nuls spectateurs, rien ne le soutient; ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée : son âme, ses principes, le ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense.

« Le monde, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connaît pas ; s'occupe-t-il, hélas ! d'un citoyen utile, qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré ? »

(Chateaubriand.)

Un soir d'hiver, aux approches de la Noël, il faisait grand froid, et la neige tombait avec abondance. L'abbé Félix rentra dans sa chambre aussitôt après le souper ; il était fatigué d'une rude journée,

et n'ayant que faire en son gîte, il fit comme le lapin de La Fontaine et se mit à songer. Le vieux curé, maladif, infirme, dormait déjà. La servante vaquait à ses affaires, dans la cuisine enfumée, conversant, faute de partenaire plus loquace, avec son roquet et sa chatte.

Un feu pétillant illuminait le pauvre logis du vicaire, qui n'alluma point sa lampe, en vue d'une économie nécessaire, et qui s'assit dans le fauteuil branlant qu'on avait hissé à dos de mulet, au sommet de la montagne, du temps même que le duc Victor-Amédée de Savoie franchissait le col pour entrer en Dauphiné, c'est-à-dire deux siècles auparavant.

Là, se voyant seul, bien loin du monde, enveloppé du silence morne que la nuit apporte en ces hautes régions des Alpes, Félix se donna le régal d'une causerie avec soi-même, plaisir assurément restreint, mais qui est le seul refuge des cœurs jetés dans l'isolement, à l'âge où l'on aime à dire tout haut sa pensée.

« Me voici vicaire depuis trois mois, se dit-il donc. Vicaire ! c'est un beau titre, assez lourd à porter, pour qui n'a pas l'esprit sain et le corps robuste. M. le curé n'est pas mécontent. Moi, j'ac-

complis laborieusement mon devoir. Tout va bien, et je dois être satisfait.

« Seulement... Il y a un petit *seulement*, car enfin la vie n'est pas absolument couleur de rose ; je m'aperçois que servir Dieu et les pauvres n'enrichit point. De quoi j'aurais tort de me plaindre, puisque je sais fort bien que le sacerdoce n'est pas une source de fortune. Mais il faudrait au moins que l'on pût vivre décemment.

« Calculons un peu. Je reçois un traitement annuel de 350 francs ; la commune, assez obérée, y joint un supplément de 100 francs ; j'y ajoute 300 francs de casuel et d'honoraires de messes. Je jouis donc d'un revenu fixe de 750 francs par an, c'est-à-dire un peu plus de deux francs par jour, moyennant quoi je dois manger, me vêtir, m'entretenir, acheter des livres, économiser pour avoir au moins un lit, une table, quatre chaises et une marmite quand je serai nommé curé.

« En outre, je dois faire l'aumône. Ce n'est pas seulement pour moi l'obligation d'un précepte évangélique, d'un exemple à donner ; c'est, de plus, un impôt forcé auquel je ne puis me soustraire.

« Établissons le budget. »

Félix prit un crayon, et à la lueur de la flamme rouge de son feu, il traça le tableau suivant sur un bout de papier, à seule fin de procéder avec ordre.

RECETTES : 750 *francs.*

DÉPENSES : au curé, qui me loge, me nourrit, à raison de deux repas par jour, me fournit le vin de la messe; une pension annuelle de.....................	365	»
Blanchissage; entretien du linge; étrennes à la servante, 5 francs par mois	60	»
Une soutane tous les deux ans ; un manteau tous les cinq ans; culottes, gilets, et autres vêtements ; part proportionnelle, par an......................	100	»
Un chapeau, 15 fr. ; deux paires de chaussures, 32 fr. ; six rabats, 9 fr. 50......	56	50
Mon tabac, puisque j'ai la malheureuse habitude de priser; TROIS sous par jour donnent, par an..................	54	»
Intérêt de la somme de 900 fr. que je redois au Grand Séminaire, pour mes		
A reporter........	635	50

Report........	635	50
frais d'étude à 45 fr. et amortissement d'un *cinquième* de ma dette..........	225	»
Mensualités au libraire qui m'a fourni le *Catéchisme de Guillois*, le *Dictionnaire théologique*, le *Sermonnaire*, et autres livres indispensables : 10 fr. par mois (j'en ai encore pour quarante mois!)...	120	»
Menues dépenses imprévues ; voyages, frais de poste, objets à usage, médecin, pharmacien, le tout évalué en moyenne à *dix centimes* par jour..................	35	»
Versement à la caisse de retraite ecclésiastique..........................	*Mémoire.*	
Pension mensuelle de 10 fr. promise au fils cadet de mon frère Pierre-Antoine, lequel a sept fils et trois filles.........	120	»
Total.....	1,135	50

« Ouais! s'écria l'abbé Félix, lorsqu'il eut terminé son addition. Nous voici bien loin de compte, et je ne suis pas aussi nanti en finances que défunt Crésus. Au total, c'est un déficit de 385 francs... Le Grand Séminaire attendra. Je n'amortis pas. Ci :

180 francs à biffer. Supprimons la pension du neveu : il fera comme moi, et se privera ; ci : 120 francs. Je suis encore loin de compte !... Si le libraire voulait reprendre ses livres ?... Heu ! l'abbé Vital en a besoin : je lui vends les livres, et il payera les mensualités : son père est aubergiste et n'a que lui. Ci, 120 francs.

« Encore un effort, nous serons au bout.

« Le tabac est décidément très cher : en outre, c'est une habitude funeste. Je ferai cadeau de ma tabatière en bois de Sainte-Lucie à ma belle-sœur Agathe. Ci, 54 francs.

« Il manque une petite somme pour parfaire l'équilibre : nous la rattraperons sur le chapitre *vêtements* : la soutane fera trois ans ; le manteau ira jusqu'à sept ; et en ressemelant mes souliers, ils dureront un peu plus. Mais ce sera un équilibre instable.

« Je n'ai prévu ni l'aumône, ni les économies. Je ne peux cependant pas refuser aux pauvres un morceau de pain ou un sou, le petit sou qu'on donne aux enfantelets pour acheter un gâteau !...

« Et si je n'ai plus mes livres, comment travailler ?...

« Et M. le curé ne peut pas nourrir à meilleur marché un homme de vingt-six ans, robuste, debout dès l'aube, vivant au grand air, et travaillant beaucoup. Deux repas, la chandelle, le chauffage, en un lieu où l'hiver dure huit mois, cela vaut bien *vingt sous* par jour !...

« Celui qui donne la pâture aux petits oiseaux a bien de la besogne ! J'ai confiance, il ne m'abandonnera pas. »

Cela dit, Félix alluma sa lampe et se mit à travailler.

*
* *

La petite paroisse où notre ami Félix est vicaire est appelée Entre-Deux-Eaux. Elle est située sur un étroit plateau, dans les sommités alpestres, un vallon, sauvage et dénudé, entouré de toutes parts de roches abruptes. Une aiguille de pierre, énorme, s'élance d'une crête escarpée, dominant ravins et précipices. Deux torrents en descendent, noircis par les détritus d'ardoise, écumeux, courant en cascatelles sur des cailloux : ils baignent les quelques chaumières, à demi enfouies dans le sol, qui forment le village de l'église.

Au delà de ce sol, sur les pentes de la montagne, de vastes pâturages s'étendent, et plus loin des forêts de sapins, au feuillage sombre, où se croisent des sentiers agrestes.

L'église d'Entre-Deux-Eaux est une masure, dont un fermier de Normandie ne ferait point son étable. Ses murs énormes croulent de vétusté. Les fenêtres n'ont plus de vitres, et des châssis de papier huilé remplacent les verrières peintes, brisées pendant la Révolution. Les autels sont de bois vermoulu : l'humidité en a écaillé la peinture ; les ors sont rougis. D'antiques fleurs en papier décorent des vases de pacotille. Aux grands jours de fête, c'est une couverture mangée des vers qui sert de tapis sur les marches de l'autel.

Des falots de fer-blanc enluminé sont accrochés aux parois du sanctuaire. Une statue de la Vierge, informe, vêtue de paillons et de clinquant, se dresse dans une niche, autrefois sculptée, et que les siècles ont rendue fruste.

Ce temple inspire la tristesse : les hommes sont donc bien ingrats envers Dieu, qu'ils l'honorent en ce hangar misérable ? Et pourtant on y prie avec ferveur, la foi y resplendit de son éclat si pur, et

quand, le dimanche, la foule des fidèles se presse entre ces murs crevassés ; quand les cierges de l'autel répandent leur lumière et qu'un chœur de voix rustiques retentit sous les voûtes, qui n'ont plus d'écho, le lieu saint, si humble et pauvre qu'il soit, est comme transfiguré, et se revêt d'une incomparable majesté.

Autour de l'église, le cimetière, empli d'herbes folles et d'orties, sous l'épaisse toison desquelles disparaissent les tertres tumulaires. Çà et là quelques croix sont debout. Elles portent la plupart un nom, une date. D'autres gisent sur le sol. Au fronton de la maison de Dieu, un cadran solaire est peint, avec cette inscription, qui est un avertissement :

Ultimam time.

Le presbytère est derrière l'abside, un peu en contre-bas, au bord même du torrent. C'est une maison délabrée, car le curé n'est pas mieux logé que le bon Dieu. Les pièces du bas sont enterrées, comme des caves, éclairées par des soupiraux à barreaux de fer. Il y a un salon, — notre langue est indigente — : le salon est voûté, blanchi à la chaux tous les dix ans ; un poêle de faïence y

fait l'office de console; le buffet est de bois blanc, et les chaises témoignent de longs et loyaux services.

La servante a son lit dans un enfoncement qui touche à la cuisine. Le bûcher est tout près. En haut sont les chambres du curé et du vicaire, et celle qu'on offre aux amis et aux passants.

Le plus mince bourgeois d'une modeste bourgade n'habiterait pas volontiers ce logis, où vit depuis quinze ans un vieillard usé par les travaux multipliés du saint ministère.

Le bon curé touche au terme de sa vie : il a si longtemps vécu parmi ces paysans, ignorants et simples, mais d'une foi robuste et profondément chrétienne, qu'il n'a pas voulu les quitter pour la plaine, dont le climat conviendrait mieux à son âge et à sa santé. Il est resté avec ses enfants, auxquels il léguera sa dépouille mortelle et son souvenir, et qui viendront bientôt prier sur sa tombe.

Félix aime ce curé, le jeune homme a trouvé en lui un père. Il a toute la charge de la paroisse, qui est populeuse : dix-sept hameaux, de trois ou quatre familles chacun, et dont le plus proche est

éloigné de l'église de plus d'une heure de marche dans la montagne.

Le matin, après avoir dit la messe, il visite les malades, puis il fait le catéchisme aux petits enfants ; il en a pris quelques-uns pour élèves, et leur enseigne les éléments du latin, en vertu de quoi on lui fait payer patente ; de plus, le maître d'école se plaint de la concurrence et dénigre le vicaire.

Les offices terminés, le vicaire bêche le jardin, innocente récréation, la seule qu'il puisse avoir. Il récite son bréviaire, fait la classe. Il a les registres à tenir en ordre, ses examens à préparer. Le crépuscule arrive, qu'il n'a pas eu un moment de loisir depuis le matin.

Et la nuit n'est pas toujours consacrée au sommeil. Ce jour même où Félix, après avoir établi son budget, tout ainsi que s'il était banquier ou millionnaire, feuilletait l'un des énormes in-folio de dom Calmet, un paysan vint heurter à la porte du presbytère. Il venait prévenir le vicaire que son père mourant demandait les sacrements, le Viatique sacré, suprême consolation de l'homme, au seuil de la redoutable éternité.

La vie du prêtre est parsemée d'épisodes de ce

genre. Que de fois il est ainsi éveillé au milieu de la nuit! Avec quel courage il brave l'intempérie des saisons, les dangers, la fatigue, pour assister aux derniers moments d'une pauvre créature appelée de Dieu!

C'est véritablement le héros chrétien. Il est de ces hommes dont Lamartine trace le portrait :

« Il n'a point de famille, mais il est de la famille de tout le monde ; on l'appelle comme agent, comme conseil ou comme témoin dans tous les actes de la vie ; sans lui, on ne peut ni naître ni mourir ; il suit l'homme du sein de sa mère à la tombe ; il bénit le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil! »

*
* *

Félix remplaçait donc le vieux curé, débile, à demi paralysé. Il exerçait pieusement les saintes fonctions. Il excitait l'admiration de ses ouailles par sa ferveur angélique, son inépuisable charité, sa tendresse pour les déshérités. Nul ne l'implorait en vain. Il se dépouillait de tout.

Il sut éviter habilement plusieurs pièges qu'on lui tendit.

Il en est un que tous les jeunes prêtres connaissent. Toutes les paroisses comptent plusieurs de ces créatures quinteuses, acariâtres, désagréables, méchantes, que l'on appelle des fausses dévotes. C'est une engeance malfaisante, qui d'ailleurs prouve l'excellence de la religion, car la religion est excellente qui n'est pas anéantie par leur niaise naïveté ou leur hypocrisie.

Elles ont dépassé et de beaucoup l'âge où les femmes avouent quarante ans. L'une est petite, replète, grosse, le teint plombé, les yeux bouffis. L'autre est longue, svelte, décharnée, avec des traits anguleux, des coudes pointus. Celle-ci a le nez busqué, en bec d'oiseau de proie, les lèvres minces et décolorées, les yeux caves, sans éclat; l'une roule, l'autre sautille.

On les voit se promener, en quête d'un péché mortel à raconter. Elles arpentent le terrain par longues enjambées, furetant de l'œil dans tous les coins et recoins, observant ceux qui passent, épiant ceux qui parlent. Leur infatigable regard pénètre partout, et devine ce qu'il ne voit pas.

A l'aube, elles sont à l'église, pour y tout surveiller. Elles sont là, affaissées sur leur chaise, les doigts entrelacés, la tête penchée sur l'épaule, les yeux extatiques. Elles examinent avec soin le maintien de l'officiant, critiquent sa chasuble posée de travers, son manipule mal attaché, sa tonsure mal tracée.

Elles morigènent le petit servant de messe, s'il s'est embrouillé dans les *us* et les *a*, ou parce qu'il a escamoté la moitié des répons.

Elles offrent au sacristain leurs conseils et l'appui de leur expérience.

Qu'il se présente une cérémonie, une procession, elles sont là, attentives, affairées, gourmandant leurs voisins, toisant les jeunes filles; elles estiment que l'encens est mélangé de trop de myrrhe, et que son parfum n'est pas parfaitement liturgique ; les fleurs sont mal choisies, les bannières sont défraîchies, les congréganistes se tiennent mal, les chantres ont des tournures vulgaires, monsieur l'archiprêtre met son rabat de travers, monsieur le curé est obèse, monsieur le vicaire est long comme un jour sans pain.

Elles sont casuistes, elles dogmatisent. Elles apprendraient la morale à saint Bonaventure, le

dogme à saint Thomas d'Aquin, le mysticisme à sainte Thérèse.

Elles vont importuner leur confesseur une fois par semaine : l'une s'accuse d'avoir mangé une grappe de raisin avec concupiscence, l'autre d'avoir manqué de patience à l'encontre de son matou. Elles emplissent le confessionnal deux heures durant, et confessent non seulement leurs péchés, mais encore ceux de toute la paroisse. Au besoin, elles inventeraient.

Leur langue est une machine de guerre plus terrible cent fois que les mitrailleuses perfectionnées. Il n'est pas de cancan absurde qu'elles ne parviennent à rendre croyable ; pas de grossier mensonge qu'elles ne transforment en vérité. Elles feraient battre les montagnes entre elles. Elles trahissent avec art, elles sont perfides avec adresse. C'est pour elles qu'on a formulé cet axiome :

« La calomnie est un charbon ardent qui noircit ce qu'il ne brûle pas. »

Les fausses dévotes se parent d'une admirable vertu : la foi. Elles sont, au demeurant, très redoutées, encore que nul ne se laisse prendre à leur jolie mine.

*
* *

L'abbé Félix les dépistait fort bien. Autant il aimait ces vraies chrétiennes, prudentes et sages, qui remplissent les devoirs de leur état, et donnent à Dieu les heures que le devoir ou le travail n'occupent point, autant il mésestimait ces ambitieuses filles qui font de la dévotion un masque à leurs médisances, à leur vanité, à leur esprit de domination.

Il avait trop le sentiment de sa dignité et le respect de soi-même pour accepter les conseils de ceux auxquels il devait, lui, ses avis. Aussi ne voulut-il dans sa chambre qu'un seul siège, le sien. Et quand il recevait quelqu'un, c'était debout, la porte ouverte. Quand on le voulait entretenir, on l'appelait au confessionnal, où l'on ne cause pas. Il écoutait, répondait, congédiait.

Il ne recevait point avec grâce les présents qu'on lui offrait. Il n'ignorait pas que l'on contracte ainsi des obligations qui deviennent onéreuses. Il prétendait à l'affection de ses paroissiens, mais non à leur amitié, et gardait sa place.

Dès l'abord, il y eut de l'émoi dans le clan de ces

vénérables matrones qui se croient volontiers les auxiliaires du clergé et se posent en « matriarches. » Mais Félix fit bonne contenance, et quand on le vit résolu à ne point se laisser mener, on rentra bec et ongles.

La présence de ce jeune prêtre, simple, modeste, instruit, soumis, expansif, adoucit les derniers jours du respectable vieillard dont il était le compagnon, l'ange gardien visible.

C'était un spectacle touchant que de voir le curé, appuyé sur le bras du vicaire, se traîner languissant du logis à l'église, et contempler une fois encore ses enfants réunis dans l'enceinte sacrée. Il les regardait tous, les reconnaissait, se souvenait des services qu'il avait rendus à leurs pères, à leurs aïeux. Il appelait à lui les petits enfants, les caressait, heureux de leurs sourires, de leurs candides réparties.

Puis il soupirait, à la pensée qu'il faudrait bientôt quitter cette nombreuse famille. Il souffrait. Félix lui témoignait le dévouement d'un fils, ne le quittait point, revenait en toute hâte, lorsqu'il avait dû s'éloigner un moment.

*
* *

L'hiver se passa ainsi, jour par jour, avec ses fêtes magnifiques.

Ce fut encore Félix qui prêcha le carême. Il n'alla point chercher, dans les maîtres de l'éloquence sacrée, ces enseignements grandioses qui s'adressent aux princes de l'intelligence, aux riches, aux puissants. Il ne fleurissait pas son langage de ces expressions pompeuses qui déguisent souvent l'indigence du fond. Il se bornait à des instructions substantielles, où il expliquait, en termes clairs, les doctrines de l'Église, telles qu'elles sont exprimées dans le catéchisme. Il commentait l'Évangile, ce livre si beau, d'une si parfaite poésie, et que l'enfant même comprend.

Il eut de ces élans du cœur, de ces larmes vraies, de ces ardeurs de parole, que l'art ne saurait dicter, et qui attirent le pécheur, comme l'épervier jeté dans l'onde prend le poisson. La Pâque fut une belle fête, et bien des gens, que le cabaret enlevait à l'église, vinrent se réconcilier avec Dieu et s'asseoir au festin céleste.

Félix fit donc beaucoup de bien dans cette paroisse d'Entre-Deux-Eaux, où l'on était accoutumé au gouvernement paternel et bienveillant du curé. Il fut peut-être moins doux que celui-ci ; la jeunesse n'est pas indulgente. Mais il se gagna les cœurs par le bon exemple, et si parfois il se montra d'une austérité un peu rude, il se concilia les esprits par son zèle pieux, éclairé, et surtout par sa vie de privation et de labeur.

Le prêtre fait ce qu'il veut des âmes qu'on lui confie, lorsqu'il joint à l'irrésistible autorité d'un enseignement qui prévoit toutes les faiblesses humaines, l'exemple d'une vie irréprochable.

Félix fut aimé, c'est le plus facile; il fut estimé, c'est le plus nécessaire.

VIII

BEATI QUI IN DOMINO MORIUNTUR

> « Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre ! Venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'*immortalité de son âme*.
>
> « Enfin le moment suprême est arrivé ; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde ; un sacrement va les clore : la Religion le balança dans le berceau de la vie ; sa main maternelle l'endormira encore dans le berceau de la mort.
>
> « Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle. Son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Elle est prête à s'envoler vers les régions célestes. L'ange de la paix descend vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme à la lumière..... »
>
> (CHATEAUBRIAND.)

Si l'on veut se rendre compte du néant des choses humaines, et reporter sa pensée vers les hommes qui ont disparu, il faut relire cette belle page de Chateaubriand :

« Rappelez-vous un moment les vieux monas-

tères ou les cathédrales telles qu'elles étaient autrefois; parcourez ces ailes du chœur, ces chapelles, ces nefs, ces cloîtres pavés par la mort, ces sanctuaires remplis de sépulcres.

« Dans ce labyrinthe de tombeaux, quels sont ceux qui frappent davantage? Sont-ce ces monuments modernes, chargés de fleurs allégoriques, qui écrasent de leurs marbres glacés des cendres moins glacées qu'elles, vains simulacres qui semblent partager la double léthargie du cercueil où ils sont assis et des cœurs mondains qui les ont fait élever? A peine y jetez-vous un coup d'œil; mais vous vous arrêtez devant ce tombeau poudreux sur lequel est couchée la figure gothique de quelque évêque, revêtu de ses habits pontificaux, les mains jointes, les yeux fermés; vous vous arrêtez devant ce monument où un abbé, soulevé sur le coude, et la tête appuyée sur la main, semble rêver à la mort. Le sommeil du prélat et l'attitude du prêtre ont quelque chose de mystérieux; le premier paraît profondément occupé de ce qu'il voit dans les rêves de la tombe; le second, comme un homme en voyage, n'a pas voulu se coucher entièrement, tant le moment où il doit se relever est proche!...

« Au fond de cette chapelle retirée, voici quatre écuyers de marbre, bardés de fer, armés de toutes pièces, les mains jointes et à genoux aux quatre coins de l'entablement d'un tombeau. Est-ce toi, Bayard, qui rendais la rançon aux vierges pour leur servir de dot ? Est-ce toi, Beaumanoir, qui buvais ton sang dans le combat des Trente ? Est-ce quelque autre chevalier, qui sommeille ici ? Ces écuyers semblent prier avec ferveur, car ces vaillants hommes, antique honneur du nom français, tout guerriers qu'ils étaient, n'en craignaient pas moins Dieu du fond du cœur. C'était en criant : *Montjoie et saint Denys!* qu'ils arrachaient la France aux Anglais et faisaient des miracles de vaillance pour l'Église, leur dame et leur roi. N'y a-t-il rien de merveilleux dans ces temps des Roland, des Godefroid, des sires de Coucy et de Joinville ?

« Sans doute ils étaient merveilleux, ces temps ; mais ils sont passés. La religion avait averti les chevaliers de cette vanité des choses humaines, lorsque, à la suite d'une longue énumération de titres pompeux, elle avait ajouté : *Priez pour lui, pauvre pécheur.* C'est tout le néant. »

Au sommet d'une montagne que dominent d'autres cimes escaladant les cieux, — il y a un cimetière que n'ombragent ni cyprès ni saules pleureurs, et où l'on chercherait vainement ces monuments fastueux que l'orgueil élève, que l'on visite par curiosité, mais auprès desquels personne ne vient prier, et dont aucune larme ne mouille jamais les marbres précieux.

Au centre de ce cimetière se dresse une croix de fer sur une colonne de pierre grise, étendard qui protège les morts comme lès vivants, signe de salut et de rédemption, qui console et qui promet, et dont le soleil, en suivant sa carrière, promène l'ombre grêle sur toutes les tombes.

Parmi ces tombes il en est une, qu'une croix de bois indique au visiteur, en attendant que des mains pieuses l'aient ornée plus dignement, car elle s'ouvrait il y a peu de jours, et la terre ne s'est point encore tassée sur le cercueil.

Là repose, dans lapaix du Seigneur, un vieillard qui fut le ministre de Dieu, qui l'est encore, et qui le sera dans l'éternité.

Le curé d'Entre-Deux-Eaux, l'ami, le père spirituel de Félix, vient de mourir.

Il était de ces prêtres qui dédaignent le faste, et dont l'existence s'écoule en leur humble demeure, comme en un cloître austère. Il vivait de peu, donnait beaucoup, et sans qu'on le sût. Tous ceux qui le dénigraient venaient à lui quand ils avaient besoin, et c'étaient ceux-là qu'il secourait de préférence.

Il conseillait sagement, avec prudence; il savait rendre aimables les plus dures leçons; de tous côtés on accourait à lui, et plus d'un sentait peser encore dans sa poche l'aumône du curé, qu'il déblatérait déjà contre son bienfaiteur.

Le vénérable prêtre n'avait point ces allures élégantes, ces manières étudiées, ce langage quintessencié, qui sont à la mode, aux grandes villes. Il ne portait que des soutanes râpées, mettait son manteau de travers, ignorait l'usage des boucles d'argent et du linge fin. D'un abord un peu rude, d'une franchise presque brutale, d'une droiture qui ne voulait d'aucun compromis, il disait ce qu'il pensait, il pensait ce qu'il disait, et, comme il pensait juste, il parlait net, sec et sans façon : il ne s'égarait pas dans les voies tortueuses, allant droit au but.

Il n'avait pas l'étoffe d'un courtisan ou d'un complaisant. Il ne fallait pas lui demander la moindre transaction sur les principes et sur les doctrines. A ses yeux, la loi était la loi, et il s'inclinait, obéissant à l'autorité sans murmure, sans commentaires. Ceux qui n'avaient pas le courage de l'imiter le raillaient, et savaient inventer mille accommodements pour mettre en paix leur conscience.

Le curé allait droit son chemin, ne s'inquiétant guère de ses détracteurs, insensible à la louange et au blâme, parce qu'il faisait son devoir, ce qui ne méritait pas la louange, disait-il ; parce qu'il tâchait de faire de son mieux, ce qui ne le soumettait pas au blâme. S'il bâtissait une salle d'asile pour les petits enfants pauvres, que lui importait qu'on l'accusât d'avoir capté un héritage pour payer les maçons ? Il voulait que les enfants eussent chaud en hiver, frais en été ; qu'ils fussent à l'abri du mauvais exemple, et ne fissent pas les vagabonds par les chemins. De combien de privations paya-t-il la réalisation de son désir !

Ce n'était pas à ce prêtre, plein d'expérience et de bon sens, d'une science profonde et d'un jugement sûr, qu'il fallait demander sa complicité en matière de

supercheries. Il ne savait pas contenir son indignation en présence du mensonge, des extravagances, de la superstition. Il ne connaissait qu'une seule manière d'adorer Dieu, et c'est la seule qu'un catholique doit connaître, disait-il avec l'Église. Il n'abaissait pas la religion vers lui, il s'élevait vers elle. Il la voyait telle qu'elle est : divine, sublime, complète, et souvent il répétait ces paroles de notre Maître :

Gardez-vous des faux prophètes, ce sont des loups ravisseurs, cachés sous la peau de brebis.

Comme tous les hommes qui ont beaucoup travaillé, beaucoup lu, beaucoup médité, le curé d'Entre-Deux-Eaux était profondément versé dans plusieurs branches des connaissances humaines. Il savait infiniment et ne s'en parait pas. Simple sans naïveté, modeste sans vanité (et c'est un accouplement de mots qui rend bien ma pensée), il aimait ces bonnes causeries, ces amicales discussions où la sincérité gouverne toute parole, où l'on effleure tous les sujets, s'intéressant tour à tour aux découvertes de la science, aux problèmes de la métaphysique, aux rapprochements historiques, aux choses littéraires. Il aimait ces tournois de l'esprit, où les vaincus mêmes sont victorieux.

Quelle joie quand on le revoyait après une absence ou une séparation! Avec quel transport d'amitié paternelle il vous pressait sur sa poitrine où battait un cœur si généreux! Et quel dévouement il prodiguait à ses amis, qui jamais n'étaient honteux de lui avouer une détresse!

Depuis longtemps il souffrait de l'une de ces maladies dont la science ne peut arrêter les ravages, et qui le consuma rapidement. Il mit ordre à toutes ses affaires, non pas qu'il possédât beaucoup, mais il laissait après lui des parents pauvres, que sa mort allait priver de tout appui. Il eut bientôt réglé ces tristes détails, et dès lors il ne pensa plus qu'à Dieu.

*
* *

C'est une chambre vaste, voûtée, mal éclairée par deux étroites fenêtres creusées dans les murs énormes. Elle est nue, sans ornements qu'un vieux tableau enfumé, une Madeleine agenouillée dans sa Thébaïde. Sur des rayons de bois blanc s'entassent des livres, beaucoup de livres, à la modeste reliure : in-folio

gigantesques, où il semble que toute la science humaine soit amassée.

Le lit occupe un angle : un pauvre lit sans rideaux, sous un grand crucifix, entouré d'images pieuses. Le malade gît sur cette couche ; son visage émacié, déjà couvert des ombres de la mort, mais souriant encore, apparaît livide sur la taie blanche des oreillers.

Les traits du vieillard expriment une ineffable sérénité, la résignation pieuse, et la confiance du chrétien qui va paraître devant son juge. Ses cheveux argentés se déroulent en longues boucles, auréole de cette douce figure placide, qui va devenir immobile jusqu'à l'éternelle résurrection.

Il y a là une table couverte d'un linge blanc, un crucifix, des cierges dont la flamme tremblante jette une clarté jaune, des branches de sapin et de houx, à l'odeur âcre, en guise de bouquets resplendissants. Un plat de faïence contient des pelotons de coton, un peu de mie de pain ; une aiguière pleine d'eau est préparée sur un meuble.

La servante est au chevet de son maître, attentive à ses paroles, à ses regards. Sur le carreau sont agenouillés les paroissiens du bon curé, autant que la

chambre en peut contenir; et le corridor est plein; sur chaque marche de l'escalier se pressent des femmes, et dans les salles basses, tous ceux qui n'ont pu entrer là-haut. Cette foule est muette, recueillie. Pas un éclat de voix. Un mouvement de prières murmurées. Parfois un sanglot, étouffé aussitôt.

Elles sont toutes venues, les ouailles du pasteur, honorer de leurs prières l'agonie sainte du prêtre moribond. Et ceux-là mêmes qui, emportés par des passions impies, ont déchaîné contre lui naguère la calomnie et l'imprécation, ils pleurent, ils admirent cette tranquillité du juste, qui va paraître sans crainte comme sans orgueil présomptueux au tribunal qui ne faillit point. Ils le regardent, ils voient ses joues blêmies, ses lèvres contractées, ses mains amaigries qui se crispent sur les draps comme pour se cramponner à la terre, mouvement machinal qui annonce la fin prochaine.

D'une voix faible il fait ses adieux à ces enfants qu'il achéris. Quarante années durant, il a guidé ses brebis dans les voies du Seigneur. Il a connu les aïeuls de ceux-ci, les grands-pères! Que Dieu soit en aide aux braves gens qui restent! Que sa bénédiction soit sur eux et sur leurs demeures! Que

les petits grandissent, en gardant le souvenir des morts !

Il parle ainsi lentement, laissant tomber chaque parole avec un soupir. Il veut que ce soit là son dernier prône, le plus auguste, le plus sacré, parce que nul n'en perdra la mémoire. Ils l'écoutent courbés sous une émotion inexprimable, ces rudes montagnards dont le cœur semble environné de la triple cuirasse du poète latin et qui le sentent battre, ce cœur, sourdement, dans leur robuste poitrine.

Au dehors la neige tombe à gros flocons. C'est la. vigile de cette grande et belle fête de l'hiver, la Toussaint : les habitants du paradis ouvrent leurs rangs, pour faire une place à ce juste qui va pénétrer au bienheureux séjour.

La cloche tinte, puis une petite clochette, qui retentit, sonore.

Le Viatique, suprême sacrifice où Dieu se donne une fois encore à sa créature. En ce jour solennel, aucun des anciens amis du curé d'Entre-Deux-Eaux n'a pu quitter son poste, pour venir l'assister à ses derniers moments : le devoir les retient loin de lui. Il n'aura pas cette joie de mourir, entouré de ses frères dans le sacerdoce.

L'abbé Félix est seul. De petits enfants l'accompagnent, l'un avec la sonnette, l'autre avec le gros falot, décoré de rubans, qui se balance au bout d'une hampe dorée. Les assistants se prosternent. Le ciboire est aux mains du jeune vicaire, sous l'écharpe de soie à longues franges.

Deux paysans soutiennent entre leurs bras le vieux prêtre, qui voudrait se lever et s'agenouiller pour recevoir son Maître, et que ses forces trahissent. Il contemple, radieux, l'hostie sans tache, et les traits inondés d'une joie pure, il fait sa dernière communion d'ici-bas. Spectacle imposant qui inspire une joie profonde et grave !

Quelques instants plus tard, après avoir posé sur la table le calice vide, et dont les flancs ciselés brillent aux lueurs des cierges, Félix revêt, sur le surplis, l'étole violette. Il ouvre, d'une main tremblante, la buire d'argent où sont renfermées les saintes huiles. Il va administrer au mourant le sacrement de l'Extrême-Onction, institué pour nous sanctifier, comme nous le savons par ces paroles de l'apôtre saint Jacques :

« Quelqu'un de vous est-il malade? Qu'il appelle les prêtres de l'Église et qu'ils prient pour lui, en

l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade; le Seigneur le soulagera, et, s'il a commis des péchés, ils lui seront remis. »

Tout d'abord Félix, ayant fléchi le genou, demanda à Dieu la grâce de s'acquitter dignement de ses augustes fonctions; puis, se relevant, il dit :

« Paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent! »

Ayant ensuite aspergé d'eau bénite le malade et les assistants, il ajouta :

« Arrosez-moi, Seigneur, avec l'hysope et je serai purifié; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige.

« Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.

« Que le Seigneur soit avec vous et avec votre esprit! »

Il prit ensuite un peu de l'huile des infirmes avec son pouce et s'approchant du malade, il lui fit les onctions prescrites aux yeux et aux oreilles, aux narines, à la bouche, aux mains et aux pieds, en prononçant les paroles du Rituel :

« Par cette onction sainte et par sa pieuse misé-

ricorde, que Dieu vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par la vue, — par l'ouïe, — par l'odorat, — par la parole et par le goût! »

Que Dieu pardonne au mourant tant de curiosités criminelles, de lectures dangereuses, de recherches raffinées, de sensualités et de déréglements, de libertés coupables et d'injustices! Que l'onction en forme de croix imprime sur ce corps qui sera bientôt cadavre, le signe de la victoire de Jésus-Christ sur les puissances de l'enfer, le gage de son amour pour les hommes! A cette heure suprême, il semble qu'on doit revoir, se déroulant devant soi, tous les actes, toutes les fautes de sa vie, et qu'au moment de quitter la terre on comprenne enfin que ce n'était point pour y chercher un vain bonheur, si chèrement acheté, qu'on y vivait...

Les onctions achevées, Félix se purifia les doigts avec de la mie de pain, se lava les mains, et fit jeter dans le feu l'eau et les boules de coton ayant servi à essuyer l'huile sainte.

Il prononça ensuite la belle prière :

« Nous vous en conjurons, ô Dieu notre Rédempteur, par la grâce de votre Saint-Esprit, prenez

pitié du triste état de cet infirme; guérissez ses plaies, effacez ses péchés et délivrez-le de toutes les douleurs du corps et de l'âme, donnez-lui dans votre miséricorde une santé pleine et entière, afin que, rendu à la vie de votre bonté, il puisse de nouveau se livrer avec zèle aux œuvres de piété. »

Il présenta alors au mourant, qui allait s'affaiblissant peu à peu, un cierge bénit le jour de la Chandeleur, pour lui rappeler que bientôt il contemplerait dans le séjour de la gloire Celui qui est venu dans le monde pour être la lumière des nations, et qui, dans le ciel, est lui-même la lampe qui éclaire ce séjour de l'éternelle félicité.

La mort venait chercher ce chrétien, ce prêtre charitable qui n'avait plus rien à faire désormais en ce triste monde, où il avait passé en faisant le bien.

Félix donna au vieux curé le baiser de paix, le dernier !

Et ses larmes coulèrent brûlantes sur ce visage qui portait déjà l'empreinte du repos bienheureux. L'agonie fut courte : quelques gémissements, un sanglot, un faible soupir.

L'âme immortelle comparaissait devant son juge.

. . . .

Tous ceux qui étaient là pleuraient, en murmurant la prière émue qui accompagne le défunt jusqu'au pied du trône de Dieu. Ces pauvres gens défilèrent l'un après l'autre devant le lit mortuaire où gisait cette triste dépouille. Félix avait fermé les yeux au curé, et mis entre ses doigts, jaunes et raidis, un petit crucifix de cuivre.

Il sortit à son tour, accablé de fatigue, pendant que deux vieillards, des anciens de la paroisse, rendaient au cadavre les funèbres soins et accomplissaient la tâche pénible de l'ensevelir dans ses glorieux habits sacerdotaux : car le prêtre a le droit d'être enterré dans les insignes de sa dignité, comme le soldat, dans son uniforme.

*
* *

La Toussaint ne fut pas, cette aunée-là, une fête joyeuse au village d'Entre-Deux-Eaux! Comment se réjouir, alors qu'on perdait un père tendrement aimé, que, demain, jour des Morts, on conduirait à la sépulture!

C'est une fête bien touchante que l'Église célèbre le 1er novembre.

Elle glorifie tous les saints, les connus et les inconnus; ceux qui ont leur nom au Martyrologe, et ceux qui n'ont fait que passer, ayant Dieu seul pour témoins de leur vertus; et les ignorés auxquels s'applique cette belle parole de l'Évangile du jour : *Bienheureux, vous qui aurez été maudits, persécutés, accablés de calomnies, à cause de moi : une grande récompense vous est réservée dans le ciel.*

En ce jour de la Toussaint éclate cette vérité que l'Église triomphante, l'Église souffrante et l'Église militante sont unies par la plus étroite charité. En voyant les saints, qui furent des hommes, vénérés sur les autels, nous apprenons qu'ils ont passé par les mêmes épreuves que nous, et nous nous rappelons que Jésus-Christ nous a réservé une place au milieu d'eux.

Que d'exemples ils ont donnés à la postérité, ces héros du christianisme! On ne sait lesquels admirer le plus : les martyrs versant leur sang pour la foi, les docteurs consacrant leur vie à instruire les peuples, les moines sacrifiant leurs jours à la civilisation du

monde, leurs nuits à la prière, les cénobites expiant les péchés d'autrui, les vierges pratiquant les plus sublimes vertus.

Leur histoire est celle de l'humanité; chaque siècle a produit ses saints, les saints qu'il fallait pour ce siècle, et le nôtre a les siens. On trouve les saints partout, sur les marches du trône, et dans les plus misérables chaumières; sous l'uniforme du soldat comme sous le froc du religieux, sous la veste du paysan et sous le bourgeron de l'ouvrier.

Les saints sont l'armée de Dieu, une armée qui couvre le globe, qui se recrute sous toutes les latitudes, et qui met sur le même rang le Chinois, le Peau-Rouge, le Nègre et l'orgueilleux descendant de Sem, qui croit être le seul civilisé. Pour être saint, il n'est besoin d'être ni riche, ni noble, ni savant, ni illustre. La gloire ne donne pas la sainteté. L'homme à qui vous jetez dédaigneusement une pièce de monnaie est peut-être un saint, et aussi l'homme que vous méprisez, que vous dénigrez, que vous pour suivez de votre haine ou de vos railleries.

César et Napoléon sont moins grands, avec toutes leurs splendeurs et leurs conquêtes, que Maurice et Victor, et le plus petit soldat de cette légion Thébaine

égorgée pour la croix. Dante et Shakespeare sont moins grands, avec tout leur génie, que ceux qui ne savent ni lire ni écrire, et qui furent des saints dans l'Église.

« *Qui*, s'écrie le Psalmiste, *est semblable au Seigneur notre Dieu, qui tire les plus vils de la terre et fait sortir le pauvre de son fumier pour le placer avec les princes, les princes de son peuple ?* »



Félix, retiré dans sa chambrette, attendait que l'heure fût venue d'aller remplacer auprès du cercueil les braves paroissiens qui faisaient la veillée des morts depuis la tombée de la nuit. Il avait célébré avec tristesse les offices de la journée, chanté d'une voix, non plus éclatante et sonore, mais voilée et morne, l'épître où saint Jean décrit les merveilles du Paradis, la cour de l'Agneau, les douze mille élus de chacune des douze tribus d'Israël, et l'Évangile des Béatitudes...

Et, aux Vêpres, il avait quitté la chape blanche, raide de broderies, pour la chape noire à galons d'argent, tandis que les chantres psalmodiaient d'une

voix retentissante comme la trompette du jugement dernier le lugubre :

Requiem æternam dona eis, Domine!

Maintenant il relisait cette page, que je veux transcrire, de son carnet de collège, petit livre où il retrouvait avec bonheur ses impressions d'enfance :

« Lorsque la foule des fidèles s'écoule, muette et recueillie, inondant la place, entre la cathédrale et la grosse tour, la nuit est venue. On se retire au logis. Les sonneurs de cloche vont de maison en maison, quêtant des provisions pour la veillée des morts, car l'airain vibrera toute la nuit, et d'heure en heure l'appel sombre et grave retentira :

« *Éveillez-vous, gens qui dormez, priez pour les fidèles trépassés!...*

« Avec quelle anxiété on attend le premier coup de cloche! Il semble qu'on voit les morts, couchés sous le marbre de leur tombe, et prêts à soulever la pierre au premier signal. La ville se peuple de fantômes, car les âmes, cette nuit-là, disent les vieilles servantes, ont le droit de revenir voir ceux qu'elles ont aimé sur la terre, et les lieux où leur enveloppe mortelle a vécu.

« Ceux qui naissent dans la nuit de la Toussaint

ont le privilège d'être en communication avec le monde surnaturel : ils voient ce qui reste invisible aux autres mortels. Ils entendent des voix mystérieuses. De singulières fatalités pèsent sur eux...

« L'Angélus a sonné. Voici l'heure! un silence morne règne..., les pas s'étouffent sur la neige molle... A travers les vitres dépolies par une vapeur diaphane, on voit se profiler en noir sur le ciel gris les silhouettes bizarrement découpées des maisons, et s'estomper la masse prodigieuse de la haute tour, dont les fenêtres bilobées, lumineuses, apparaissent comme l'œil d'un cyclope.

« Tout à coup un tintement aigu traverse l'espace... Quatre heurtements du fer contre le bronze : gémissements aigus, voix plaintives, pleurs désespérés... Trois coups! murmures sourds, sombres lamentations... Deux coups ! le bronze mugit, bourdonne, gronde, vibre longuement... La note finale éclate, majestueuse, terrible... Puis les cloches sonnent à toute volée, mêlant en un chœur formidable leurs voix argentines, sonores, mugissantes... De quart d'heure en quart d'heure ce lugubre concert recommence et dure ainsi toute la nuit. Pour douze

heures les morts sortent du néant où les ensevelit l'indifférence des vivants.

« Ayez pitié, Dieu de miséricorde, dit une belle pièce de l'ancien Missel de Cologne, ayez pitié de toutes ces âmes pour lesquelles on ne prie pas et qui n'ont dans leurs tortures aucune autre consolation, aucune autre espérance que d'avoir été faites à votre image et ressemblance. Mais, en effet, Seigneur, ces âmes sont le noble ouvrage de vos mains. Il y va de la gloire de votre nom. Jetez un regard sur ces malheureuses créatures, délivrez-les de leurs intolérables supplices, et réunissez-les dans le ciel à la foule heureuse de vos saints. »

*
* *

Ce fut au lendemain du jour des morts que le brave curé d'Entre-Deux-Eaux fut conduit à sa dernière demeure.

Ses funérailles furent les plus belles qu'un homme puisse désirer : tous les pauvres d'alentour vinrent se joindre à tous les habitants de la paroisse. Malgré la neige et la froidure, les montagnards quittèrent leurs chalets haut perchés. Les infirmes se firent

porter par les gars, les enfants vinrent tous, les plus petits sur les bras de leurs nourrices.

Le cercueil fut enlevé par six paysans, chefs de tribus nombreuses, comme on en voit encore en ces pays reculés où les familles comptent jusqu'à dix fils et dix filles. Suivant la coutume, le cercueil était ouvert : on y voyait le curé, semblable à une effigie de cire, coiffé de la barrette, vêtu de l'aube, de l'étole, du manipule et de la chasuble.

Quand on le fit entrer dans son église « les pieds en avant », tout le monde éclata en sanglots, et l'église fut trop petite pour la foule, qui remplit le cimetière et déborda sur les chemins.

La cloche tintait lentement, et répondait, à travers l'espace, aux cloches des paroisses voisines.

Dans nos villes civilisées, on accompagne les morts le chapeau sur la tête. Là-bas, tous ces gens, les vieux et les jeunes, étaient tête nue, les pieds dans la neige : et le torrent, figé à demi, coulait sous des blocs de glace, qui revêtaient d'un cristal brillant les rochers où il bondit, écumeux et noir, aux chaudes journées d'été.

Félix, brisé de fatigue, ne rentra que le soir au presbytère, après avoir fait la conduite à l'archiprêtre

et aux curés du voisinage, venus pour honorer d'un adieu suprême leur ami défunt. En arrivant au seuil du logis d'où le maître était parti, il vit le chien couché devant la porte, et soulevant de temps à autre son museau, pour pousser un hurlement lamentable.

Dans l'étroit vestibule, un cierge bénit brûlait, et l'odeur de l'encens, pénétrante, attiédissait l'atmosphère.

La servante était au coin de l'âtre sans feu, le visage enveloppé dans son tablier, comme pétrifiée de douleur.

Alors, se voyant seul en cette maison déserte, où planait une sombre tristesse, Félix sentit en lui un grand déchirement, et il se mit à pleurer...

IX

PRÊTRE ET SOLDAT

Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tout bas
Et sont, avec raison, mécontents qu'on ricane
De notre vieil abbé qui trousse sa soutane,
Marche à côté de nous droit au-devant du feu,
Et parle à nos blessés du pays et de Dieu.
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse
De bien montrer comment on meurt, après la messe.

(François Coppée, *Lettre d'un Mobile breton.*)

« Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi ! »

(La Rochejacquelein.)

« Nous avons trouvé plus de patriotisme dans le clergé de France que dans les diverses classes de la société. »

(Un historien allemand.)

Avril revint, tout embaumé du parfum des violettes, fleuri de primevères, et jetant aux arbres des guirlandes de jeunes feuilles d'un vert tendre. Les oiselets préparaient leurs nids ; les cascades et les ruisseaux gazouillaient sur les cailloux polis ; l'herbe jaillissait du sol, drue et fraîche, la nature enfin

s'éveillait du lourd sommeil de l'hiver. Le ciel prenait sa robe de fête, couleur d'azur, à l'aurore garnie de larges bandes de pourpre, et le soir, dorée par les feux du couchant.

C'est le mois des poètes, à l'âme rêveuse, qui vont par les chemins cueillant des pâquerettes et cherchant des rimes ; c'est le mois où les colombes roucoulent, issant du colombier, en plumes blanches, et cherchant de ci de là le pigeon voyageur qui fuyait naguère à tire-d'aile vers le pays du soleil, qui revient au printemps.

Avril apportait donc ses chansons printanières, sa brise revivifiante, ses odeurs balsamiques, ses bouquets charmants, la mélodie suave des fauvettes, et tout ce qui met la joie au cœur, le sourire aux lèvres.

*
* *

Ce fut l'instant que l'ennemi choisit pour bouleverser encore l'ordre voulu de Dieu, pour jeter la désolation dans les riantes campagnes, la misère sous le chaume, et la douleur partout où il y avait des mères. Une voix funèbre s'éleva hurlante et lamentable :

— La guerre! la guerre! la guerre!

Et la guerre était, en effet, déclarée. Pourquoi? Nul ne sait jamais. Les peuples sont confiants et travaillent. La prospérité règne; le calme avec elle. On vit tous les jours un peu, riant à l'avenir. Et la société va, toujours tout droit, sans redouter rien des événements qui se déchaînent. La paix fatiguait le monde, il fallait la guerre. Dieu infligeait à la patrie de Félix le plus terrible des châtiments.

On oubliait Dieu. Il rappelait sa puissance. Un homme surgissait, nouvel Attila, fléau de Dieu!

Impitoyable fléau qui devait broyer le grain sur l'aire, et ne s'arrêter qu'après avoir tout broyé! Comment cela se fit? Ouvrez l'histoire : chaque siècle, et chaque année de chaque siècle, ont eu cette épopée douloureuse : la guerre.

Une seule famille était sur terre, et deux frères seulement dans cette famille : il fallut qu'Abel fût tué par Caïn. La guerre est vieille comme le monde et ne finira qu'avec lui. L'esprit du mal a la puissance, et trop d'hommes se soumettent à sa tyrannie.

La première armée partit aux fracas des tambours, aux fanfares du clairon. Les citoyens, debout sur le seuil de leurs demeures, saluaient au passage des

bataillons qui allaient défendre leurs foyers. Le drapeau national se déployait, symbole visible de la patrie, glorieux souvenir d'un passé héroïque. Les femmes pleuraient, en voyant ces jeunes soldats qui marchaient allègrement, le fusil sur l'épaule, et chantant un refrain alerte. Et les garçonnets couraient sur les flancs de la colonne, admirant la fière mine des troupiers, les épaulettes des capitaines. On pavoisait les maisons. Sur les places, on défonçait des tonneaux, on entassait des provisions; et les belles dames venaient décorer de cocardes, faites avec leurs plus beaux rubans, les braves qui partaient, et dont un si grand nombre ne reviendrait jamais.

Quelques semaines se passèrent. Une nuit, les cloches de toutes les églises sonnèrent à toute volée; le chœur s'illumina; la foule envahit les nefs, et des milliers de voix enthousiastes chantaient l'hymne d'actions de grâces, le solennel *Te Deum.*

Le lendemain, on préparait déjà les réjouissances publiques pour la prochaine victoire... On coupait les branches des jeunes chênes dans les forêts pour orner les arcs de triomphe. On célébrait les gloires présentes, oubliant presque les gloires évanouies...

Mais la providence de Dieu refusa cette victoire si ardemment désirée; et, pour la première fois, depuis tant d'années, on vit les armées succomber sur le sol même de la patrie.

De nouveaux régiments furent levés. La jeunesse déserta la ville et le village. De toutes parts, on venait se faire inscrire autour de l'étendard humilié. Nul ne voulait rester inactif, au coin de l'âtre, tandis que le canon, là-bas, décimait les camarades.

Et quand les jeunes furent partis, ce fut le tour des hommes faits. Les uns quittèrent leurs vieux parents; les autres, l'épouse bien-aimée. Il y en eut beaucoup, hélas! qui abandonnèrent des berceaux où des petits enfants dormaient, qui seraient bientôt des orphelins.

Tous partirent. Les nobles, les riches furent les premiers à donner l'exemple. De grands seigneurs abandonnaient leurs somptueuses résidences, et sans regrets se privaient des jouissances de leur rang, pour manger à la gamelle et dormir sous la tente. Ils payaient ainsi l'impôt du sang; ils obéissaient aux traditions des hautes races, et n'en possédant plus les privilèges, ils en portaient néanmoins les charges,

afin d'être dignes toujours du nom transmis par les ancêtres.

Les pauvres laboureurs donnaient ce qu'ils avaient : leur liberté et leur vie. Et les ouvriers des villes, jetant l'outil, prenaient le fusil. Il n'y avait plus dans les logis en deuil que des femmes, et presque partout des femmes en deuil.



Ce furent alors que les mères pleurèrent ! Elles ne voulaient point être consolées. L'enfant de leurs entrailles, arraché à la mort pendant vingt années par une lutte incessante ; l'enfant si laborieusement élevé qu'elles avaient, avec tant d'orgueil, vu devenir un homme, était maintenant la cible vivante des balles ennemies, et courait au-devant d'une mort obscure et misérable. Et s'il périssait, la mère n'aurait même point cette douloureuse consolation de prier sur sa tombe : le pauvre cadavre, enfoui avec des centaines d'autres, servirait d'engrais à la terre, après avoir subi les outrages des corbeaux qui planent sur les champs de bataille.

*
* *

Félix, que nous avons laissé au presbytère d'Entre-Deux-Eaux, souffrait de l'inaction à laquelle son ministère le condamnait. Il aimait la patrie de cet amour profond et pur que la religion inspire. Il l'aimait comme citoyen et comme prêtre. Plus il la voyait souffrante, mutilée, vaincue, plus il la vénérait, et son cœur bondissait dans sa poitrine, à la pensée des revers qu'elle essuyait, elle qu'on appelait naguère l'Invincible. Il priait passionnément pour elle, suppliant le Dieu de désarmer son courroux, et des larmes amères jaillissaient de ses yeux quand la nouvelle arrivait d'une défaite essuyée, malgré tant de courage et tant de sacrifices.

Un jour, n'y tenant plus, il alla trouver l'évêque, et lui tint ce discours :

— Vous avez ici beaucoup de prêtres, déjà vieux, que leur âge retient dans nos montagnes, et dont le dévouement peut suffire à ce qui nous reste d'ouailles, à cette heure que tous nos hommes se battent sur la frontière. Mais là-bas, dans les camps et dans les forteresses, il y a trop peu de prêtres

pour consoler nos soldats au moment suprême, pour leur parler d'en haut, pour contenir leur vaillance par la foi, pour bénir leurs armes. Je suis jeune, robuste, actif, dévoré du désir d'être utile. Envoyez-moi au feu, avec mes frères, mes neveux, mes amis, tous les miens. Je n'aurai d'autre arme que le Crucifix : je ne répandrai pas le sang. Je serai le soldat du Christ, qui est la Vie et la Vérité.

— Allez! dit l'évêque : la patrie a besoin de tous ses fils.

Peu de jours plus tard, l'abbé Félix, incorporé comme aumônier militaire dans un régiment d'infanterie, arrivait dans les provinces envahies. Il y trouva seize frères lais de la Trappe, qui avaient quitté le froc pour la capote, et dont les camarades, après les avoir vus à la besogne, n'osaient plus railler le crâne tonsuré et le visage glabre. Ils gardaient leur scapulaire sous la chemise, et disaient le chapelet avant d'aller au feu.

La vie du régiment en campagne est bruyante, animée. On vit trop vite pour ne pas bien vivre. Nul n'est assuré du lendemain. Chaque nuit, c'est un nouveau gîte. Quelquefois les hôtes sont aimables, souvent ils tremblent. Tout à l'heure peut-être l'en-

nemi viendra-t-il déloger la troupe, et piller ce qui reste au grenier et à la cave!

L'abbé Félix fut aussitôt l'ami de tous ceux dont il accourait partager les dangers. Le capitaine Berte, qui n'aimait pas les « calottins », fit d'abord la grimace, ainsi que le lieutenant Célin, qui détestait les curés, sans parler du sergent Héma, qui méprisait la *prêtraille.* Mais Félix, tout en fumant un cigare avec le capitaine, lui démontra que les *calottins* ne sont pas si noirs qu'on pense; il parla au lieutenant de sa vieille mère, et le fit pleurer; il offrit la goutte au sergent, qui ne possédait plus un liard en son escarcelle.

En toute occasion, il fit contre fortune bon cœur. Il dîna d'un croûton de pain de munition, après avoir déjeuné d'une pomme de terre bouillie; il supporta sans broncher quinze heures de marche forcée; il causa, rit, chanta, pour alléger l'étape; et le soir, pour charmer les ennuis du bivouac, il conta d'étonnantes histoires, au lieu de dormir sous sa tente où il hébergeait quelques traînards fatigués, si bien qu'on le déclara bon garçon, pas fier, joyeux compagnon, spirituel, amusant, généreux, et pardessus le marché *dur-à-cuire.*

— Un luron, avec sa mine futée! disait le capitaine en tortillant sa moustache.

— Un rude lapin! jugeait le lieutenant, tout pensif : et la soutane lui va, maugrebleu ! tout aussi bien qu'à moi ma tunique de grande tenue!

Et le sergent hochant la tête :

— Ah ! si tous les *ratichons* ressemblaient à celui-là !... Pas un jésuite, lui! Rond, franc, gai, malin... Ça gagnerait l'épaulette en six mois!

D'autres capitaines et d'autres sergents pensèrent de même, et quand l'ami Félix réunit, un matin, ses hommes, pour causer un peu de ce bon Dieu qu'ils oubliaient trop, pas un ne manqua à l'appel.

Pendant les marches, on venait à la défilée causer un brin avec l'abbé, qui ne renvoyait personne, et devisait allègrement avec ses *pioupious*, qu'ils eussent l'épaulette d'or ou l'épaulette de laine. On entendait alors des bouts de dialogue dans le genre de celui-ci.

— ... rdon! m'n aumônier!.... Que je voudrais, si je casse ma pipe, qu'on en touche deux mots à ma vieille, en lui envoyant la montre à p'pa, que je vous remets...

— C'est bon, fillot, ta commission sera faite.

— Avé ce bout de lettre pour ma payse, la Richarde, que j'devais nous épouser après Noël...

— Donne. La Richarde aura ta lettre.

— S'pposition que les gueux me fassent sauter le caisson, m'embêterait de f... le camp sans passeport!... N'effet votr'bonté de faire ma petite lessive?....

— Quand tu voudras.

— ... Arche! l'paquet est lourd : ça pèse!

— Garçon, la grand'route est un confessionnal commode : on n'y étouffe pas. Et le bon Dieu est partout. Fais le signe le croix, et commence.

— Pss... Pss... signe de croix!... m'ça d'vant l'monde... Pss... les *camaros* vont rien se f... de Nestor Pacornet, qu'est mon nom de père en fils!

— A charge de revanche! tu te f... d'eux, quand ils feront comme toi.

Et tout en cheminant d'un pas alerte, l'aumônier confessait le pénitent, surpris qu'il ne fallût pas d'autre appareil et d'autre pompe à la réconciliation d'un chrétien avec le Seigneur. Il en venait ainsi plusieurs l'un après l'autre. Personne ne riait, en voyant l'abbé Félix, à l'écart, côte à côte avec un brave qui se préparait à bien mourir.

*
* *

Un jour d'automne, un matin d'octobre, on campait dans une plaine, entre une vaste forêt et une rivière, à quelques lieues seulement de l'ennemi ; le soleil se leva, pâle, dans un ciel gris. Une brume légère flottait à la surface du sol, enveloppant d'un brouillard les sapins verts, les hêtres et les chênes dépouillés, aux branches enchevêtrées en lacis, d'où tombaient encore des feuilles jaunies.

Sur l'herbe déjà flétrie s'amoncelaient les feuilles sèches, les rameaux brisés par le vent. Les aiguilles vertes du sapin tristement pendaient comme la noire frondaison du cyprès, l'arbre des cimetières. Et ce n'était partout que troncs dénudés, berceaux éventrés, où naguère grimpaient le chèvrefeuille et la clématite, abritant des nids, maintenant réseaux informes de ronces et de lianes serpentines sonnant à la brise avec un bruit sec.

La rivière coulait pesamment entre ses berges gazonnées ; des eaux limoneuses, avec de grandes flaques glauques, un reflet d'acier bleui, des écumes blanchâtres autour des rochers qui parsemaient le

courant. Sur les buissons et les arbustes, s'enroulaient les guirlandes de viorne, avec leurs panaches blancs, soyeux comme des marabouts; et des mûres sauvages tachetaient de noir les tas de cailloux épars le long des chemins.

Le corps d'armée couvrait la plaine; des tentes alignées en bon ordre; les fusils en faisceaux; des sentinelles de distance en distance, devant les palissades élevées à la hâte par les pionniers.

Au bord de la rivière, des batteries de canon, que le soleil faisait briller d'une lueur fauve, sur le bois de leurs affûts. Des fourgons, des chariots, des cantines formaient un village, où circulaient hâtivement des soldats, les uns bronzés par la fatigue, les autres blêmes, accoutrés de cent façons, et non plus vêtus comme aux parades d'autrefois. Puis les chevaux, attachés à des piquets, en longues files, broyant d'un air mélancolique une maigre pitance.

La trompette retentit de proche en proche. Des *lignards* dressaient un autel, avec des tambours et des planches. On le couvrit d'une nappe, on disposa autour des trophées d'armes; un crucifix, entre deux chandeliers de cuivre, où brûlaient des cierges de cire, y trônait; quelques fleurs glanées à la lisière du

bois emplirent quatre bidons. Les drapeaux des régiments, en guise de baldaquin, flottaient au-dessus de la croix.

L'état-major se mit au pied de l'autel, et les troupes se rangèrent en bon ordre, l'arme au bras. Le tambour battit aux champs, les fanfares éclatèrent. La messe commençait.

L'abbé Félix dut éprouver une impression profonde lorsqu'il se tourna vers l'assistance.

Le soleil avait enfin dissipé les nuages, et montait radieux dans le ciel d'un bleu vif de turquoise. Les baïonnettes étincelaient au bout des fusils, et les canons sur la rive du fleuve s'allongeaient luisant comme une frange d'or. Et tous ces hommes, debout, regardaient le prêtre, avec sa chasuble rouge, qui semblait la chlamyde de pourpre d'un empereur romain, officiant à cet autel fragile, à l'ombre des bannières qui se déroulaient en plis amples sur sa tête.

Et quand il éleva l'hostie entre ses mains, des voix tonnantes retentirent, dominant le tambour et le clairon :

— Portez... armes! Présentez... armes!... Genou, terre!...

Et dix mille hommes se prosternèrent, adorant le Dieu auguste, auquel ils disaient du fond du cœur, et non pas avec orgueil comme autrefois les gladiateurs aux Césars :

— *Ave.... morituri te salutant!*

*
* *

Oh! oui, Seigneur, ceux qui vont mourir te saluent, parce qu'ils savent que c'est Toi qui donnes la victoire...

Parce que leur suprême espérance est en Toi...

Parce qu'ils adorent ton éternelle justice et ta miséricorde...

Ils t'invoquent, Dieu des armées, qui fis tomber les murailles de Jéricho.

Ils feront leur devoir, quand sera venue l'heure sanglante, mais leur âme se repose, en ce moment, dans la contemplation du Mystère ineffable par lequel ils ont été rachetés, auquel ils doivent de combattre saintement et d'expirer sans désespoir, *pro aris et focis!...*

*
* *

Le général, un vieux à tête chenue, qui avait laissé un de ses bras en Afrique, et sur la poitrine duquel le grand cordon de la Légion d'honneur cachait un sillon rouge tracé par un sabre russe, vint bravement recevoir la communion des mains du prêtre.

Et après lui, beaucoup d'officiers, y compris cet intrépide capitaine Berte, qui jadis n'aimait pas les « calottins. »

Et c'était, ma foi, le joli sergent Héma, qui servait la messe de l'abbé Félix, fort enorgueilli de redevenir enfant de chœur, avec ses galons d'argent sur les manches, avec la terrible moustache qui balafrait son visage de deux énormes touffes blondes.

La guerre continuait.

L'ennemi avançait de jour en jour. Il ravageait les provinces, incendiait les villages, faisait sauter les ponts, défonçait les chemins. Les habitants fuyaient à son approche : des vieillards engourdis, se traînant à grand'peine, des femmes éplorées, portant de tout petits enfants.

Parfois on voyait tourbillonner dans le ciel de

longs vols d'oiseaux de proie, criblant l'azur de taches noires. Au-dessous d'eux, il y avait une verte prairie, diaprée de colchiques violets, de gentianes bleues, de boutons d'or ; et, sur les fleurs piétinées, des cadavres dans une mare de sang. Et des tronçons d'armes brisées, des sabres rompus, des fusils tordus s'entassaient, rougis.

Les dernières journées de l'automne s'écoulèrent, mornes et grises. Puis l'hiver fondit tout à coup avec ses âpres bises, ses tourmentes de neige, son froid glacial. Mais les troupes n'avaient plus de vêtements, plus de pain, plus de provisions, peu de poudre.

Une nuit, le régiment de Félix fit halte dans un bois, non loin d'un détachement de l'armée ennemie, qui bloquait le passage. Les hommes n'avaient point mangé depuis la veille. Il restait un peu d'eau-de-vie dans les gourdes ; on but une lampée de ce cordial pour se réchauffer. Derrière un pli de terrain, on alluma des feux, avec du bois mort, après avoir déblayé l'épaisse couche de neige ; et les pauvres soldats, exténués de fatigue, vinrent se grouper autour de ces foyers misérables, tendant à la flamme leurs mains gourdes.

On ne pouvait dormir par ce temps affreux sur la

neige qui blanchissait le vallon. Des sentinelles furent postées, deux par deux, et tous les quarts d'heure on les relevait de faction, de crainte qu'elles ne tombassent de froid et d'inanition.

Les capotes en lambeaux, raccommodées avec des ficelles, n'étaient plus que des haillons sordides: les souliers ne tenaient que par des rouleaux d'écorces fixés avec des mouchoirs déchirés. C'était l'armée en déroute, la débandade!... Et pourtant ces malheureux voulaient se battre encore et vendre chèrement leur vie. Prisonniers? Non. La bataille!... et qu'un monceau de corps fît encore à la patrie un de ces remparts de chair pantelante qu'il faut escalader pour la vaincre... A l'aurore, on tirerait les derniers coups de fusil. Qui sait? Une escarmouche heureuse pouvait ranimer les courages et permettre la trouée, cette trouée qu'on annonçait depuis si longtemps et qui ne se fit jamais.

Félix allait de l'un à l'autre, consolant ceux qui pleuraient, soignant les blessés, avec des paroles de réconfort, des sourires, une éloquence ardente de tribun qui veut galvaniser la torpeur des âmes.

Il promettait la victoire. Il en appelait aux espérances folles, mensonge sublime que Dieu pardonnait

sans doute à ce prêtre qui avait tout quitté, son vieux père et sa mère, et le paisible presbytère de la montagne, et le calme heureux de sa retraite, et les joies sereines du ministère pastoral, pour partager les hasards, les aventures, les périls de ces défenseurs du sol natal, à cette heure décimés, perdus.

Il leur parlait de Dieu, des grands faits de Dieu par leurs pères : il relevait leur vaillance abattue. Et peu à peu, sous l'influence de cette voix amie, douce et forte, la confiance renaissait. Les uns, narguant la misère, chantaient, pour oublier la faim qui grondait dans leurs entrailles. Les autres riaient de ce rire convulsif des épuisés, et faisaient assaut de vanteries pour se donner du cœur.

Capitaine Berte rongeait ses terribles moustaches, et le petit sergent, devenu son égal en grade, s'escrimait à fourbir son épée, qu'une rouille de sang maculait.

On admirait ce prêtre, si tranquille dans la fortune adverse, dont le pâle visage, les lèvres décolorées, trahissaient les souffrances, mais qui souriait toujours, et mettait dans son regard, par la force de sa volonté, l'éclair brillant du courage et de l'espoir.

On le voyait redresser sa haute taille sous les restes déchirés de sa soutane, et cheminer accortement dans cette neige friable qui s'épaississait sur le sol, car elle tombait toujours en gros flocons.

Les feux jetaient des reflets rouges sur les arbres; la fumée ondoyait en spirales brunes; des maraudeurs avaient trouvé, dans un hameau abandonné et détruit, quelques provisions variées que l'on se partageait. De temps à autre le canon mugissait au loin; des zigzags de feu rayaient l'espace; des détonations crépitaient; le vent apportait de sourds murmures. On se battait sans doute à quelques lieues de là.

Ce fut une nuit d'angoisse! La veillée des funérailles. On se comptait : on se disait adieu. Le lieutenant Célin se confessa :

— Je serai le premier tué, dit-il à l'abbé Félix d'une voix qui ne tremblait pas. Vous prendrez sur ma poitrine la médaille que vous m'avez donnée, vous l'enverrez à ma mère, et vous lui direz que j'ai rendu le dernier soupir en pensant à elle, en remerciant Dieu, et plein d'espoir en sa miséricorde.

*
* *

L'aube vint. Pas un rayon de soleil : un ciel brumeux, la neige flottant dans les airs en perles légères. Un crépuscule triste succédant aux lugubres ténèbres.

— Hé! camarades, un vilain temps pour mourir!...

Un coup de feu! L'ennemi approchait.

La troupe fut aussitôt sous les armes. Les chefs disposèrent leurs bataillons. On sortit du bois, on gagna la plaine.

L'armée ennemie s'avançait en bon ordre, et les pas de ces milliers d'hommes ébranlaient le sol.

Félix montra à ses enfants son visage resplendissant d'enthousiaste bravoure :

— Par ce signe, nous vaincrons, s'écria-t-il en élevant la croix d'argent suspendue à son cou. En avant, les amis, pour Dieu et pour la patrie !

Le clairon sonna la charge. La fusillade éclata.

Le premier qui tomba fut le lieutenant Célin. L'abbé Félix le reçut dans ses bras, l'emporta, le coucha sur la mousse, au pied d'un chêne.

— Je vous l'avais bien dit! murmura le brave.

Il expira en souriant. L'abbé prit sa médaille, comme il l'avait promis.

On se battait avez acharnement. Les fusils partaient sans une seconde d'intervalle; c'était le crépitement incessant de la foudre, des éclats secs, un fracas mugissant, répercuté par l'écho en vibrations prolongées. Les battements précipités de la caisse, les fanfares de la trompette, parfois interrompues et reprenant soudain avec plus de vigueur, les hennissements furieux des chevaux, les cris d'appel, les râles des mourants, les hurlements des blessés, formaient ce concert épouvantable de la bataille, qui terrifie les plus intrépides.

Une fumée âcre, épaisse, obscurcissait l'air; à travers ce nuage noirâtre, on voyait briller l'acier des cuirasses, le cuivre des casques, l'écarlate des uniformes, les lames des armes.

Les cavaliers se ruaient les uns contre les autres, le sabre haut. Des gémissements étouffés, un choc lourd!... Les fantassins se cherchaient, croisant la baïonnette, et quand la baïonnette s'était brisée dans un fourreau de chair humaine, le fusil se transformait en massue, défonçant les crânes et broyant les poitrines.

Le sang coulait à flots. Il ruisselait en larges nappes, jaillissait en gerbes de pourpre, éclaboussait de taches rouges la neige piétinée, à moitié fondue, qui devenait une boue épaisse, chaude, un lac, une mer de sang!...

Le carnage ne cessait point. Cette poignée de héros se défendait sans trêve ni merci. Combien déjà étaient tombés, donnant leur dernier cri à la patrie, leur dernier souvenir aux aimés, leur dernière pensée à Dieu! La terre se jonchait de cadavres, glorieux débris de la phalange sacrée.

Et sur ces morts, les vivants combattaient encore sous la pluie des balles qui sifflaient, des grenades qui éclataient en lançant des lueurs fauves. La bataille était devenue mêlée, et l'on s'égorgeait maintenant au couteau, comme dans les arènes de Rome païenne les partis de gladiateurs, sous l'œil du divin Caligula!

Ces victimes s'offraient en holocauste, non pas à l'ambition des grands, mais à l'honneur de la patrie, dont ils ne pouvaient plus *défendre le sol souillé.*

Ces lions rugissaient, affolés de désespoir; et puisque la victoire les abandonnait, ils ne voulaient point subir la honte de la défaite, ils mouraient

frappant sans relâche jusqu'à ce qu'ils fussent eux-mêmes frappés.

C'était Léonidas et ses trois cents Spartiates, aux Thermopyles!...

Cette résistance héroïque se prolongea jusque vers le milieu de la journée. Mais, à ce moment, il y eut dans la tempête une subite accalmie; de part et d'autre, on se compta. Hélas! quelques braves seulement restaient debout autour du capitaine Berte et du petit sergent Héma, qui soutenait d'une main défaillante le drapeau troué de balles, roussi, déchiqueté, en loques.

Il fallait se rendre! L'abbé Félix, qui pleurait de douleur et de rage, arracha l'étoffe du drapeau et l'enroula autour de son corps sous sa soutane :

— Ils ne le prendront pas, dit-il, c'est notre bien!

Le capitaine se jeta à son cou :

— Vous avez un cœur de soldat!... cria-t-il.

— Un cœur de prêtre, dit l'abbé : c'est la même chose!

Puis les nôtres jetèrent leurs armes. L'ennemi les enveloppait. Ils étaient prisonniers.

*
* *

On les emmena au camp voisin. Le général ennemi voulait avoir le drapeau. Il désirait ce trophée à sa victoire, et que son triomphe brutal fût paré de cette guenille, disait-il avec le mépris du Vandale pour ce que les chrétiens savent honorer. On l'avait bien vu, ce drapeau. Il flottait encore après le combat sur la tête des prisonniers.

Les prisonniers furent ignominieusement fouillés. Ils riaient de cette basse persécution des barbares. Capitaine Berte frisait sa moustache d'un air narquois; un caporal se permit diverses facéties à propos de bannière; le tambour creva sa caisse d'un coup de baguette, à seule fin de prouver qu'il n'y avait pas caché le précieux haillon.

Le général, un pandour à figure d'ogre, s'exaspéra. Il prétendait qu'on fusillât sur-le-champ tous ces misérables. Un officier lui fit observer que ce serait un attentat au droit des gens, et que le Maître s'en fâcherait peut-être. L'officier paya cette mercuriale un peu plus tard. Il eut gain de cause, l'ogre n'osant passer outre. Mais l'aumônier fut mandé.

Il vint. Son visage austère gardait les traces des rudes fatigues endurées, mais aussi la noblesse de la sérénité, la douceur du courage, l'empreinte de la bonté.

Le vieux pandour, malgré lui, eut un mouvement de respect. Il interrogea le prêtre, en cherchant à adoucir les rauques discordances de sa voix.

— Prêtre catholique?

— Oui, général.

— Engagé volontaire?

— Oui, général.

— Commission d'aumônier militaire en règle?

— La voici, général.

— Pourquoi pas à l'abri pendant la bataille?

— Parce que mon devoir est d'assister mes soldats, en tous lieux, à toute heure.

— Sous le feu?

— Oui, général.

— Vous pouviez être tué!

— Oui, général.

— Et alors?

— Tant pis! général.

— Ambitieux?

— Non, général.

— Et alors?

— Catholique et Français, général?

— Comprends pas!

— Je le sais bien, général.

Ces réponses brèves déconcertaient l'audace du matamore. Il fronça le sourcil. Puis, brusquement :

— Savez-vous où est le drapeau?

— Oui, général.

— Très bien ! Dites où il est.

— Non, général.

— Je le veux.

— Je ne le veux pas.

— Je vous ordonne d'obéir.

— Vous n'avez pas le droit de commander.

— Je vais vous faire fusiller.

— Comme il vous plaira.

— Votre dernier mot?

— Je refuse.

Le soudard, courroucé, commanda un piquet de douze hommes. Il fit conduire devant eux le prêtre, toujours impassible. On chargea les fusils. Félix plia le genou, fit le signe de la croix, puis se releva, résigné.

— Portez armes... En joue...

L'officier se tut sur un signe du général. Celui-ci courut à Félix, et, l'embrassant :

— Vous êtes un brave! s'écria-t-il. Allez-vous-en. Vous êtes libre! Et gardez votre drapeau, vous l'avez gagné.

Malgré les instances de Félix qui voulait partager le sort de ses compagnons, on le reconduisit aux limites du camp, muni d'un sauf-conduit. Il marcha droit devant lui, tout étonné de vivre, et n'ayant plus la force de penser.

*
* *

La nuit était venue, une claire et froide nuit d'hiver. Au firmament, zébré de légers nuages, qui s'amassaient en montagnes à l'horizon, luisaient quelques étoiles d'or, faisant cortège au croissant de la lune, mince et courbé comme un cimeterre d'infidèle.

La neige ne tombait plus, mais elle accrochait aux branches et sur la terre des linceuls déchirés. Ces blancheurs, dans les ténèbres, apparaissaient comme des suaires livides.

Les hiboux hululaient, et les chiens, chassés des villages, erraient dans la campagne, aboyant et hur-

lant à la mort. Des corbeaux croassaient.. Puis le chœur funèbre se taisait tout à coup, et c'était alors un de ces grands silences qui font peur.

Félix revit le champ où ses amis étaient tombés la face à l'ennemi. La lueur blafarde des astres pâlissait sur les cadavres, arrachait des paillettes de lumière à la neige durcie, au sang qui se figeait lentement en stalactites de jais. Ces faces blêmes, ces membres raidis, ces bouches convulsées, ces corps pêle-mêle gisant, ces armes brisées, offraient un tableau si effrayant, si horrible dans son auguste majesté, que le pauvre prêtre s'arrêta, stupéfait, accablé d'épouvante.

Ses cheveux se hérissèrent sur son front. Il porta les mains à ses yeux pour ne plus voir ces choses effrayantes. Mais la source des larmes était tarie. Il sentit son cœur palpiter, tressauter dans sa poitrine, et sa gorge se serrer, et ses dents s'enfoncer dans ses lèvres.

— Oh ! mon Dieu !... balbutia-t-il... Que de sang !

Il trébucha, et levant au ciel un regard d'ardente douleur, il vint s'abattre, évanoui, sur un monceau de chair inanimée...

X

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ

« S'il est dans le sacerdoce une fonction sacrée, c'est celle du prêtre des prisons, de ce prêtre, le seul spectateur dont la présence sanctifie l'échafaud... Un métier, dites-vous ? Mais ce métier, ils l'ont choisi, ils le subissent. Au lieu de vivre au milieu du luxe du monde, ils se heurteront aux haillons et respireront l'air humide et infect des cachots ; nés sensibles aussi, ils se sont volontairement condamnés à voir cent fois dans leur vie monter et retomber le couteau sanglant de la guillotine. Sont-ce là des plaisirs bien grands ?

« N'ôtez pas le dernier ami à ceux qui vont mourir ! Qu'en montant sur l'échafaud, le coupable ait une croix devant les yeux ou, du moins, que de son dernier regard il aperçoive, auprès du représentant de la justice des hommes, celui de la clémence de Dieu. »

(X.-B. Saintine, *Picciola.*)

Depuis combien de jours l'a-t-on condamné? Il ne sait plus. Et cependant il les a comptées, ces longues journées d'angoisses, ces heures qui s'écoulent avec une désespérante lenteur, comme l'eau d'une mer qui s'en irait goutte à goutte. Oh! ces minutes qui se

traînent, qui semblent avoir la durée d'un siècle, que de tourments elles lui ont apportés. Mais le soir, lorsque la petite raie jaune qu'un rayon furtif de soleil irruant par une fente de l'auvent trace à l'angle de la muraille grise, lorsque la petite raie de lumière disparaît, et que la nuit revient avec toutes ses terreurs, le temps a disparu comme l'éclair : c'est encore un jour de passé, un jour de vie, il n'en reste que bien peu, et qui fuient si vite !...

La dernière fois qu'il a vu des êtres humains, c'était par un clair soleil de printemps. Le ciel était d'un beau rose avec de grands rayons de vermillon. Toute la ville était en émoi. Une multitude qui l'accablait d'invectives et de menaces. Il ne connaissait personne parmi ces gens féroces, acharnés contre lui. Ils se le montraient du doigt, et tous les regards qui s'arrêtaient sur sa face pâle, avaient une expression d'horreur et d'effroi.

Puis on le poussait dans une salle, à l'aspect austère et morne, aux verrières ternies par la poussière. Il voyait l'énorme crucifix qui dominait l'assemblée, un divin cadavre, tout saignant, livide et meurtri, cloué sur la croix. Des juges en robes, rouges, au visage sombre, aux yeux éteints et qui restaient

immobiles sur leurs sièges, dans la pose raide des statues antiques.

Des témoins, rangés sur les bancs, agités, heureux de jouer un rôle dans ce drame. Il y reconnaissait les amis de son enfance, qu'il avait aimés ; il se rappelait leurs rires sonores, leurs chansons joyeuses de la moisson, les contes de la veillée, les battues au loup par la neige qui couvrait de son manteau blanc la campagne silencieuse. Et maintenant ils venaient, le rouge au front, se défendre d'avoir aimé un criminel.

Devant lui, les jurés. De bons bourgeois, fâchés qu'on les dérangeât de leurs affaires pour si peu, et qui avaient hâte d'en finir, blêmes d'une responsabilité pesante, car il est déplaisant de se souvenir toute sa vie qu'on a rayé, par son vote, un homme du nombre des vivants. Quelques-uns, peut-être, songeaient déjà aux circonstances atténuantes, mais on n'en trouverait aucune dans ce double meurtre, si habilement combiné.., Et quel meurtre !... Un parricide, puis l'égorgement d'un enfant, unique témoin visible de l'horrible forfait !

Le condamné revoyait cette foule, curieuse, haletante. La voix du juge retentissait encore à son oreille. Il niait tout.

Mais comment avaient-ils deviné, eux? Instant par instant on lui racontait son existence perverse, on lui disait qu'il avait pensé, médité, préparé le crime de cette façon, et comment il avait fait, et de quelles armes il s'était servi... Les armes? Là, sur une table, souillées de sang.

L'aveu débordait de ses lèvres qui frémissaient :

— Oui, j'ai tué mon père. Je voulais m'amuser; il me refusait de l'argent, il fallait bien que j'en eusse. J'ai pris le couteau et j'ai frappé trois fois, au cou, au cœur, au ventre. Le petit berger, couché sur sa paillasse, avait tout vu. Qu'auriez-vous fait à ma place? J'ai saigné le berger, pour qu'il ne me dénonçât point.

Quel silence mortel après cet aveu rapide, précipité, martelé par une voix rauque et cependant distincte !...

On l'emmena. Quand il revint, il vit qu'on le regardait avec une pitié méprisante; même, des femmes pleuraient. Un murmure sourd emplissait la vaste salle, avec ce mot répété, qui tintait comme un glas :

— La mort!... la mort!... la mort!...

Il ne fut pas ému, en écoutant l'arrêt terrible. Que

lui importait? Le droit de grâce n'est-il pas une sauvegarde? On ne donne pas au bourreau la tête d'un enfant de vingt ans!...

Et le misérable revenait à la prison, étonné d'être si calme, indifférent à l'inexorable sentence. On l'enfermait entre ces quatre murs; il remarquait, pour la première fois, la petite raie jaune, en face du soupirail, tremblotante et s'effaçant peu à peu; les verrous grinçaient dans leurs gâches... un cliquetis de clefs tintinnabulantes, le pas lourd sur les dalles du guichetier s'éloignant dans le corridor... et plus rien, que les ténèbres, le silence, la solitude.

Le condamné s'allongeait sur son grabat, s'endormait, heureux enfin de cette certitude du sort qu'il avait maintenant. Hier encore, il doutait. A cette heure, il savait. La mort ne l'effrayait guère. Que faire en ce monde, quand on est pauvre, avec une soif inextinguible de jouissances? Mieux vaut le repos de la tombe, qui peut-être, pensait-il, est le néant!

Mais le sommeil accablant ne dura pas assez. La bête avait succombé, l'esprit s'éveillait, jaillissant des limbes. La mort, si proche? Et le condamné voulu revoir les scènes effrayantes qui l'avaient conduit là

*
* *

Au lendemain de la première communion, il hantait les vauriens du village, qui l'entraînaient au cabaret. L'adolescence est faible contre les grossiers appâts. Que de pièges tendus à l'innocence de ce blondin, qui sacrait et fumait comme un homme, et qu'on ramenait ivre au logis paternel !

Il comptait ses fautes, depuis la plus petite, qui l'avaient poussé au crime, degré par degré : l'oisiveté d'abord, la gloriole, puis la paresse, l'ivrognerie, le jeu, tous les vices qui coûtent cher à entretenir, dont on a grand'honte et dont on se pare.

Il songeait à cette courte agonie du vieux père, frappé trois fois, au cou, si souvent naguère entouré des bras potelés de l'enfant ; au cœur, ce cœur tout plein de l'enfant bien-aimé...

Il entendait le hoquet douloureux de la victime qui, la gorge coupée, ne pouvait plus crier. Il voyait ses yeux épouvantés se fixer, dilatés d'horreur, sur les siens ; il remuait la main, comme il l'avait remuée dans le sang, pour écarter ce ruissellement rouge qui jaillissait sur lui.

Et le berger! le petit pâtre innocent, qui pleurait, tout pâle sous les boucles blondes de ses cheveux, et qui joignait les mains en implorant grâce. Mais le parricide avait peur de ces yeux bleus qui avaient vu, de ces lèvres roses qui parleraient, et son couteau se plongea dans la poitrine de l'enfant, sans miséricorde.

Alors, au fond de ce cachot obscur, au milieu de ce silence qui l'enveloppait, le condamné poussa une clameur d'angoisse. Des spectres sanglants se dressaient avec leurs blancs linceuls, et s'avançaient menaçants... Il voulut abaisser la paupière, mais une force inconnue la soulevait, et toujours, sous son regard, les ombres blanches qui étendaient leurs bras, chargés de malédictions!...

Toujours dans l'oreille, le gémissement sourd, le clapotement du sang, le cri de l'acier dans la chair !

Quand le jour apparut, le condamné gisait sur sa couche, anéanti, presque fou de terreur. Et c'est alors qu'il eut peur de la mort, peur de la tombe humide où son cadavre serait jeté sans suaire, peur de la hache dont l'acier crierait aussi dans sa chair, et dégoutterait de son sang...

Pendant quarante jours, il eut cette vision, et pendant quarante nuits cette insomnie... Parfois il dormait, pourvu qu'un gardien veillât sur son sommeil et qu'il vît, au réveil, une figure humaine près de lui. Puis il retombait dans sa torpeur, ou prenait des accès de frénésie qui faisaient craindre qu'il ne se broyât le crâne contre les murs.

Un jour, le directeur de la prison vint le voir, et lui demanda, d'une voix attendrie, s'il voulait qu'on lui amenât un prêtre.

— Un prêtre? Non! je hais les corbeaux.

— C'est pour... demain! balbutia le directeur.

— *Demain!...*

Le condamné trembla de tous ses membres :

— DEMAIN!... Ah! tant mieux, j'en avais assez de souffrir comme ça!...



C'est une grande salle, propre, froide et triste, une salle d'hôpital. Elle est pleine de blessés convalescents.

La paix signée, on a envoyé là Félix, brisé par les fatigues de cette rude campagne, et qui a voulu, tout

en prenant du repos, se rendre utile. Parmi ces pauvres soldats qui ont perdu un bras ou une jambe à la bataille, et dont le corps est couturé de cicatrices glorieuses, il en est plus d'un qui sera heureux de revoir un prêtre, et de lui parler chaque jour.

Donc Félix est venu à l'hôpital de Barsac, une petite ville du Midi, bâtie en pyramide sur un escarpement de roches, aux abords du Rhône, large et rapide, courant vers la mer. Il y reprend peu à peu ses forces épuisées par les privations, par la faim, le froid, les marches sans fin à travers la neige. Il essaye d'y oublier les souvenirs sanglants, le fracas des combats, le bruit du canon, les chaudes alarmes. Il y revient à Dieu, dans le calme absolu de la retraite ; il prêche aux malades la patience et la résignation. Il cause avec eux du village où les vieux parents les attendent, où les jeunes sœurs et les pures fiancées pensent à l'absent qui va bientôt revenir.

A combien a-t-il promis sa visite? Ils le voudraient tous avec eux, toujours, et le supplient de changer de garnison, c'est-à-dire de diocèse. Il y a des chrétiens partout. Mais l'abbé Félix parle du menuisier Jean-Pierre, et de maman Rosalie, qui se fait vieille, et du clocher à l'ombre duquel il est né, et du cimetière

dont la terre est faite de la chair et des os de ses aïeux. Les autres soupirent, ils savent ce que c'est que l'amour du pays!...

Aux dernières lueurs du jour, les vitres claires étincellent. Un rayon argenté s'allonge sur le parquet de chêne luisant, comme un sillage de navire dans la mer bleue. Deux files de lits, pareils à des chapelles, avec leurs baldaquins de percale blanche, et leurs blancs rideaux drapés en légers plis.

Sur l'oreiller se détachent des figures martiales, sillonnées de balafres, avec des lèvres décolorées et des regards alanguis. Au chevet, les bols de tisane, les fioles étiquetées, que le patient déteste, et dont l'odeur fade l'écœure, lui qui vivait dans l'odeur âcre de la poudre et du sang. Quelques-uns, de leurs mains amaigries, tiennent encore le livre qu'ils lisaient, pour tromper l'ennui des longues heures de la journée.

Il en est qui sont debout encore, enveloppés de la capote grise, et le bonnet de coton sur la tête. Ils sont réunis par petits groupes. Ceux-ci regardent le ciel bleu où s'allument une à une les étoiles; ceux-là devisent des faits d'armes qui les ont amenés là. D'autres encore s'entretiennent mystérieusement de

la besogne que font sur la grand'place des charpentiers venus de loin, et dont les coups de marteau, lourds et pressés, retentissent sinistrement dans le silence du crépuscule.

Parfois une bonne sœur passe, ses voiles noirs flottant sur sa guimpe blanche, et le cliquetis de son chapelet fait un bruit réjouissant.

Des religieuses prient, agenouillées devant la petite chapelle qui enlève un peu de tristesse au sanctuaire de la souffrance, et quelques malades sont là, aussi, ravis d'une joie sereine par l'ardente contemplation de l'image de Marie, Vierge, entourée de fleurs au feuillage doré, de candélabres de cristal dont les cierges semblent être des pistils de fleurs énormes et étranges. Les vases de faïence coloriés, les chandeliers de cuivre, les paillettes de la nappe de dentelle luisent dans la verdure. Le Christ étend ses bras sur la croix noire, modèle et réconfort de ceux qui souffrent...

Et la petite lampe d'argent se balance, pétillant dans sa coupe de verre rouge, au bout de trois chaînettes qui la suspendent à la voûte.

L'abbé Félix rentre. Il vient d'achever la lecture du bréviaire, en se promenant dans le jardin, sous les cerisiers en fleurs, entre les plates-bandes, où prime-

vères et violettes ceignent d'un ruban de brocart blanc, violet et vert, les carrés de légumes bordant la terre grise de leurs verdures si variées.

Il sourit aux compagnons, salue la bonne sœur qui passe, il vient à la chapelle fléchir le genou devant l'autel enguirlandé. Mais il se fait un murmure à la porte. Elle s'ouvre. Un personnage bien vêtu, d'âge mûr, pénètre dans la salle, suivi du maire de Barsac et de la supérieure des sœurs. Il s'avance vers Félix, étonné :

— Monsieur l'abbé, lui dit-il d'une voix grave et émue, je suis le président du tribunal. Il y a, aux prisons de notre ville, un condamné à mort qui sera exécuté demain au point du jour. Notre curé est octogénaire, infirme : je n'ose pas lui demander son assistance auprès de ce malheureux... Nous n'avons aucun prêtre dans le voisinage...

— Oh! mon Dieu, dit Félix, pâle et tremblant.

Il se prosterne et prie, accablé de la cruelle mission qui lui échoit. Puis il se relève et, essuyant les pleurs qui mouillent ses paupières, il ajoute, simplement :

— Je suis prêt à vous suivre!

Le magistrat s'incline, saisi de respect :

— Du courage, dit-il, c'est une âme que vous jetterez aux pieds de Dieu !

*
* *

Le dernier jour d'un condamné, cette lamentable élégie, est le premier gage donné par Victor Hugo à l'idée révolutionnaire. Combien d'âmes honnêtes se sont laissé prendre aux froids accents de cette sensiblerie calculée qui vous force à vous apitoyer sur le meurtrier qui va être châtié, et vous laisse indifférent sur le sort de sa victime innocente ! Livre faux, livre malsain, livre dangereux, qui déprave les sentiments et fait couler des larmes dont on a honte.

Je suis délibérément, réflexion faite, sans arrière-pensée, partisan de la peine de mort. Je n'ai pas assez de compassion à dépenser pour en garder une part quelconque aux misérables assassins qui jouent du couteau si facilement et si volontiers, en riant, pour quelques sous, — pour le plaisir, — pour rien. De la pitié pour ces monstres? Et quel sentiment réserver dans le fond de son cœur pour les pauvres et pour les malheureux?

On ne doit aux coupables que la justice, et peut-

être l'oubli, lorsqu'ils ont expié. Quant au pardon, c'est affaire entre leur âme et Dieu.

C'est un lieu commun que de redire : la peine de mort est une nécessité sociale. Il faut pourtant le répéter : aucune société de notre époque ne pourrait vivre en paix, la peine de mort abolie; c'est le seul frein efficace. La société a le droit de faire périr l'homicide, en vertu de l'instinct de conservation inné chez l'homme et qui le porte à sacrifier son semblable, s'il le faut pour conserver à soi-même l'existence.

Dès le commencement du monde, et chez tous les peuples, primitifs, ou barbares, ou civilisés, la peine de mort a été appliquée; c'est donc qu'elle est de droit naturel. On verrait les plus ardents abolitionnistes de l'échafaud se faire eux-mêmes justice, et devenir bourreaux si, cette utile fonction étant supprimée, un de ces assassins qu'ils protègent, égorgeait leur mère, leur femme ou leur fille. Nous reviendrions bientôt au code du talion, dent pour dent, œil pour œil, et ce serait alors la décadence sanguinaire des nations pourries.

Le motif le plus invoqué en faveur de cette peine de mort qui donne aux sociétés de si terribles responsabilités, c'est l'exemple. Et qu'on ne le nie pas!

On voit des hommes à mine suspecte rôder autour de la guillotine, et pâlir quand arrive le condamné, et s'évanouir, eux, les bouchers saturés de sang! — à l'heure où le fatal couteau glisse dans ses rainures. Ils se disent, ces hommes, dont la main a peut-être déjà enfoncé le poignard dans une poitrine humaine, qu'un jour ou l'autre ils seront amenés à cette expiation, ligottés comme le camarade, blêmes comme lui, tremblants comme lui, escortés comme lui des « hussards de la veuve », précédés, comme lui, du vieux prêtre qui soutient entre ses doigts crispés l'image du grand Supplicié du Calvaire.

Et ces êtres endurcis, que rien n'épouvante, qui n'ont pas de remords, qui ne croient à rien, qui raillent le diable et qui insultent Dieu, frissonnent devant ce formidable *Monsieur* en habit noir qui, du bout de son doigt, fait rouler une tête dans le hideux panier plein de son...

Mais en vérité, aujourd'hui la justice humaine semble craindre de remplir son mandat au grand jour. Le sinistre tableau d'une exécution à Paris a été fait et refait cent fois par des reporters enchantés de cette occasion charmante de gagner beaucoup de sous en écrivant beaucoup de lignes.

Vous voyez cela d'ici.

Il est jour à peine, un jour blafard... la sanglante machine est ajustée... M. le bourreau mâchonne un cigare et se prélasse en attendant l'heure de la besogne. Ses aides jouent au piquet sur un coin de la plate-forme, en échangeant des plaisanteries grossières. Les soldats, que l'implacable consigne envoie là, voudraient bien s'en aller.

Personne ne savait la veille que, ce matin, un assassin devait être lancé dans l'éternité. Et pourtant la foule grouille aux entours du funèbre carrefour. Et quelle foule! Des voyous déguenillés, la lie des bandits et l'écume de la bohème, des curieux venus là par dépravation du cœur et soif de spectacles infâmes.

Des voitures attendent leurs locataires : gommeux ivres de champagne, et qui grelottent de peur avant le moment lugubre; rôdeurs de barrières, qui se content les détails de la dernière matinée; filles de bas étage et courtisanes de haut parage, qui veulent mettre à l'épreuve leur cœur durci à la débauche et s'assurer qu'il ne bat plus.

Multitude méprisable, qui se repaîtra des convulsions de l'agonie avec la même ardeur qu'elle se

pâmait tout à l'heure aux lazzis d'un queue-rouge, aux pirouettes d'un clodoche... Multitude vile, qui ne comprend pas ce que cette journée a d'auguste et de sacré ; qui va rire peut-être de la lividité du condamné ; ou — pis encore ! — qui va le plaindre... Multitude infecte où, en cherchant mal, on trouverait nombre d'individus dont la place serait sur la guillotine, et non pas devant la guillotine.

Personne, sauf le greffier, la police et la troupe, qui représente la Société : cette société qui a jeté au bourreau cette proie pantelante, cet homme qui dort pendant que le menuisier cloue les planches de son cercueil, pendant qu'un valet aiguise le couteau qui lui coupera la tête.

Cela, au fond, est monstrueux. On mène un homme à l'échafaud, comme on mènerait un taureau à l'abattoir. Nul n'y pense, nul n'en a cure ou souci. Paris s'agite, Paris travaille, Paris s'amuse, Paris se rue aux fêtes et aux plaisirs, avant même que les cailloux de la place de la Roquette soient séchés du sang qui les souillait.

Ne vaudrait-il pas mieux qu'une exécution fût un deuil public et qu'une solennelle magnificence entourât ce grand acte d'expiation, afin de l'ennoblir ! Je

voudrais que, ce jour-là, tous les théâtres, tous les lieux de plaisirs fussent fermés; que le cortège, sombre et pompeux, comme au moyen âge, défilât dans les rues devant les boutiques closes; que toute la garnison de la ville fût sous les armes; que toutes les cloches sonnassent le glas des agonisants; que dans toutes les églises des prières fussent dites pour la créature appelée au tribunal de Dieu, autrement miséricordieux que le tribunal des hommes; que l'échafaud fût tendu de noir, et qu'il restât debout jusqu'au soir, avec le sang ruisselant sur ses tentures!

Comparez ces deux tableaux l'un à l'autre; celui-là est hideux, celui-ci est terrible, mais grandiose.

Alors la peine de mort aurait une sanction : la société serait vraiment vengée, et vraiment effrayée, — car il faut qu'on l'effraye. L'exemple serait éclatant et, par son éclat même, il acquerrait une puissance qu'il n'a plus : le souvenir de cette épouvantable journée serait à jamais dans toutes les mémoires, et nul n'oserait plus dire que la justice a honte des sentences qu'elle a rendues.

Mais nos utilitaires objecteraient que cela gêne le commerce! Théâtres, cabarets et boutiques réclameraient contre cette clôture, hélas! trop souvent ré-

pétée, — car on tue beaucoup en ce beau pays de France.

La sensiblerie est à la mode ; et tel jeune seigneur qui fournirait un coup d'épée au meilleur de ses amis pour la dernière drôlesse venue, plaindrait le condamné conduit au bourreau avec la pompe du deuil.... Et dans quelque temps les jeunes seigneurs de notre merveilleuse démocratie, si l'on n'y met ordre, montreront comme ils pratiquent la tolérance, et ils aboliront la peine de mort. Ce sera bien simple : les assassins guillotineront les juges !

*
* *

Le condamné était blotti dans un angle du cachot, les genoux ramassés sous lui, les coudes sur les genoux, les poings enfoncés dans les yeux pour se délivrer de l'horrible vision : la guillotine aux bras rouges, et le couperet d'acier luisant.

Un gendarme le surveillait, maugréant d'une telle consigne, et cherchant en son esprit ce qu'il pourrait dire pour alléger l'angoisse de la brute, écrasée de terreur, de remords et de lassitude, qui s'abîmait en

son farouche silence. Et chaque fois qu'une parole montait à ses lèvres, le vieux à moustache blanche sentait sa gorge se serrer, et son cœur battait si fort sous le baudrier jaune, qu'il ne pouvait parler.

Deux chandelles éclairaient la cellule. Sur la table, un repas, des viandes, du vin, dernière aumône au misérable en partance pour l'éternité. A cette heure, il inspirait de la compassion, stérile compassion qui ne pouvait adoucir que par des soins matériels l'horreur de cette veille funèbre !

Les pas des sentinelles, au dehors, cessèrent de frapper les dalles. Un formidable grincement de verrou. La porte roule pesamment sur ses gonds. Une voix bienveillante, attristée :

— Tôni Laurent, je vous amène un prêtre, écoutez-le.

— Un prêtre !

Tôni se dressa de toute sa hauteur, la prunelle flamboyante, les cheveux hérissés :

— Allez-vous-en ! Je ne veux pas de vous !

Félix s'approchait, les bras ouverts. Il se pencha, ses mains sur les épaules de Tôni ; et se penchant encore, il embrassa le condamné qui frémit de tout son corps sous l'impression de ce baiser.

Félix fit signe au gendarme qui sortit. Alors, soutenant le malheureux qui se débattait faiblement, il le fit asseoir sur le grabat, s'assit auprès de lui, et gardant sa main dans la sienne, le bras autour de son cou :

— Mon pauvre enfant! dit-il, avec une si profonde expression d'amour, de piété, d'ineffable charité, que l'autre tressaillit, comme s'il eût entendu la voix de sa mère arrivant d'outre-tombe.

— Mon pauvre enfant!..... n'avez-vous jamais aimé?..... Que ce pur sentiment qui est au fond de tout cœur humain, et du plus gangrené, s'éveille dans le vôtre... Je ne suis pas un juge, mais un ami... Je ne viens pas vous accuser, mais vous absoudre... Vous n'êtes pas un criminel, aux yeux du prêtre : nous sommes deux créatures de Dieu, deux pécheurs devant sa justice...

Le condamné, stupéfait, l'écoutait avec une défiance mêlée d'admiration. Il jouissait délicieusement de cette voix enchanteresse, et néanmoins il gardait son air sombre et tenait la paupière abaissée, immobile et impassible.

— Vous aviez banni Dieu de ce pauvre cœur, poursuivit l'abbé, du même accent de douceur péné-

trante. Dieu n'est pas exigeant : que vous pensiez à Lui un jour dans toute votre vie, une heure, un instant, c'est tout ce qu'il demande. L'heure est venue, pauvre enfant! Vers qui élever une espérance? à quelle source puiser le courage de bien mourir, après avoir mal vécu, si ce n'est en ce Dieu de miséricorde?...

Tôni eut un geste furieux :

— Condamné, maudit, abandonné! gronda sa voix rauque. Sauvez-moi de la mort, au lieu de me parler de la vie éternelle qui n'est peut-être qu'un mensonge!

— Peut-être!... Eh bien! qu'elle soit un mensonge, vous n'en mourrez pas moins consolé! Mais si c'est vrai!... Toujours sans fin, sans répit, l'ardente souffrance du damné, privé de Dieu!... Ou la gloire des bienheureux après l'expiation!

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, au lieu de me mépriser comme les autres, et que vous importe mon âme?

— Jésus a dit que personne d'entre nous n'est sans péché. Je vous plains, mon fils, et ne vous méprise point.

— Je vous hais, moi! Je vous hais, parce que vous

êtes un prêtre... et, qui sait?... un saint! Oui. J'ai fait le mal. Ah! J'ai traîné mon âme dans toutes les fanges, mon corps dans toutes les souillures. Et j'ai frappé celui qui m'avait donné la vie, pour le punir de me l'avoir donnée... Oh! vous ne savez pas ce que c'est! Voir tant de riches gorgés d'or, et qui se payent tout ce que le diable peut leur offrir de plaisirs : être pauvre, et voir cela; sentir qu'on se roulerait dans toutes ces voluptés, dans ce luxe insensé, dans ces fêtes splendides... et manger son pain noir et boire son vin âpre, à la lueur d'une résine, au fond d'un antre dont ils ne feraient pas un chenil à leurs chiens. J'ai tué! On fait bien de me couper le cou : Je tuerais encore!... Et cependant j'ai peur!... j'ai peur!... leur guillotine, leur bourreau... Demain, on mettra ma tête entre mes jambes, hurla Tôni en plongeant ses doigts dans sa crinière blonde, et se cramponnant à poignée aux boucles moites d'une sueur d'agonie.

Félix poussa un soupir douloureux.

— Le temps est passé, murmura-t-il... Songez à l'avenir!

— Ne pouvait-on me faire grâce? Je n'ai pas vingt ans!

— Triste grâce que celle qui vous eût envoyé au bagne pour le reste de votre vie...

— Qu'est-ce que cela me fait? Le bagne, les déserts de l'Afrique, la faim, la soif, les coups de bâton... mais vivre!

— Et ceux que vous avez frappés n'avaient-ils pas le droit de vivre! L'un vieillard à cheveux blancs...

— Il m'aimait trop!... Que ne m'a-t-il corrigé!...

— L'autre, un innocent garçonnet qui souriait aux douces joies de ses quinze ans... Sa mère n'avait que lui; elle n'a plus que sa tombe.

Tôni le regarda, effaré.

— Oui, dit-il, oppressé par une impression qu'il n'avait pas encore éprouvée. C'est affreux de tuer!... On voit rouge, on a un couteau... Le démon vous pousse la main. On tue... Le sang enivre, la peur exalte. La folie vient : on tue encore!... C'est juste! il vaut mieux que je meure : le crime appelle le crime, et peut-être...

Il s'affaissa sur ses deux genoux, vaincu cette fois par le repentir :

— *Bénissez-moi, mon père,* cria-t-il d'une voix déchirante, *parce que j'ai beaucoup péché!...*

Alors ce cachot enténébré sembla resplendir d'une

clarté surnaturelle. Une auguste majesté transfigura le visage du prêtre. Il appuya contre son épaule le front du pénitent, le tenant, pour ainsi dire, enveloppé d'une caresse...

Et lorsque, après avoir entendu, avec le calme du juge, la confession du condamné, le prêtre proféra d'une voix solennelle, avec un puissant élan de l'âme, le solennel *Absolvo te*, ce lieu d'horreur parut comme purifié par la présence invisible de l'ange du Pardon.

*
* *

Derrière les gendarmes, sabre au poing, ils s'avançaient tous deux, isolés du reste du cortège, entre deux files de soldats. Le condamné, vêtu de la chemise blanche des parricides, le voile noir sur le visage, les mains liées derrière le dos. Le prêtre, d'une pâleur livide, et faisant un effort inouï pour se tenir debout et cheminer. Sa main tremblante soulevait un crucifix; ses lèvres murmuraient une prière, et tous deux allaient d'un pas lent, suivis des gens de justice, qui marchaient tête nue.

La foule, surprise, accordait à cet étrange et terri-

ble spectacle le silence du respect. Et plus d'un, venu là pour insulter à l'agonie de l'assassin, s'inclinait, ému d'une soudaine pitié.

Que d'hommes, pour voir mourir un homme! Est-il donc vrai que la multitude aime le sang? Ils couvraient les rues et les chemins, oscillant comme la mer houleuse; et parfois s'élevait un murmure prolongé, comparable aux sonores grondements de la tempête.

Il y avait là des enfants qui levaient un regard effrayé sur le blanc suaire flottant aux épaules du condamné; des femmes affolées de curiosité, qui se signaient, comme au passage d'un cadavre.

L'abbé ne voyait rien, n'entendait rien. Sanglots et murmures, gémissements et rumeurs apitoyés n'arrivaient point à son oreille. Il allait à travers cette multitude, les yeux fixés sur le Christ qu'il apercevait à travers un voile sanglant. Et sa bouche, desséchée par l'angoisse, laissait échapper des invocations brèves, des paroles ferventes, auxquelles répondait le condamné, palpitant sous le crêpe noir qui cachait sa face exsangue.

Tandis que le jeune homme s'absorbait dans l'acte suprême de contrition et s'avançait d'un pas tran-

quille vers le lieu de l'expiation, Félix ressentait en lui toutes les affres d'une agonie de victime. Le supplice, il l'endurait, lui, avec toutes ses révoltes de la chair, avec ses déchirements et ses tortures de l'âme, inquiète du grand Inconnu qui va la saisir, l'emporter et la jeter, pantelante, devant le tribunal sans appel...

Alors il se tournait vers Tôni, que parfois un frisson secouait, et, de sa voix saccadée, il râlait :

— Repentez-vous! repentez-vous!...

— Je me repens, mon père, et j'ai confiance... Priez pour moi!

Là-bas, au tournant de la route, l'échafaud apparut, dessinant en noir, sur le ciel clair du matin, ses poutrelles grêles, et le biseau d'acier, qu'un rayon de soleil criblait d'étincelles. Et debout, sur la plateforme, deux ou trois hommes, qui n'osaient bouger, statues de bronze à l'attitude honteuse et humiliée. Et autour de la machine infâme, une multitude compacte, serrée, se poussant et s'étouffant pour mieux voir.

Il y eut un silence majestueux... Au pied de l'échelle, le moribond souleva son voile et tendit les joues au prêtre qui l'embrassa en sanglotant. Un pas lourd sur

les barreaux de bois. Puis des mouvements rapides... L'éclair brilla. Un coup mat... Un nuage de poussière. Quelque chose de lourd, d'informe, de rouge, qui bondit dans le panier plein de son... Un jet de sang!...

L'abbé Félix, pressant le crucifix contre sa poitrine, tomba défaillant, entre les bras de ceux qui se trouvaient là. Sa mission accomplie, le prêtre succombait à la faiblesse physique, et lui qui se jetait naguère, le front haut, dans la mêlée, en pleine bataille, s'évanouissait d'horreur au pied de cet échafaud ensanglanté, trône où la justice humaine règne formidablement !...

XI

RETOUR AU PAYS

Allons : je veux revoir mes montagnes aimées,
Mes vallons caressés des brises embaumées,
Mes pics illuminés des premiers feux du jour,
Et mes bois, et mon lac aux vagues amoureuses,
Et ma rivière errante, et ses rives heureuses,
Et tout ce que j'aimais dans mon premier amour.

J'irai m'asseoir encore sur les hautes falaises,
Aux flancs des rochers nus, à l'ombre des mélèzes,
D'où l'on voit à ses pieds les aigles tournoyer,
Sous la charmille sombre où la brise murmure,
Au bord de la fontaine où bouillonne une eau pure,
Au seuil de la maison qu'ombrage un vieux noyer.

. . . . Viens avec moi, mon père ;
Voilà le banc rustique où s'asseyait ma mère,
Lorsque, par un beau soir, son cœur, tendre et pieux,
M'enseignait la prière et la crainte des dieux.
D'ici tu me montrais le chemin des étoiles ;
De là, les flots des mers sillonnés par les voiles ;
Là-bas est le berceau de fleurs qui m'ombragea,
J'ai planté ce poirier... Qu'il a grandi déjà !
Tu me traças toi-même, à l'angle de l'enceinte,
Un coin où j'élevais la rose et la jacinthe...

(J.-P. Veyrat, *la Coupe de l'exil.*)

Lorsque l'abbé Félix arriva à l'entrée de la ville, il fut obligé de s'asseoir sur un chasse-roues, tant l'émotion le poignait de revoir ces lieux si familiers à sa mémoire et qu'il avait, un moment, désespéré de

revoir jamais. Il avait voulu revenir seul pour savourer, dans leur indicible puissance, les joies infinies du retour, et son cœur tressaillait d'allégresse.

Il foulait la terre natale, terre bénie entre toutes, à laquelle d'invisibles liens, que rien ne peut trancher, attachent tous les hommes, terre mère que l'on aime, parce qu'on en est sorti, et qu'on y rentrera un jour, pour y mêler sa cendre jusqu'à la fin des siècles.

Félix contemplait la vallée que tant de fois il avait admirée, dont il connaissait les moindres recoins, et qui lui paraissait, à cette heure, plus belle encore qu'autrefois.

C'était Rochenoire, déchirée par de formidables entailles, vêtue de ses grandes forêts de sapins, ceinte de prairies veloutées, avec ses falaises de calcaire jaune, et son torrent gris, qui les ronge.

En face, l'énorme montagne de Beaune, dont les aiguilles jumelles s'élancent dans le ciel, rougies par les feux du couchant, au-dessus d'une couronne géante de roches nuancées des plus délicates couleurs.

Puis au delà, les contreforts des Alpes, aux lourdes assises enchevêtrées, aux croupes bleuâtres, aux cimes diaprées de neige, se profilent sur l'azur en

lignes harmonieuses, et l'horizon est fermé par une tache blanche qui scintille, le sommet d'un mont que revêt la froidure éternelle.

Entre ces hauteurs, aux verdures sombres et gaies, la vallée s'étend, fertile. De longues files de peupliers luisants se balancent à la brise, de vieux noyers, aux frondaisons touffues, se groupent aux bords des chemins; ce ne sont que champs et prairies, ceints de haies d'aubépine, de viorne, de fusain; des vignes rampantes, enlaçant leurs pampres aux pêchers.

Ce riant paysage est parsemé de maisonnettes, de hameaux cachés sous les arbres. Çà et là des clochers aux flèches aiguës percent la voûte de feuillage et brillent au soleil; des chalets, aux chaumes moussus, s'accrochent aux flancs des rochers; des tonnelles de clématite et de chèvrefeuille garnissent les angles des jardins.

C'est une symphonie parfaite de toute la gamme du vert.

*
* *

Félix riait en lui-même et remerciait Dieu de lui avoir donné une patrie si belle. Il se complut long-

temps à regarder la pourpre et l'or du soleil couchant se jouer sur les montagnes, strier d'étincelles le granit rose, broder d'arabesques capricieuses les pentes d'un vert tendre, jeter sur les forêts, comme une écharpe, un arc-en-ciel de lumière.

De l'autre côté, le site prend un autre aspect. Le val s'arrondit, entouré d'un cirque d'alpes, montant en gradins, d'assises en assises. La masse imposante du Sapey, crénelé de sapins, avec ses escarpements de roches brunes, ses ravines profondes, ses broussailles rousses, domine des crêtes déchiquetées, où le bleu de l'ardoise et le vert glauque de la serpentine se rayent des écailles luisantes du mica.

Une croix blanche, colossale, étend ses bras au-dessus de la grotte vénérée de sainte Thècle ; et plus bas, sous un superbe tilleul, la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle protège les vignobles de Princens.

La ville s'étend au pied du Sapey, hérissée de tours et de clochers. Ici la tour de Marius, aux fenêtres bilobées, qui sert de clocher à la vieille cathédrale; plus loin, le donjon de Larive, accosté d'une échauguette ; la tour Bossue, où l'on battait monnaie au temps jadis; la Fournache; tout en haut, sous

le cimetière, les couvents, constructions lourdes et vastes.

Cette vieille ville a son histoire. Elle eut un évêque dès le quatrième siècle. La vierge Thècle y apporta la main de saint Jean-Baptiste, qu'elle conserve précieusement dans un merveilleux reliquaire de marbre, et dont elle a fait son emblème, car ses armes sont : *d'azur à la main de carnation bénissant, emmanchée d'argent.*

Ce fut le roi Gunthramm qui bâtit sa cathédrale, encore debout.

Les trois premiers ancêtres y sont ensevelis de ce roi qui, plus heureux que les rois barbares, a pu prendre Rome, et la garder ; plus habile que les Césars d'Allemagne, a pu vaincre la papauté...

Patiens, quia æternus! Dieu attend ! le premier de ces vaillants, Humbert, était un chevalier sans peur et sans reproche, qui resta pur de toute injustice, et fut surnommé *le comte aux blanches mains.* Il est là, couché sur un cénotaphe, que ses descendants ont vendu.

C'est dans cette église que Henri de Luxembourg fut élu empereur d'Allemagne; François Ier de France y revêtit l'habit de chanoine; quatre-vingt-six

évêques, dont sept portèrent la pourpre cardinalice, l'ont gouvernée. De toutes ces grandeurs, il ne reste que le souvenir.

Et l'abbé Félix regardait, tout rêveur, la spirale de fumée légère qui ondoyait sur les toits d'ardoise. On ne l'attendait point au logis paternel. Il éprouvait une impression délicieuse, la pensée du bonheur qu'il apportait aux siens.

Quand il se fut reposé, il reprit sa marche, sous l'allée de platanes qui longe la grande route. Il la connaissait bien, allez! Que de fois il était venu, adolescent, timide et craintif, y chercher ces douces rêveries qu'embaument les parfums du printemps de la vie!

Que de fois, assis sur un de ces bancs grossiers, il avait lu ces poèmes délicats et tendres qu'on n'aime qu'à vingt ans, et pleuré avec ces pauvres et chers poètes dont le cœur saigne pour une piqûre d'épine, semeurs d'illusions vaines!

Que de fois il avait parcouru ce chemin ombreux, ouvrant son âme à l'amitié pure, expansif et joyeux, dans l'extase de la tendresse, et ne se doutant point qu'il se préparait les amers désenchantements des sentiments incompris ou méconnus!

Il saluait d'un sourire ces arbres à l'écorce fendillée, aux feuilles sèches, aux fruits hérissés de piquants; il reconnaissait jusqu'à leurs blessures; et, çà et là, son regard se voilait, en distinguant, tracés par un burin malhabile, des noms autrefois aimés!...

***

Des gens revenaient à la ville après les travaux du jour : des pâtres, armés de gaules, poussant devant eux les vaches rousses tachetées de blanc, et les brebis qu'escortaient en gambadant les gentils petits agnelets noirs; des fillettes, lasses de la cueillette du muguet dans les prés de Rochenoire; des montagnards, courbés sous les faisceaux de branchages, ou traînant de grosses bottelées d'un foin odorant.

Les paysans marchaient d'un pas monotone et régulier, la besace sur l'épaule; et les faucheurs, en manches de chemise, allaient pesamment penchés vers la terre qu'ils avaient dépouillée de sa toison.

Bergers et bergerettes chantaient des complaintes populaires, et le carillon des clochettes, pendues au cou des bêtes, accompagnait d'une musique étrange et sauvage leurs voix sonores.

A l'entrée de la ville, les troupeaux s'arrêtaient pour boire au *bourneau* (1) de la fontaine des capucins, où l'eau claire tombait en grésillant, fraîche et limpide, au fond de la niche en rocaille, qu'ombrageait un antique saule pleureur, aux branches vertes mollement secouées par le vent du soir.

L'abbé Félix continuait son chemin, appuyé sur son bâton, et salué par tous ces gens qui ne le reconnaissaient pas. Il redressait fièrement sa taille robuste. Un sourire heureux illuminait ses traits, pâles encore des fatigues de la guerre. Il voyait beaucoup de femmes en deuil qu'il n'osait aborder : des montagnardes ayant le mouchoir bleu au lieu de l'éclatant fichu rouge, et la bande de mousseline empesée, en guise de dentelle, autour du bonnet.

Il aurait voulu parler de l'enfant perdu à ces mères blêmes de douleur, du frère ou du fiancé tué à l'ennemi à ces gentilles fillettes si tristes. Mais il n'osait, car il revenait, lui, et les autres étaient restés là-bas ! Il ne voulait pas qu'on enviât sa mère.

Devant l'hôpital, deux compagnons charpentiers devisaient, en cottes bleues, la hache sur l'épaule, et

(1) Bassin.

l'un d'eux bourrait sa pipe de tabac. Ils poussèrent un cri de joie, en voyant Félix.

— Mon oncle! mon cousin!

Il les embrassa. Quelques artisans, groupés devant l'auberge, vinrent saluer le prêtre; un peu plus loin d'autres se joignirent à l'escorte.

— C'est notre abbé Félix! se disait-on. Il a fait vaillamment son devoir. On l'a mis à l'ordre du jour de l'armée. Il va être décoré...

Ces propos volaient de bouche en bouche, et le petit aumônier commençait à être embarrassé des éloges qu'on lui décernait. La rumeur grossissait. La foule s'assemblait. Bientôt ce fut un véritable cortège qui entoura l'enfant du pays revenant au pays.

*
* *

Lorsque le vieux clocher, tout jaune, à la cime dorée par les derniers rayons du soleil, apparut énorme au détour de la rue, Félix eut des larmes aux yeux, et il regarda avec amour cette masse de pierres à l'ombre de laquelle il était né. En passant devant le temple, il ôta son chapeau, ayant au cœur, avec la joie du retour, l'émotion sainte de la reconnaissance

envers Dieu. Que cette pauvre église lui parut plus grandiose et plus noble que les métropoles où il avait prié !

C'était la veille d'une fête solennelle. Et comme la nuit tombait, les cloches se mirent à sonner à toute volée : la sonore, l'argentine, la vibrante et la grosse, dont le mugissement d'airain fait osciller la tour sur sa base. On eût dit que leurs puissantes voix de bronze acclamait celui qui arrivait ! Leurs tintements éveillaient mille échos, retentissaient, se mêlaient en fusées rapides, se prolongeaint en vibrations sans fin, chantant un hymne d'allégresse.

Les pigeons de l'évêché, blancs et gris, les tourterelles blondes volaient, éperdues, effarées, puis revenaient se ranger en longues files sur les corniches du palais.

Les enfants, émerveillés, contemplaient les bonds des cloches, au calice parfois renversé et laissant voir, comme le pistil dans la corolle d'une campanule, le battant épanoui en massue. Les petits grimpaient sur les genoux de la mère, et le père prenait dans ses bras les plus petits, stupéfaits de cette harmonie formidable que leurs mains mignonnes applaudissaient.

Une fraîcheur délicieuse succédait à la chaleur de la journée ; la nuance opaline du ciel se fonçait, et le croissant phébéen apparaissait, lumineux, pareil à une fleur d'argent sur le bleu. Ce n'était pas encore la nuit, mais la claire lumière indécise du crépuscule de juin.

L'odeur balsamique de foin fraîchement coupé, le parfum des fleurs, les senteurs pénétrantes de la campagne, embaumaient l'air pur et vif. Çà et là, derrière des fenêtres demi-closes, s'allumaient des clartés de lampe.

*
* *

Le menuisier Jean-Pierre, aidé de ses garçons, fermait sa boutique. Il avait rudement peiné tout le jour et se réjouissait du repos qu'il allait prendre. Les apprentis balayaient dans un coin les copeaux ou *buscailles;* les compagnons rangeaient les planches de sapin rugueuses, et les billes de noyer poli aux veines bizarres. On rangeait les rabots, les marteaux, les scies, les vilebrequins; on préparait sur les établis l'ouvrage du lendemain, et tout ce monde, las, mais satisfait, devisait avec enjouement.

Au fond de la cour, où les poules picoraient en gloussant, où les chats s'ébattaient, tandis que le bon chien Brio, allongé sur le sable, impénétrable et muet comme un sphinx d'Hermopolis, écoutait les bruits de la rue, au fond de la cour, on voyait maman Rosalie, la ménagère, surveillant les apprêts du souper, au milieu de la tribu nombreuse de ses brus, des petites-filles et des garçonnets.

La marmite, pendue à la crémaillère, chantait sur un feu pétillant. La poêle grésillait sur les braises. Au milieu de la vaste cuisine, une blondine accorte dressait le couvert sur le *pétrin:* les faïences coloriées, les gobelets de verre, les brocs d'étain reluisaient sur la nappe lisse.

L'aîné des garçons, entouré de ses petits frères, leur contait une histoire de fée, qu'ils écoutaient la bouche béante et les yeux ravis. Une des brus tournait prestement le fuseau entre ses mains agiles; l'autre berçait un poupon endormi dans son berceau. Ce tableau d'une si noble simplicité, avait un charme profond et ceux qui passaient devant cette demeure, asile du travail et de la piété, saluaient la paix qui y régnait, parce que sourire aux heureux porte bonheur.

Au moment où la foule s'arrêta devant la porte de Jean-Pierre, le vieillard en franchissait le seuil, étonné de ce mouvement inusité dans une rue si tranquille. Il fut le premier à reconnaître Félix, et lui ouvrit ses bras, en poussant un appel :

— Femme ! Viens, femme ! Voici notre abbé que le bon Dieu nous rend !

Un cri joyeux lui répondit, au fond du logis. Puis, maman Rosalie, toute tremblante, les mains étendues, s'avança, bientôt suivie de ses fils, de leurs femmes, de toute la marmaille qui riait, et c'était une clameur où toutes les voix se mêlaient, graves, aiguës, juvéniles, grêles.

— Mon Félix ! Frère !... Frère !... l'oncle ! le *quinque* (1) prêtre ! Dieu soit béni !...

Mais l'abbé Félix, ayant donné mainte accolade au vieux père, qui balbutiait en l'embrassant, accourut à la rencontre de la mère, et le baiser qu'ils échangèrent eux deux, fut le plus doux qu'ils se fussent jamais partagé ; car on avait cru l'enfant tué ou prisonnier aux lointaines contrées du Nord, et s'il revenait, ce n'était pas pour s'être ménagé devant l'ennemi !

(1) Oncle.

Et depuis si longtemps on l'attendait. Quelle joie! Il y eut des larmes répandues, mais de celles qui valent bien plus que leur poids d'or.

Les voisins, les amis eussent voulu être de la fête, mais il y avait déjà deux bonnes douzaines d'écuelles sur la nappe de la huche, et même en se serrant, on n'eût pu accueillir d'autres convives.

La Rosalie, toute fière, emmena son fils; et Jean-Pierre ayant poliment souhaité la bonne vesprée aux camarades, leur promettant de trinquer avec eux le lendemain, repoussa l'huis au nez des trop curieux, qui s'en allèrent en disant :

— Le bonhomme a raison. Le meilleur verre de son vin est pour son treizième, qui revient de loin, en tout honneur, et l'épaulette sur la soutane!

— Que la paix soit en cette maison et sur tous ceux qui l'habitent! dit Félix, lorsqu'il entra dans la cuisine, où son regard chercha aussitôt, à la place d'honneur, le crucifix encadré de buis bénit.

La vieille Rosalie l'amena tout près d'elle, à sa droite, et le père se mit de l'autre côté, tandis que toute la famille réunie entourait ce groupe. Ce n'étaient que visages attendris, sourires francs, tendres regards, et les petits venaient, curieux, mais

bien sages, tourner autour de l'oncle prêtre, admirant sa beauté austère et mâle.

Maman Rosalie ne put se tenir de parler. Elle avait les deux mains de son cher garçon dans ses mains ridées à elle; elle le couvait des yeux, cherchant sur sa figure la trace des dangers bravés, des fatigues essuyées.

— Te voilà donc enfin, dit-elle, mon abbé!... Mon abbé!... La mort n'a pas voulu de toi; et la Charité s'est mise, pour te protéger, entre ton corps, les boulets et les balles.. Dieu soit béni!... La sainte Vierge soit à jamais remerciée, et aussi nos bienheureux Patrons à tous, que nous avons implorés pour toi chaque matin et chaque soir!.. Tu as bien fait de partir, mon abbé, puisque les pauvres qui mouraient là-bas, n'avaient pas de prêtre pour les consoler au moment du passage!.. Tu as rempli ton devoir, et tes frères qui étaient soldats sont revenus autrefois, sains et saufs, comme toi aujourd'hui, et par l'intercession des mêmes Saints... Je ne sais pas ce que nous avons fait au bon Dieu, mais il nous chérit par-dessus tous, et sa protection est visible sur notre famille... J'ai eu treize fils, et voici trente ans que j'ai mis au monde toi, le treizième... Tous mes

fils sont vivants... Neuf d'entre eux ont épousé de braves femmes, que voici, et nous avons dix mignons dans la maison, sans compter ceux qui sont au collège... La mort n'a pas frappé à notre porte, si ce n'est pour prendre deux anges qui louent le Seigneur dans le paradis.. Mais toi, mon abbé, tu es notre orgueil et notre bonheur, car tu nous aimes, tu nous as aidés, tu as été toujours un bon fils, obéissant et soumis! Aussi, je te bénis de toute mon âme, suppliant le Père, le Fils et le Saint-Esprit de te garder comme un bon prêtre jusqu'à l'heure où tu viendras nous rejoindre au cimetière. Ainsi soit-il.

Ayant achevé ce discours, que le jeune prêtre écouta en pleurant, maman Rosalie se leva, puis inclina la tête, en ajoutant:

— C'est à vous de nous bénir, tous ceux de votre sang qui se courbent autour de vous.

Et l'abbé, levant les mains, prononça d'une voix fervente, que des sanglots altéraient, la formule sacrée.

*
* *

Alors il devint tout à tous. Il prit les petits sur ses genoux. Il répondit, tant bien que mal, aux questions

qui lui venaient de toutes parts; il narra les tristes épisodes de la campagne, il fit pâlir ses auditeurs avec le récit de l'exécution de Tôni Laurent.

On se mit à table, et Félix déclara que depuis bien des mois il n'avait pas mangé d'aussi bonnes pommes de terre, d'aussi bon fromage... et le reste à l'avenant, car, en somme, le repas était maigre : une collation de vigile.

Mais voilà qu'au dessert le concierge de la sous-préfecture arriva, portant une large lettre, cachetée de cire rouge, que l'abbé ouvrit pendant qu'on offrait un verre de vin au messager. Le pli officiel renfermait un carré de parchemin, plus un écrin où, sur le velours violet, brillait une croix attachée à un ruban rouge.

— Décoré ! s'écria Jean-Pierre, stupéfait.

— Papa, on me donne ce morceau de ruban en échange du drapeau que j'ai conservé à la patrie. C'est juste ! Mais il y en a tant qui le méritent autant que moi !

Le messager expliqua, un peu confus, que M. le sous-préfet serait venu lui-même. Mais s'il n'avait pas voulu retarder la bonne nouvelle, il n'avait pas osé non plus troubler par sa présence les épanche-

ments du retour. Sur quoi il partit, après avoir promis de ne dire à personne la nouvelle, en foi de quoi il ne la conta, dans la soirée, qu'à une personne par maison.

*
* *

Quelques jours plus tard, l'abbé Félix fut nommé par son évêque, duquel il sollicita ce poste modeste, curé de la petite paroisse de Montbernard, sur un plateau des Alpes. Il partit aussitôt.

Montbernard était une commune divisée en quatre ou cinq villages, comptant ensemble huit ou neuf cents âmes. On y arrivait par un seul chemin, tracé en rampe sur la montagne, et bordé de châtaigniers superbes. Les maisons étaient des masures, couvertes de toits de chaume; le cabaret, seul, et l'église possédaient un toit d'ardoises. Il n'y avait là que de pauvres gens.

Le presbytère, une bâtisse à demi-ruinée, aux murailles fendues, aux charpentes grossières, cachait sa façade grisâtre sous une treille délabrée où grimpaient des plants de vigne déjà desséchés. On y campait, on n'y logeait point.

Lorsque l'abbé Félix y vint pour y préparer son installation, il y trouva la sœur du curé défunt, qui lui tint ce langage dépouillé d'artifice :

— Monsieur le curé, vous n'avez pas de chance. Mon frère a usé ici les dix dernières années de sa vie. La paroisse est pauvre ; il n'y a pas de châtelain, mais beaucoup de mendiants. Les familles sont divisées. Les procès abondent. Une haine féroce met en lutte l'ancien maire et le maire nouveau, qui ont chacun un parti. Les enfants sont mal élevés. L'église n'a que trois chasubles : une blanche, une rouge, une noire, et je me suis brûlé les yeux à les repriser... Le maître d'école est un libéral, le garde champêtre lit les mauvais journaux... En un mot, comme on dit, c'est ici le plus mauvais pays du diocèse, et il faut être en disgrâce pour y être envoyé.

Félix vit bien que la bonne dame avait le cœur aigri par le chagrin. Il la consola, il la ramena à des sentiments plus charitables, et ne tarda pas à se convaincre que l'ennui, la solitude, et une certaine intempérance de langue dictaient ces appréciations exagérées. Aussi ne fut-il point effrayé.

Il visita l'église qu'il trouva, en effet, bien dénuée.

Mais plein de confiance en Dieu, il se promit d'améliorer toutes choses, et remercia la Providence de l'envoyer dans un pays où il y avait tant de bien à faire.

XII

LE PRESBYTÈRE DE MONTBERNARD

Alpes! forêts, glaciers ruisselants de lumière,
Sources des grandes eaux où j'ai bu si souvent,
Sommets! libres autels où, dans ma foi première,
J'ai respiré, senti, touché le Dieu vivant!...

De tous les grands espoirs vous m'avez fait largesse;
Je vivais dans l'effroi, vous m'avez rassuré,
J'avais soif de beauté, de bonté, de sagesse...
Le Dieu que je cherchais, vous me l'avez montré.

A travers votre azur, dans l'insondable espace,
Hissé sur vos sommets, j'entrevis son séjour;
Je n'ai pu, moi chétif, lui parler face à face,
Mais vous m'avez redit que son nom est amour.

Et je l'ai si bien cru, dans ma longue jeunesse,
Qu'à lui, qu'à son ouvrage, à mes frères humains,
Admirant, adorant, joyeux, épris sans cesse,
J'ai prodigué partout mon cœur à pleines mains.

(Victor de Laprade, *Adieux aux Alpes*.)

Vous avez bien souvent rêvé des vallons sauvages de la brumeuse Écosse, de ces *glens* parsemés de bruyères, que domine quelque vieille tour démantelée, dont le highlander, tartan sur l'épaule et clay-

more au côté, vous conte les mélancoliques légendes.

Sur les traces de cet enchanteur, qui vendait si cher sa poésie, — Walter Scott, — vous avez combien de fois parcouru les sentiers abrupts, hérissés de sapins, les forêts de grands vieux chênes séculaires, les roches vêtues de mousses, riche manteau de velours, les gorges désolées et les marais verdoyants? Ces vertes vallées du royaume des Stuarts, où le boiteux d'Abbotsford promène ses héros, l'aventureux Halbert Glendinning, ou le valeureux Cosme Comyne de Bradwardine, vous les avez vues, dans vos rêves, riantes ou grandioses, coquettes sous leurs parures de feuillage, pittoresques avec leurs entassements de rocs, et d'une étrange poésie.

Nos Alpes, en quelques endroits, ressemblent aux montagnes d'Écosse; elles en ont les grandes lignes, les vastes échancrures, la verdure sombre, les granits rouges, les cimes déchiquetées.

Le val de Montbernard se creuse entre deux énormes contreforts du massif alpestre.

A gauche, c'est un mont taillé à pic; des forêts de mélèzes et d'arole en couvrent la pente, çà et là tailladée de balafres profondes, mettant à nu la roche

noire, schisteuse, luisante, — et plus bas les couches de calcaire, jaunâtres, qui vont peu à peu se désagrégeant.

A droite, la pente est moins raide. Sur les premières croupes, étagées comme les assises d'une gigantesque pyramide, ce sont des vignes exposées au soleil, avec leurs *provins* fouillés dans la terre grise, leurs *perchées* régulières, leurs *cabotes* rustiques, huttes de planches peinturlurées, ou tonnelles de chèvrefeuille, bâties à l'ombre des amandiers.

Plus haut, des prairies, des pâturages, plantureux et gras, bordés de haies vives ; des vergers pleins de pommiers ; plus haut encore, des broussailles brunes, — des *arcosses*, comme on dit là-bas, — et tout en haut la roche dépouillée, diaprée de couleurs bizarres, ici violette, là bleuâtre, là encore d'un roux tacheté des étincelles du mica. Et la crête se découpe en arêtes nettes, en pics aigus, sur le ciel limpide.

Au fond, s'élève la masse du Charvin, aux flancs ravinés, au sommet arrondi comme un dôme, presque toujours couvert de neige, et derrière encore d'autres sommets, des glaciers d'un blanc opaque, des aiguilles hardiment lancées dans l'espace.

Entre les deux montagnes, un torrent court, bouil-

lonne, se précipite, à travers un dédale de blocs, se creusant un lit dans les détritus d'ardoise, jaillissant en cascade, et parfois s'engouffrant à grand bruit dans un tunnel d'où il sort blanc d'écume.

Au delà des vignes, au delà des prairies, ce clocher à flèche luisante, qui émerge d'un bois de tilleuls, de noyers, de hêtres, c'est Montbernard, une pauvre église, assurément !

La façade est « ornée » — que la langue française est pauvre! — ornée de trois fresques. La Vierge, dans une gloire de nuages, trône au fronton ; d'un côté de la porte, saint Georges monté sur un cheval plus gros qu'un éléphant ; de l'autre, le bienheureux saint François causant de bonne amitié avec le loup de Gubbio.

Le peintre a épuisé sa palette ; l'azur et le vermillon, il les a prodigués, s'inquiétant peu, au surplus, en véritable coloriste, des règles du dessin et des lois de la perspective. Naïf artiste dont la renommée n'a pas dépassé les frontières de la paroisse, — heureusement pour lui !

Mais le bon Dieu, qui donne le génie, aime ces temples modestes à l'égal des splendides basiliques, enrichies à profusion des chefs-d'œuvre des Michel-

Ange et des Raphaël, de toutes les merveilles de l'art. Cette pauvre église, avec ses peintures grossières, ses autels de bois et de plâtre, ses statuettes informes, ses murailles crevassées, son dallage raboteux, n'en est pas moins un sanctuaire.

Et quand la foule des fidèles l'emplit, quand on y voit prier ces vieillards et ces jeunes gens en habit blanc, brodé aux coutures de laine verte et noire, ces bonnes femmes au large escoffion de toile, à la robe de bure épaisse qui se tiendrait debout toute seule, comme une cloche de bronze, et ces fillettes blondes, si jolies sous leur calotte ronde à galons d'écarlate, tous venus par le froid âpre et la neige dure, ou par la grande chaleur du soleil d'été, des hameaux situés à plusieurs heures de marche, — on admire quand même cette laide bâtisse, qui est la maison de tous, et où tous les cœurs viennent battre à l'unisson pour honorer le Seigneur.

Autour de l'église, quelques chaumières se groupent, ombragées d'arbres fruitiers. Ce sont de pauvres bâtisses, faites de pierre brute et de mortier, avec des granges de planches de sapins que le temps a vermillonnées, et des toits de chaume, épais comme le tapis de neige qu'ils doivent supporter

l'hiver, mais tout brodés, en été, de pariétaires et de mousses.

Le paysan, qui ne veut point payer au gouvernement plus d'impôt que son logis ne vaut de capital, se condamne à l'obscurité : les murs sont percés de lucarnes étroites ; une fenêtre, deux au plus, pour donner l'air et la lumière. L'écurie a des soupiraux grillés ; le fenil, une large baie, et les greniers, des trous protégés par des auvents de tôle.

Au-dessus de la porte, une croix, peinte en bleu, ou, dans une niche étoilée, une madone de plâtre, mains ouvertes pour laisser pleuvoir les bénédictions, annoncent que c'est ici la demeure d'un chrétien.

Le village est un amas de chaumines, disséminées çà et là, au hasard, le long d'un chemin semé de cailloux, entre des haies de fusains, de poiriers de Saint-Martin et d'églantiers chargés, au printemps, d'une moisson de roses, à l'automne, de grappes de corail.

La cure est tout près de l'église, jouxte le cimetière, peuplé de croix noires jaillissant parmi les herbes grasses. De son jardin, clos de treilles, le pasteur voit les tertres funéraires, embaumés de

folles fleurs poussées sur les corps de ceux qui furent, et les saules qui penchent, au bord du sentier, leurs branches flexibles, verdâtres, doucement balancées en longues franges par la brise de la montagne.

*
* *

C'est dans cette oasis alpestre que l'abbé Félix goûta enfin le vrai bonheur.

Lorsqu'il y vint, avec l'archiprêtre et les curés voisins, pour y être installé, il ressentit au cœur cette joie et cette paix de la certitude qui rendent la vie si facile et si heureuse. Il prit possession, comme si c'eût été pour toujours, du maître-autel, du confessionnal et de la chaire.

Il devenait le maître, et surtout le Père. Il jouissait par avance de tout le bien qu'il ferait. Il souriait à ses ouailles, à son troupeau, car il aimait cette parabole simple et touchante où le Maître des maîtres se compare à l'humble pasteur allant à la recherche de la brebis égarée.

Mais il ne la trouvait pas égarée, lui, Félix, cette brebis, car toutes étaient réunies autour de lui. Toutes ! Les anciens : des vieux de quatre-vingts

ans, chenus, courbés, appuyés sur leurs bâtons de houx, ayant gardé l'habit de l'autre siècle et le bonnet rouge incliné sur l'oreille ; des jeunes, escortés de leur famille, une tribu, un *clan*, tout ainsi qu'en Écosse. Des ménages de dix-huit ou vingt enfants, les filles, accortes autant que modestes, n'ayant au bas du jupon qu'un seul galon de laine bleue ; les garçons, robustes, le visage ouvert et gai, hâlé, mais sans rides, et l'œil franc, le sourire amène, avec la blouse ou la veste de futaine, et le chapeau aux larges ailes, gris, garni de fleurs.

Et puis les petits. Écoliers à figure mutine ; fillettes aux joues pourprées, aux grands yeux bleus, se cachant à demi derrière le tablier des grand'mères ; enfantelets mignons, aux lèvres roses, aux boucles blondes.

Tous étaient venus au-devant du curé, prince de la paroisse, et roi dans la montagne.

Félix eut pour tous un doux sourire et une bonne parole ; il répondit sans emphase à la harangue du syndic ; il comprit, d'un regard, qu'il aurait maille à partir avec le maître d'école ; il fut digne et poli avec le châtelain, qui lui offrait un bouquet des plus belles fleurs de son jardin ; et quand enfin il s'avança, con-

duit par le vieil archiprêtre, qui hâtait la cérémonie, ce fut une acclamation générale de ces braves gens, fiers d'avoir pour pasteur un prêtre sur la poitrine duquel brillait la croix d'honneur.

*
* *

Ses hôtes partis, lui augurant bonne chance et longue vie, l'abbé Félix revint à petits pas vers son logis, laissant errer son regard sur le paysage, allant du torrent noir moiré d'écume, aux cimes orgueilleuses, et des prés semés de fleurettes au village enfoui dans la verdure.

Il admirait les dentelures faites par les sapins sur les crêtes, l'échiquier tracé par les champs sur les pentes larges, la falaise de calcaire escarpée surplombant le ravin, les roches luisantes parmi les broussailles desséchées, les cabanes épa rses au bord du chemin, les petites chapelles blanches, étoilant le vaste plateau.

Et il songeait que sa vie, désormais, s'écoulerait dans cette solitude, où Dieu l'appelait pour faire un peu de bien.

Au détour du sentier, au delà d'une combe où

frissonnaient des trembles, des yeuses enguirlandés de lierre, bois vierge où des armées d'oiselets se livraient bataille, où des myriades d'insectes peuplaient les mousses soyeuses, les lichens et le gazon odorant, il vit le manoir du châtelain, hardiment campé sur un massif de granit, avec son donjon crénelé jadis, son pignon pointu, sa tourelle en poivrière.

Le baron qui vivait là n'avait plus de baronnie, et toute sa noblesse gisait dans quelques liasses de parchemins, conservés avec un pieux respect au fond d'un antique coffre de fer. Cependant l'aigle héraldique, ailes éployées, serres ouvertes, planait encore, taillée dans la pierre blanche, sur l'ogive du portail. Mais les ronces avaient envahi la douve, des madriers à peine équarris remplaçaient le pont-levis, et la herse ne glissait plus dans ses profondes rainures.

Toute la vie sociale tenait dans ces trois maisons : L'église, d'où l'on ne peut chasser Dieu ; le château, qui s'émiette, en même temps que le blason s'efface et que le lignage diminue ; le presbytère, où le prêtre, plus noble que le seigneur, et pauvre comme le paysan, représente ce qui ne meurt pas.

*
* *

Félix, ayant parcouru sa paroisse, voulut visiter son domaine. Pauvre logis que celui d'un curé de campagne, et surtout d'un jeune curé, qui le meuble avec ses économies, c'est-à-dire avec rien : moins que le ménage de l'Auvergnat qui, du moins, possédait cinq sous bien à lui.

La cure est basse, crépie de chaux. Une treille en longe la façade : pampres verts enroulés sur des perches brunes. Le toit est papelonné d'ardoises à moitié effritées, et des poutrelles placées en travers servent à soutenir, en hiver, l'énorme poids de la neige accumulée en abondance.

La porte est ouverte en toute saison, car c'est ici la maison de tout le monde, et quiconque y veut entrer, entre librement, de l'aurore à la nuit.

En bas, le bûcher, où s'entassent les vieilles souches que dévorera le feu du prochain hiver : *grobes* de noyer, billots de chêne, rondins de hêtres, fascines qui ornaient le reposoir de la Fête-Dieu dernière, alors qu'un feuillage luisant et parfumé habillait leurs rameaux, aujourd'hui desséchés.

La cuisine, aux murailles enfumées, aux solives noircies. La crémaillère pend au-dessus de l'âtre, garni des landiers tordus que messire Jacques Vaubin fit forger, l'an 1416 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, et que vingt recteurs se sont légués d'âge en âge. Sur le manteau de la cheminée, des chandeliers de cuivre sont rangés en bataille, le moulin à café ressemble à un fortin, la poivrière, à un tourjon. A l'autre angle, le lanternin à vitres de corne que le petit clerc balance à bout de bras, quand M. le curé s'en va, au milieu de la nuit, porter le Viatique à un moribond, là-haut, tout là-haut, sur les sommets.

Le buffet est vide. Quelques assiettes d'étain, des écuelles de faïence, des fourchettes de fer et des cuillers de bois. On ne payerait pas, au prix de toute cette vaisselle, une soucoupe du sèvres de pacotille que l'honnête ville de Limoges fabrique pour l'exportation. Puis les marmites, les casseroles, juste ce qu'il en faut pour que la ménagère ne soit point humiliée.

Nulle bourgeoise qui ne ferait la moue, en voyant cette pénurie : il faut une bien autre batterie pour cuire l'œuf à la coque du bourgeois progressiste, libérâtre et content de son sort !

Le réfectoire : deux ou trois pauvres images enluminées sur le papier gris à rayures vertes. Un rideau de mousseline, d'une blancheur parfaite, drapé devant la fenêtre. Un grand christ de bois noir, entre deux vases de fleurs, à la place apparente. Une tal e carrée, solide, et des chaises de bon bois. Puis le fauteuil, monument vénérable, fait en paille tressée, mais orné de coussins dont le vieux drap vert moucheté de blanc ne tendit que douze années durant le billard du café de *la Belle-Étoile!*

M. le curé s'y délasse, en lisant son journal. Quand Monseigneur fait sa tournée pastorale, il trône sur ce siège, alors décoré d'une housse d'étoffe rouge.

C'est tout. En haut, la chambre du curé. Des rayons chargés de livres, de beaucoup de livres ; un bureau encombré de papiers, de beaucoup de papiers. Un prie-Dieu, sous un crucifix, entouré de reliquaires. Dans un coin le lit, à courte-pointe à ramages, avec l'oreiller bien blanc, et, au chevet, une Madeleine « peinte à l'huile » dans un cadre de bois dédoré.

Pas de tapis : une peau de chamois devant la couchette. Pas de rideaux aux fenêtres grillées. Le seul ornement, c'est un grand médaillon ovale, enfermant

sous un cristal bombé, un ruban de soie blanche noué sur un morceau de velours violet où sont brodés ces mots : *Tu es sacerdos in æternum,* avec la date de l'ordination.

Puis, le long du corridor, les chambres réservées à l'hospitalité ; celle qu'on donne aux malades a un lit de fer ; les autres ont des paillasses, posées sur des tréteaux. La paille de maïs est toujours fraîche, mais la propreté est le seul luxe de ces humbles cellules, où l'on dort si paisiblement.

Tel est le palais d'un curé dans la montagne. Un palais dont la propreté est le seul luxe, mais dont l'envie ne franchit jamais le seuil. On vit là, très bien, avec neuf cents francs de rente.

Le jardin s'étend derrière la cure. Deux allées le coupent en quatre parts, laissant au centre une corbeille, où poussent, quand le vent et le soleil le permettent, quelques géraniums étiolés, des chrysanthèmes et des verveines.

Le reste est planté de légumes ; salades épanouies en roses d'un vert tendre ; choux en boules d'airain, artichauts en gerbes d'acanthe, pois enroulés autour d'échalas, planches de carottes, au feuillage en dentelle.

Des poiriers nains aux angles des carrés, des bordures de buis. Le long de la muraille, le persil, le cerfeuil, la pimprenelle. Au fond, deux ruches, et la cage aux lapins, et dans un angle, un fouillis de plantes grimpantes chargeant une tonnelle, où parfois le maître de céans vient lire son bréviaire, en respirant la senteur exquise du jasmin, en admirant les clochettes d'argent du liseron et les thyrses violets de la glycine.

Félix, quand il eut vu toutes ces choses, se réjouit d'être si riche. Le logis lui plaisait, et aussi le jardin, tout embaumé et tout fleuri. Il eut même peur d'être trop heureux dans ce paradis, mais il offrit sa joie au bon Dieu, et promit de se résigner si jamais il le fallait quitter.

XIII

DEMOISELLE SYMPHOROSE

> « Les catholiques doivent se garder de devenir des illuminés. Et ils se préserveront de ce fléau en accordant à la science la première place dans leur intelligence, la première après la foi...
>
> « Au milieu des montagnes, en de pauvres pays, j'ai vu des presbytères sans jardins et sans fleurs, et néanmoins tout riants à cause de la bonté de leurs hôtes qui suffirait vraiment à remplacer toutes les floraisons... Oh! les charmantes conversations que nous avons prolongées sous des charmilles de vigne vierge et de lierre! Et comme nos âmes s'y élevaient sans peine aux sujets les plus élevés...
>
> « Nous possédons la théologie, les sciences, la poésie, l'art et l'économie sociale; nous avons le devoir, oui, le strict devoir de nous mettre au courant de ce quintuple mouvement, et de nous demander tous les jours si, dans chacun de ces cinq domaines, l'éternelle Vérité catholique a fait de nouveaux progrès.
>
> (Léon Gautier, *Lettres d'un Catholique.*)

Comme un bonheur ne vient jamais seul, Félix eut, par surcroît, celui de trouver une bonne servante.

Une vieille fille de quarante ans, au visage doux, mais d'une énergique laideur. Petite, mince, mièvre, pâle, les joues criblées de taches de rousseur, avec de rares cheveux jaunes, relevés sous son *berretin* de soie

brochée. Sa taille fluette disparaissait sous les plis abondants de sa cotte de drap, et le fichu brodé de fleurs en laine, cachait ses épaules pointues.

Accorte avec cela, preste, gaie, sachant rire, laborieuse, économe. Un peu familière : toutes ces bonnes filles de là-bas sont ainsi. Importune pour être trop serviable, ayant grand souci du moindre rhume, et grondant son maître à tout propos : parce qu'il se couchait tard et qu'il se levait tôt, et qu'il mangeait trop vite, et qu'il ne ménageait pas sa peine, et qu'il donnait « tout ça sien », et qu'il abandonnait volontiers le maigre casuel, qui, régulièrement perçu, l'aurait enrichi d'au moins douze écus chaque année.

A part ces mercuriales, et quelque penchant à l'intempérance de langue, cette montagnarde était parfaite. Sobre, vivant de peu, sachant élaborer de merveilleux plats de farine de maïs appelée *polenta*, boulangeant elle-même le pain de la cure : *pain passé*, beaucoup de seigle et peu de froment. On parlait de son ratafia de merises dans sept paroisses d'alentour. Le sacristain l'avait en haute estime ; les enfants de chœur craignaient sa main nerveuse, prompte aux taloches.

Pour achever, ce trésor répondait au nom de Symphorose.

Symphorose, au second jour de son installation, fit visite à plusieurs commères, et leur confia, sous le sceau du secret, qu'elle raffolait de cet animal souple, malicieux, rusé, fantasque, plein de caprice et de grâce aussi, haïssable pour tous ses défauts, et que chérit toute demoiselle majeure. Le lendemain, elle eut trois chats : Raboton, blanc et noir; Menoune, d'un gris superbe; Ma Grosse, fauve comme une lionne.

Félix ne prit pas ombrage de cette invasion féline. La promenade solitaire l'ennuyait. Il obtint de Symphorose la permission d'avoir un chien : un affreux chien de berger, tout noir, avec des yeux de feu, des poils ébouriffés, une mine féroce, qui fut appelé Dragon.

*
* *

L'existence du curé de campagne n'a rien qui puisse faire envie aux aimables bourgeois qui se gaudissent de la fainéantise invétérée du prêtre, et qui, se pavanant dans leurs habitudes bourgeoises,

censurent gravement ce prêtre qu'ils ne connaissent point.

Vivre d'un bout à l'autre de l'année, dans la montagne, au milieu de paysans simples et pauvres, avec une servante parfois acariâtre et quinteuse, ignorante le plus souvent; des chats et un chien pour toute société ; n'avoir de récréation que l'étude, et de plaisir que la rare visite d'un confrère; se priver de tout superflu, souvent rogner le nécessaire; équilibrer par des prodiges de parcimonie un budget misérable, ce n'est pas, assurément, goûter les charmes de la vie.

Avec MILLE francs par an, il faut nourrir deux personnes, payer le salaire de la servante, se vêtir, exercer l'hospitalité, faire l'aumône, prévoir le médecin et la pharmacie, parer aux multiples dépenses du détail, — et ne se point endetter.

L'intelligence réclame sa part, quelques livres, un journal, les instruments de travail de l'homme studieux. La vie matérielle est pénible, la vie de l'esprit est bornée par cette pénurie d'argent qui cause d'insupportables souffrances aux délicats et aux sensitifs.

Les moines, du moins, n'ont aucune de ces inquiétudes misérables: le pain du corps est assuré, la bi-

bliothèque du monastère est inépuisable, et la causerie sous les arceaux du cloître rafraîchit l'âme, lasse de solitude.

Mais le ministère pastoral impose d'autres privations. Quelques mots échangés avec le paysan qui laboure sa terre, ou l'enfant qui sort de l'école, ou la ménagère qui vient demander un conseil. Une fois par semaine, le dîner chez le curé voisin, où l'on retrouve la soupe et le bouilli de Symphorose; de temps à autre la conférence, qui ruine pour deux semaines l'hôte empressé et trop cordial. C'est tout.

Le curé se lève à l'aube. En été, il va sonner la messe lui-même, le sacristain est aux champs. Il prépare l'autel; il célèbre le divin sacrifice. Puis il revient chez lui. C'est l'heure de ses audiences.

Chaque matin amène de nouvelles recrues. N'est-il pas le juge de paix, l'avocat, le médecin, le conseiller de ses paroissiens? Il arrange des procès, il réconcilie des familles, il donne son avis sur telle affaire, il s'occupe d'un mariage, il distribue des remèdes, il morigène l'étourdi. Le maire, ou l'adjoint, le consulte sur les intérêts de la commune; le géomètre lui emprunte des livres.

Il en a pour une heure ou deux à s'entretenir avec

toutes ces gens ; quelques-uns s'en vont satisfaits ; d'autres maugréent, ordinairement ceux à qui l'on a rendu service.

On sonne le catéchisme. En hiver, c'est une couple d'heures à passer dans une église froide, où les quatre vents se donnent rendez-vous. Des marmots glacés, engourdis, rangés sur les bancs. La plupart ne savent pas lire. Plusieurs n'ont pu obtenir de mère-grand les six sous que coûte le petit livre, et le curé, bon gré, mal gré, trouve les six sous dans sa poche. Il est quasi plus facile de faire un cours au Collège de France. Des mémoires incultes, des cerveaux obtus, l'indifférence du savoir, voilà les écoliers. Le maître doit se faire petit pour être compris.

Midi. L'Angélus. La marmaille prend sa volée : on joue au palet dans le cimetière ; on joue à *cuite à marmolue* (ce qui veut dire à cache-cache) dans les sentiers bordés de troëne. Le curé a grand appétit. Ma Grosse, Raboton et Menoune rôdent autour de la table. Dragon, assis posément, l'œil fixe, l'oreille dressée, attend le premier os. La nappe bise, la faïence, le verre, égayent la salle sombre. Un rayon de soleil met une auréole autour du crucifix.

Le repas est frugal : Symphorose va et vient, em-

pressée, d'un air important, glorieuse d'avoir tiré parti des restes de la veille : son *farçon* de pommes de terre est succulent : il y en aura encore pour le soir ; le rôti est un peu brûlé : c'est que la Modeste est venue querir de l'huile de mille-pertuis pour son garçon qui s'est entaillé la jambe avec une serpe.

L'après-dîner est réglé, tout ainsi que la matinée. Le bréviaire, à lire en marchant, tandis qu'on va voir les malades, ou les vieux qui ne peuvent plus venir à l'église. L'étude : une controverse pour la conférence ; un cas de conscience à soumettre à l'évêque ; la préparation du prône de dimanche ; une question de théologie qu'on veut approfondir ; le sermon qu'on prêchera aux vêpres de la fête prochaine.

Puis on lit quelque bon livre. L'histoire de l'Église a des attraits : elle est l'histoire du monde ; elle explique le passé, elle prédit l'avenir. L'archiprêtre a envoyé la livraison de la *Revue*. Il y a là un article savant, très soigné ; mais l'auteur est-il bien sûr des citations qu'il emprunte à Origène, à Eusèbe de Césarée, aux anciens *synaxaires ?* Il convient de comparer, et, — ma foi ! — si l'érudit s'est trompé, on lui répondra.

Il s'agit d'une dissertation sur le petit nombre des

martyrs. Cent volumes à compulser, cent pages à écrire: c'est quatre mois de travail. Mais on a la joie du devoir accompli.

Un tour de jardin maintenant. Il y a lieu de manœuvrer le râteau, la bêche et la pioche. L'herbe envahit les allées; le buis veut être taillé; ce rosier nain doit être transplanté, et cette plate-bande, sarclée. Symphorose est d'une négligence fatale à l'endroit des pois ramés, et voici deux plants de groseilliers qu'il s'agit d'arracher à l'instant.

Mais soudain messire Dragon aboie, Symphorose appelle, le clerc accourt tout effaré. On apporte un nouveau-né pour le baptême, et les cloches vont entrer en danse. Le parrain et la marraine, enrubannés, joyeux de faire un chrétien, ont grand'hâte, La nuit est proche.

Le curé accourt. Il baptise le petit. Il ira voir demain l'accouchée:

— Symphorose, un peu de sucre pour la Josephte, un verre de vin à son compère.

Et la servante d'obéir, non sans murmure, car la cueillette du vin n'a pas été fructueuse et le tonneau sonne creux. Le sucre est cher : est-ce pour le prodiguer aux autres, que Monsieur le curé

n'en met qu'un morceau dans sa tasse de café, le dimanche?

La nuit est venue. Le curé travaillle à la clarté de la lampe. A peine, tantôt, avait-il entamé sa besogne. Il l'interrompt encore pour manger la soupe. Une collation rapide : du fromage et des noix. Mais il aura une goutte de ratafia de Symphorose, qui récompense à sa façon le petit cadeau offert à l'accouchée.

L'office, la méditation, la prière. Tout le village dort, le curé a maintenant le droit de se reposer. Il est fatigué.

Hier, il fit la chaîne tout le temps que la chaumière d'Hilaire mit à brûler, et la nuit d'avant on l'éveillait en toute hâte pour porter le Viatique à Bruno, l'octogénaire, au hameau de Placopet, tout près des glaciers.

*
* *

Il semble que le ministère pastoral, tel qu'il est dépeint dans cette esquisse modeste, doit suffire à occuper tous les instants de la vie, et que si parfois quelque lassitude puisse accabler le pauvre curé de

la montagne, jamais du moins l'ennui, ce rongeur qui dévore les oisifs des villes, n'ait prise sur lui.

Eh bien, cette existence si remplie, Félix ne la trouvait pas assez laborieuse encore. Il en occupait chaque minute, mais il se reprochait parfois ses innocentes récréations, ses promenades solitaires qui le laissaient livré à ses pensées.

Il eût voulu soulager sa famille, si nombreuse, que parfois la gêne y jetait ses mélancolies noires, encore que le vieux grand-père travaillât toujours, et vît tous les braves ouvriers, ses fils, assidus à la tâche quotidienne, les uns maniant comme lui la varlope et le rabot, les autres forgeant le fer sur l'enclume, leurs femmes tressant des corbeilles, ou filant le chanvre. Mais il y avait tant d'enfants dans la maisonnée!...

Parmi les neveux du curé Félix, qui venaient de temps à autre à Montbernard, un peu timidement, car Symphorose faisait froide mine quand on surprenait sa cuisine sans provisions, il y avait deux frères jumeaux, deux jolis enfants de douze ans, turbulents à rendre fou le plus patient pédagogue, mais sages et bons, au sourire malicieux, aux yeux bleus pleins de candeur.

On les nommait Dodon et Zeph, traduction un peu libre de Claude et de Joseph, prénoms que les hauts seigneurs du cru de là-bas, avocats ou notaires, abandonnent au vulgaire pour se parer des Edmond et des Casimir qui ont traîné dans tous les romans.

Zeph et Dodon ne se quittaient jamais. Nés le même jour, nourris au même sein, ils se ressemblaient au point que leur père même les confondait parfois l'un avec l'autre. On eût dit qu'ils n'avaient à eux deux qu'une seule âme, ayant les mêmes vertus, les mêmes qualités et les mêmes défauts. Ce n'étaient point des anges, mais c'étaient de bons petits cœurs, aimant Dieu et l'honorant.

— Le portrait de mon Félix ! disait l'aïeule avec orgueil.

Et quand le curé descendait à la ville et qu'il prenait les enfants sur les genoux, heureux un moment de sa quasi-paternité, la vieille Rosalie regardait ce visage austère, d'une beauté sereine, encadré entre ces deux figures fraîches et roses, rayonnantes de cheveux d'or. Et alors elle soupirait.

Elle soupira si fort que Félix, l'ayant devinée, et comprenant qu'elle n'osait avouer la cause de ces gros

soupirs, reprit tout songeur le chemin de Montbernard, où il trouva Symphorose d'assez bonne humeur, certaine couvée de poules patiemment surveillée ayant réussi à merveille.

— Serait-il bien difficile, demanda le curé à la servante, d'arranger deux petits lits dans la chambre qui est auprès de la mienne?

— Oh! oh! fit Symphorose, d'un air qu'elle voulut faire revêche, monsieur le curé, vous méditez un coup.

Tout autre aurait battu en retraite. Félix se mit à à rire :

— Oui, dit-il, je prends mes neveux Zeph et Dodon à la cure, Symphorose.

— Miséricorde! s'écria-t-elle, et qu'en voulez-vous faire?

— S'il plaît à Dieu, des lévites pour la maison du Seigneur. Je les instruirai. Plus tard, ils seront des hommes, et qui sait, j'aurai deux bons soldats à donner au pays, ou deux prêtres à l'Église...

— J'entends! fit la montagnarde. Mais de quoi les nourrirez-vous? C'est à peine si vous mangez votre content, et les pauvres nous prennent le plus clair de notre bien. Il n'y a rien à la cave et pas grand'-

chose au grenier. Tout enchérit. Ne me fit-on pas, l'autre jour, payer quatorze sous la livre de beurre? Vous avez moins de linge dans votre armoire qu'un granger de la vallée, et si je n'envoyais les enfants de chœur ramasser du bois mort dans la forêt...

Félix interrompit net ces doléances.

— C'est bon, dit-il, Symphorose! Voyez à ce que les lits soient prêts demain soir. Nous mangerons un peu plus de soupe, et un peu moins de rôti. Le pain noir est plus savoureux que le pain blanc, et nous boirons de la piquette.

Symphorose essuya ses yeux, assurant que la poussière l'aveuglait, et le curé, ayant souri sans ajouter un mot, s'en alla chercher dans sa bibliothèque la grammaire latine, l'*Epitome* et le dictionnaire qu'il avait autrefois si souvent maudits.

Le lendemain, Zeph et Dodon embrassaient bonne maman Rosalie, toute fière d'avoir été comprise sans avoir parlé; ils faisaient, après souper, la prière du soir avec leur oncle et Symphorose, et s'endormaient bientôt dans un rêve doré.

*
* *

Désormais l'abbé Félix se leva une heure plus tôt, et se coucha une heure plus tard. L'après-midi appartenait aux leçons; la veillée, aux travaux de l'intelligence. Il voulait être savant, pour faire des savants. Il ne se contentait pas du peu de science qui éloigne de Dieu, il aspirait au beaucoup de science qui rapproche de Dieu.

Il cherchait à faire pénétrer dans ses élèves cet amour du savoir qui le possédait.

Le prêtre, pensait-il, est dans la société un conseiller, un guide, un maître et un apôtre. Ce qu'on respecte, aujourd'hui, c'est le savoir. Il faut que le prêtre sache, qu'il ne soit point inférieur aux hommes qu'il a mission de diriger, qu'il se mette à la tête du mouvement intellectuel de l'époque et ne reste jamais en arrière, car l'Église n'a rien à redouter de la lumière, et toujours elle a gardé les grandes traditions de la science.

Obscurantiste, le prêtre ne l'est pas, et ne peut pas l'être : il s'écarterait alors de la voie qui lui est tracée. Encore que le ministère pénible qu'il exerce

absorbe la plus grande partie de son temps il doit travailler sans relâche, et beaucoup apprendre, afin d'enseigner beaucoup. S'il lui est interdit, par les labeurs de la vie pastorale, de se consacrer entièrement à l'étude, comme ces admirables Bénédictins, qui sont les savants de l'Église, de même que les Dominicains en sont les prédicateurs, les Chartreux les aumôniers, les Jésuites les professeurs, il a du moins assez de loisir pour suivre le progrès de l'esprit dans sa marche, en étudier les moyens et le but final, aider à son essor ou l'arrêter dans sa course, selon que la présomption humaine le fait trop rapide et trop irréfléchi, ou que son effort tend au contraire à rendre la société meilleure, plus sage, plus soumise aux lois d'en haut.

Et comme il nourrissait le secret espoir de voir un jour les deux frères entrer dans la sainte milice, — qui demande tant de recrues, parce que tant de soldats succombent à la peine, — il avait l'ardente ambition de faire de ces enfants des hommes d'élite qui pourraient un jour rendre à l'Église de grands services.

Il n'épargnait rien pour atteindre son but. Aucune fatigue ne le rebutait, aucune besogne ne le lassait. Il emmenait ses élèves avec lui partout ; à l'église où

ils se pénétraient des beautés de la liturgie et de ses symboles, où ils apprenaient à aimer la maison de Dieu, la prière et la méditation; chez les pauvres, où la charité leur apparaissait, avec ses sacrifices, avec ses grâces. L'exemple leur montrait là que donner est peu de chose, que savoir donner, être doux aux humbles, aimable aux souffrants, est l'essence même de la vertu.

Auprès des malades ils voyaient de quelle efficacité sont les consolations d'une religion qui a prévu toutes les infortunes.

S'ils allaient dans la montagne, ils admiraient l'œuvre de Dieu sous tous ses aspects, si multipliés et si divers. La nature s'ouvrait à leurs yeux comme un livre immense, dont ils tournaient les pages avec une avide curiosité. Les plantes, les pierres, le sol, les arbres, leur devenaient sujets d'entretiens charmants, que leur mémoire gardait comme autant de leçons.

Le soir, les étoiles traçaient au ciel ces efflorescences diamantées qui sont les broderies de l'azur, et Félix les entraînait avec lui, pour ainsi dire dans l'espace, leur dévoilant les merveilleux calculs des Ptolémée, des Copernic, des Galilée, des Kepler, de

tous ces hommes qui, à force de vivre dans le ciel, avaient presque oublié la terre.

Les vieilles ruines, les donjons écroulés dans leur linceul de lierre, les chapelles romanes ou gothiques étaient le texte de causeries familières où, de l'architecture des anciens âges, on passait aux délicates questions de l'art, aux souvenirs poétiques, aux légendes, et c'est ainsi qu'ils apprenaient l'histoire féodale, souvent unie à l'histoire des Saints.

Félix retrouvait avec ces enfants les émotions profondes et pures de sa jeunesse. Il goûtait un plaisir exquis à embellir ces intelligences vierges, à former ces cœurs innocents et purs, et la candeur de ces âmes reposait son âme des luttes intérieures, comme la vue d'une oasis embaumée repose et réjouit le voyageur qui a trop longtemps erré dans le désert.

Il ressentait des joies infinies à surprendre ces premières curiosités, à satisfaire ces premières aspirations vers un idéal que, sans doute, on n'approche jamais, auquel pourtant on rêve toujours?

Enfin! il avait ce que l'homme privé des bonheurs austères du foyer cherche avec tant d'avidité dans cette société où il est seul : des amis, des disciples. Des amis tendrement aimés, qui sont l'espérance

de l'avenir; des disciples dignes du maître, laborieux, enthousiastes, riches d'illusions généreuses. Il les chérissait pour tout le bien qu'il leur faisait, — et ne songeait point à l'ingratitude, cette indépendance du cœur, qui est le vice humain par excellence, et que les animaux ont, sur nous, l'avantage d'ignorer.

XIV

AMIS ET ENNEMIS

« Il faut bien que les bons, les innocents et les justes, payent pour les pécheurs dans cette vie ; car s'ils ne payaient pas, qui donc, le jour des comptes, acquitterait la rançon des coupables devant le Seigneur ? »

(JULES BARBEY D'AUREVILLY.)

Je bénirai le Dieu père de toutes choses,
Je chanterai sa gloire aux quatre vents des cieux.
Une voix m'a crié : « Rosier, donne tes roses !
Lyre, exhale à ses pieds tes sons harmonieux ! »

J'offrirai devant lui mes meilleurs sacrifices :
Une âme pure, un cœur patient dans ses maux.
Une voix m'a crié : « Lis, ouvre tes calices !
Palmier, sur son passage incline tes rameaux ! »

J'élèverai vers lui ma louange et mon âme,
Je le proclamerai seul très bon, seul très grand.
Une voix m'a crié : « Trépied, répands ta flamme !
Et toi, brûle et parfume, encensoir odorant ! »

(J. AUIRAN, *les Idoles*.)

« Toutes les fois qu'il s'agit de charité, de consolations à donner aux malheureux, de secours aux nécessiteux, toutes les fois qu'il faudra corriger les mœurs, adressez-vous à un prêtre, lui seul fait bien ces choses-là. »

(BLANQUI, *Histoire de l'économie politique*.)

Il y a un proverbe italien qui dit : « De ceux à qui je me fie, Dieu me garde ! Je me garde moi-même de ceux dont je me défie. » Un *rico hombre* d'Espagne

adressait aussi à Dieu tous les jours cette prière : « Seigneur, défendez-moi contre mes amis : contre mes ennemis je me défendrai moi-même. » En France on ignore ce proverbe et cette prière. La prudence est une louable vertu que la générosité met en fuite.

Lorsque Félix fut depuis quelques jours à Montbernard, il voulut être prudent sans cesser d'être généreux ; en conséquence de quoi il fit le compte de ses amis et de ses ennemis.

Si la tâche n'était si ingrate, ce serait ici le cas d'essayer une dissertation sur l'amitié, en l'appuyant de textes tirés de la Sagesse des nations, et autres recueils recommandables d'axiomes, aphorismes, proverbes, sentences et préceptes.

Il y a longtemps que *le Roman de Baudoin Sebourc* a formulé cette vérité :

> Porce dist I proverbe : miex vaut trouver en voie
> Un bon certain ami que denier en corroie.

Mais on trouve en son chemin plus souvent bourse pleine qu'ami certain, et le poète savoyard, Claude Mermet, dit qu'il en faut essayer cinquante avant d'en rencontrer un bon.

Félix en avait cherché un, néanmoins, en Cyrille Guers, baron de Montbernard, rejeton d'une antique lignée, déjà noble avant la première croisade, et qui allait s'éteindre avec le dernier héritier du nom.

C'était un petit vieillard fluet, mince et leste, ressemblant, avec sa moustache et sa barbiche en pointe, avec ses longs cheveux gris, ondés, à un gentilhomme du temps de Louis XIII.

Il en avait le port altier, la mine hardie et hautaine, les allures cavalières. On s'étonnait de ne pas le voir en soubreveste tailladée à l'espagnole, la chemise bouffante, le manteau drapé sur l'épaule, chargé de rubans des pieds à la tête, et coiffé du grand feutre empanaché de plumes couleur de feu!

Hélas! depuis tantôt vingt ans, et sauf le dimanche et aux fêtes carillonnées, où il revêtait le frac bleu de roi à boutons d'or, il portait le même habit de chasse, de velours vert olive, blanchi aux coudes, usé sur les coutures. Des splendeurs d'antan, il ne restait que le souvenir.

Le baron Cyrille vivait maigrement du produit de quelques *journaux* de forêts, de quelques *fosserées* de champs et de vignes, qu'il avait autour des ruines de son manoir, jadis forteresse féodale, détruite par

la rage des hommes plus que par la faux du temps, qu'elle aurait défié un siècle ou deux encore.

De l'amas confus des décombres, entassés là où avaient été les préaux, les casernes, les greniers, s'élevait une grosse tour carrée, accostée d'un tourillon, l'un et l'autre coupés au tiers de la hauteur.

En bas, c'était la vaste cuisine, où le baron mangeait, avec son granger et la famille de celui-ci, servi à part sur une table à pieds tors, posée devant une haute chaire de chêne sculpté, fruste et criblée de trous, vieux débris découvert dans un grenier. En haut, d'une salle immense, le pauvre seigneur avait fait son logis, encombré de meubles massifs et lourds, décoré de panoplies et d'armures. D'énormes bahuts renfermaient des liasses de chartes, scellées de grands sceaux protégés par des boîtes en fer-blanc, des collections d'in-folio vénérables, de livres à tranches rouges, solidement reliés d'un cuir épais, armoriés sur le plat aux armes de Montbernard : *d'azur à la montagne d'argent, au chef d'or à l'aigle éployée de gueules.*

Cet écu, aux émaux superbes, timbrait le hanap où il buvait, la salière et les plats, lourdement ciselés; il se répétait sur les courtines du lit, chef-d'œuvre

d'une Pénélope du seizième siècle, qui ne défaisait pas la nuit ce qu'elle avait brodé le jour, gaufrait le cuir cordouan dédoré qui garnissait les escabeaux, et brillait enfin sur la bannière, relique fanée, suspendue à la place d'honneur, sous un crucifix, entre le flamard de Cyrille Guers, IXe du nom, tué à Mons-en-Puelle, et l'estramaçon de Philippe Guers, tué à la bataille de Saint-Laurent, aux côtés de ce duc Tête-de-Fer qui avait pour devise : *Spoliatis arma supersunt !*

Et les armes de ses ancêtres étaient restées à Cyrille Guers, XIIIe et dernier du nom, qui gardait les traditions de sa race, l'honneur de sa maison, la dignité du malheur, mais que les révolutions avaient dépouillé de ses châteaux et de ses domaines.

Il eût été soldat, si Dieu n'avait mis le comble à son infortune en laissant à sa garde une mère paralytique, qui mit trente ans à mourir, et qu'il ne voulut jamais quitter.

Et lorsque sa mère, après cette longue agonie, rendit son âme au Créateur, il avait pris l'habitude de son isolement, de l'amère solitude et de l'invincible mélancolie des âmes blessées. Il demeura seul, trop pauvre et trop fier pour frayer avec ses

pairs, trop haut d'intelligence et délicat de cœur pour n'être point inconnu des gens qui l'entouraient.

Le jour même où il vit, pour la première fois, l'abbé Félix, dont l'âme ardente rayonnait sur le doux visage au regard si pur, il se sentit entraîné vers lui par une irrésistible sympathie, à laquelle d'abord, défiant comme tous les vieillards, il voulut résister, mais qu'il avoua enfin, lorsque Félix, ayant installé ses neveux au presbytère, vint à la tour de Montbernard, après avoir visité toutes les chaumières de sa paroisse.

Pour la première fois, le cœur du vieillard esseulé déborda, et ce fut avec une effusion juvénile qu'il en livra les secrets au prêtre.

Tout aussitôt ils se comprirent. La timidité de Félix ne tint pas devant l'abandon du gentilhomme, et dès lors il n'y eut plus, entre eux, de réserve, mais cette cordialité austère et grave, parfois souriante, qui convenait à l'âge de l'un, au caractère de l'autre.

*
* *

Le curé de Montbernard eut donc un ami, qu'il n'eut point la peine d'étudier ou le regret de solliciter. Ils pensaient de la même façon, ils avaient les mêmes idées.

Ils aimaient Dieu, les déshérités, les foules ingrates; ils aimaient le ciel bleu, les arbres, les fleurs, la nature grandiose et charmante; ils aimaient les livres, la science, le passé, les traditions affaiblies, les croyances attaquées, les drapeaux renversés. Ils en parlaient avec l'enthousiasme de la foi et l'ardeur des poètes.

Désormais, Félix n'était plus seul. Il avait, au foyer, des enfants adoptifs, et tout auprès le cher compagnon des heures joyeuses, le partenaire assidu de ses récréations, causeur spirituel et bienveillant, *sachant* plutôt que *savant*, toujours aimable, gai, d'humeur égale.

Aussi jamais Symphorose ne se plaignit-elle des fréquentes visites du Baron, — toute la paroisse appelait ainsi le châtelain, comme s'il eût été l'unique baron chrétien! Dragon lui faisait fête, Ma Grosse, Menoune et Raboton accouraient lui souhaiter la

bienvenue, la queue en panache, et miaulant avec tendresse. Enfin, Zeph et Dodon eurent pour M. de Montbernard le respect affectueux et dévoué de l'écuyer pour le chevalier : il leur paraissait un preux des anciens âges, se reposant des fatigues de la guerre par les enchantements de l'étude.

Tel Sully écrivant les *Œconomies royales* après avoir quitté le harnois du capitaine!

Un autre ami du curé fut un paysan de la montagne, un patriarche, qui régnait sur sa famille, comme un roi sur ses sujets; qui revivait dans sa cinquième génération ; un de ces hommes robustes de corps et d'âme, qui semblent coulés en bronze, immuables dans leur foi, puissants par leur espérance, absolus dans leur charité.

Cinquante années durant, Gaspard Balliol avait ceint l'écharpe de syndic, à lui léguée par son père, qui la tenait du sien. L'ingratitude, indépendance du cœur, est un vice de la multitude : l'heure vint où l'on ne pardonna pas au vieux syndic les services qu'il rendait. On le jugeait rebelle aux idées modernes, et de fait, il en avait la haine et le mépris, ayant vécu aux sombres années où l'on traquait les prêtres et les nobles, où l'on brûlait les églises, où

l'on rasait les châteaux, époque de sang et de larmes, dont il parlait avec terreur, avec colère, et qu'il maudissait.

L'union de ces trois hommes symbolisa donc l'union des trois grandes forces sociales, et plus d'une fois, les voyant cheminer de compagnie, le maître d'école, de sa voix criarde de pédagogue, osa dire :

— Prêtre, noble et paysan : le corbeau... l'épervier et la buse !

***

Ce maître d'école professait les doctrines libérales qui permettent d'injurier impunément ceux qui ne peuvent se défendre ou le dédaignent.

Le type est connu : un garçon parti de bas, instruit à la mesure du diplôme, gardant rancune à la société d'être né pauvre et de vivre pauvre ; fâché de l'opinion qu'on a de son courage ; éloigné de Dieu par un savoir médiocre, gâté par une outrageante suffisance ; orgueilleux de son état qui le fait *Monsieur,* et qui est pour lui un métier, non une mission ; éperdu de convoitises, qu'il ne satisfera jamais ;

pétri d'envie, de vanité, de jalousie; exécré de sa troupe d'écoliers, qui l'enragent, qu'il méprise, dont il se venge comme il peut et quand il peut.

Il connaît Voltaire par ses *Contes*, Rousseau par ses *Confessions*, toute la séquelle par menues bribes. Il chante Béranger qu'il estime. Il déclame les vers patriotiques, éclos dans les mansardes de nos faubourgs. Sa politique est toute faite, dans les journaux à un sou. La messe l'ennuie, le catéchisme l'agace. Il a la haine de la soutane et du rabat, rabat noir du prêtre, rabat blanc de l'ignorantin. Le curé de sa commune est son ennemi personnel. Il ne salue point les curés du voisinage, et fait la grimace à leur servante, — quand il n'est pas vu. C'est l'agent actif et violent de toutes les cabales, des coteries, des conciliabules de cabaret. Souvent, il est protégé, souvent aussi désavoué, s'il montre par trop de maladresse.

Généralement, il finit mal. On en cite qui ont fait du chemin, avec la férule en guise de béquille.

C'est un de ces mauvais maîtres d'école, — il y en a de meilleurs, et beaucoup, — que l'abbé Félix avait chez lui. Un philosophe, soumis au *nil mirari*, nourri de la pitance Renan, Michelet et Bert; ayant

quelque littérature, par le feuilleton-roman et la poésie apocalyptique du Parnasse dont M. Hugo est l'Apollon, respectueux des bas-bleus élégiaques et des chroniqueurs mordorés, mais surtout idolâtre de l'*Alma parens*, représentée par le redoutable pouvoir de M. l'inspecteur primaire.

Celui-là, du moins, ne fut pas hypocrite et rompit en visière dès le principe au curé, qu'il accusa incontinent d'être un noir clérical. Il avait pour second, dans la campagne entreprise, un médecin de la ville voisine, le docteur Fulvius.

Un sot, en trois lettres. Un cupide, qui n'accorde ses soins *gratis* à personne. C'est d'ailleurs son droit, si ce n'est point son devoir. Il a tout vu, tout appris, tout fait, tout défait. Six pieds de haut, l'encolure de défunt Hercule ; un large visage où s'épanouit son imperturbable outrecuidance. Matérialiste pour la commodité de sa conscience, positiviste pour pallier son ignorance, raisonnant à tort et à travers, imbu de préjugés qui le rendent comique, il a cette réputation d'esprit fort qui plaît aux médiocres. Il rend un culte passionné à la dive bouteille, et traite volontiers, après boire, de l'amélioration de la race humaine, et du socialisme prêché par le Christ,

qu'il consent à mettre en parallèle avec Moïse et Mahomet.

*
* *

Tout à côté de ces ennemis du curé, constamment prêts à le diffamer, et pratiquant la calomnie avec cet art que le Basile de Beaumarchais dépeint si éloquemment, — car Basile est un libéral, comme Tartufe est un libre penseur! — il y avait, il y a encore, — l'ennemi est éternel ! — le cabaretier, le marchand de tabac, l'avocat de village.

Le cabaretier, Gautier Garguille, Tabarin et Roger Bontemps d'écurie, tarit ses fûts et fait payer aux ivrognes tout le vin qu'il boit. Il se distingue par une profonde horreur des agents de la régie qu'il nomme, avec un majestueux mépris, *rats-de-cave.*

Il se repaît de feuilles publiques graisseuses, poissées et violâtres, où Paris accumule chronique rouge sur feuilleton noir : c'est là que maint bas-bleu distille sa haine contre les Sœurs de Charité qui l'élevaient naguère *gratis pro Deo* dans leur orphelinat ; c'est là que l'articlier tire du « carton aux curés », les vieilles histoires qu'il retape, démarque,

assaisonne, et sature de fiel, pour se venger d'avoir appris des curés, même le mauvais latin qu'il traduit en médiocre français; c'est là qu'un mince élève des Frères ignorantins démontre que l'ignorance est bénie, et que l'Église vise simplement à coiffer le globe terrestre d'un gigantesque éteignoir.

Le tavernier, tapi dans sa gluante auberge, lit et fait relire ces balivernes à la ribaudaille d'alentour, laquelle, à son exemple, déteste le curé, qui déteste les ivrognes, et fait honte volontiers de leur vergogneuse malpropreté à ceux qu'il rencontre en son chemin, prenant le parti des ménagères contre les maris qui vont perdre au *Bouchon de Houx* leur temps, leur santé, leur dignité et leur argent.

Le marchand de tabac maugrée : l'ancien curé faisait emplir deux fois la semaine sa tabatière en écorce de bouleau, vaste comme un coffre. L'abbé Félix ne prise, ni ne fume. On suppute la dépense qu'il ne fait pas. On lui en veut des pipes qu'il ne casse point, du foin gouvernemental qu'il laisse sécher au fond des pots de grès, et de ce qu'il se prive, on le critique. Langue de femme bat vite et longtemps !

Quant à l'avocat du village, c'est un saute-ruisseau

chassé de chez quelque procureur, frotté de basoche, jargonnant les *icelui*, les *paraphernaux* et les *synallagmatiques*. Il prononce à bouche pleine des mots étranges et redoutables qui terrifient ses clients. Il prend l'argent dans toutes les poches, et vide les bourses de cuir les mieux fermées. Son bien est fait de lopins arrachés partout : que de plaideurs ont perdu les plus belles plumes de leurs ailes à l'écouter!

C'est un esprit fort : il ne va guère à la messe, le curé prêchant parfois sur le vol, la rapine et leurs dérivés ; il se garde d'aller à confesse : le seul mot de restitution le mettrait en fuite.

Gardien naturel des intérêts de ses ouailles, le curé lui paraît ce vigilant et terrible serviteur qui défendait les pommes d'or du jardin des Hespérides, et l'avocat le hait par la même raison que le braconnier hait le gendarme.

Tels étaient les ennemis de Félix, tels sont encore, un peu partout, les ennemis du curé : les orgueilleux, les menteurs, les rapaces, les ivrognes, tous ceux enfin qui prétendent vivre sans Dieu, et pour qui le prêtre est le redoutable mandataire de l'ordre social.

*
* *

Autrefois, aux temps du paganisme où l'on ne prenait aux chrétiens que leur sang et leur vie, l'ennemi dirigeait contre eux la persécution des supplices, que le courage brave et que le martyre couronne. Aujourd'hui, c'est la persécution du mépris qu'il faut endurer, et le prêtre a moins à lutter, vaillamment, à face découverte, qu'il n'a à se défendre, bouclier au bras, non plus du javelot ou de la hache, mais de l'insulte ou de la calomnie.

L'ennemi, ce n'est plus César, pontife des faux dieux, ce n'est plus le Romain s'accrochant, éperdu, à ses lares, ce n'est plus le proconsul, ou le simple centurion, et ce ne sont plus les bourreaux armés d'étrilles, de pointes de fer, de scies, de fouets, de maillets, de poignards.

L'ennemi, c'est le maître d'école, tapi dans sa chaire, et le cabaretier enfoui dans son antre, et le compère malin et bavard, qui épie et vient conter ses espionnages.

L'ennemi, c'est le mensonge subtil, lame à double

tranchant; l'arme, c'est le journal qui la donne, honteusement dissimulée ou cynique impudemment.

Et ce qu'on veut arracher au prêtre, ce n'est plus sa vie mortelle qu'on sait qu'il dédaigne, mais son honneur sacerdotal et sa dignité paternelle : on fait comme Cham, on lui enlève son manteau et on découvre sa nudité.

C'est l'insulte au Christ expirant sur la croix, dépouillé comme les larrons, ses voisins, et raillé de ce que, se disant Dieu et Fils de Dieu, il ressemble quand même à un homme!

L'abbé Félix allait devant soi, tout droit, insoucieux du mépris et dédaignant l'outrage. Il accomplissait les devoirs de son ministère, et faisait, à l'occasion, acte de citoyen, ce qui me donne occasion de dire comment il entendait la politique.

Lorsque les Pharisiens voulurent, aux premières années du monde chrétien, embarrasser Jésus, dont la doctrine combattait résolument l'Olympe romain, ses dieux et ses *divi*, ils lui posèrent une question captieuse à laquelle le maître répondit sagement :

Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César.

Et cette parole du Christ devint la règle de son

Église vis-à-vis de l'autorité humaine, émanée de Dieu, de qui vient tout pouvoir.

L'Église ordonne donc de rendre à César ce qui est à César.

César, ce n'est ni le roi, ni l'empereur. César, c'est le Pouvoir, le mandataire de la chose publique, *rei publicæ*... César c'est l'État. Il commande, et tout citoyen doit obéissance, après avoir seulement consulté les droits imprescriptibles de sa conscience.

Félix pratiquait cette règle, et l'enseignait. Il avait le grand respect de la Loi, cette abstraction sublime qui est le catéchisme du citoyen. Il obéissait dignement aux lois de son pays, conformant sa conduite à leurs prescriptions. Mais l'obéissance aveugle est une marque d'esclavage, et tout homme ayant droit à la libre discussion, si dans les événements qui se déroulaient sous ses yeux Félix estimait telle chose passible de critique, il s'en exprimait librement, sans violence, et puisait dans le double sentiment de ses droits et de ses devoirs civiques le droit de parler à son gré.

Il ne transformait point, pour cela, en tribune, la chaire de vérité. Dans le temple, le prêtre est trop

au-dessus des misérables intérêts de ce monde, pour ne se point réfugier dans l'austère et majestueuse splendeur du sacerdoce qui le détache de la terre. Mais hors de l'Église, tout en conservant le caractère qui le sacre pour l'éternité, le prêtre est citoyen aussi, et les intérêts qu'il doit défendre sont, et les siens propres, et ceux de ses ouailles. Il prenait donc, aux questions qui se traitaient alors, la part active qui lui convenait, donnait ouvertement son conseil à qui le lui demandait et ne craignait nullement de se mêler, sinon aux luttes, du moins à l'action conservatrice de l'ordre social.

Le curé de Montbernard lisait son journal chaque jour, ou à peu près. Distraction trop souvent reprochée au curé de campagne qui, dans l'isolement où il vit, serait bien excusable de s'intéresser aux faits actuels, s'il n'avait pas le devoir, parfaitement tracé, de se tenir au courant du mouvement politique, de même qu'il suit avec sollicitude le mouvement intellectuel, double évolution de la société, que l'Église a toujours surveillée, qu'elle a longtemps dirigée, et qui, même à l'heure présente, subit sa légitime influence.

Et ce journal que lit le curé de campagne n'est pas

un luxe qu'il se donne. On se met à six pour avoir une feuille de deux ou trois louis par an, qui circule de paroisse en paroisse. On s'abonne à quelque Revue, à quelque Recueil littéraire, innocente récréation pour les longues veillées d'hiver. Dépense minime, et toujours profitable.

Le temps n'est jamais perdu qu'on donne à la lecture, et pourquoi n'avouerais-je pas que j'ai pour le papier imprimé un peu de cette vénération des musulmans qui ramassent avec soin tout fragment de livre, toute feuille volant à la brise ou souillée dans la boue, parce que, sur ce fragment ou sur cette feuille, il peut y avoir une des lettres qui composent le saint nom de Dieu!...

*
* *

Et puisque nous causons de la vie intellectuelle du prêtre, pourquoi ne rappellerait-on pas, ici, tout ce que le prêtre fait pour la science et pour les lettres, lui qu'on accuse parfois d'obscurantisme, non par ignorance, mais bien par mauvaise foi !

La France, qui comptait autrefois tant de magnifiques et puissantes abbayes, Jumièges, Fontevrault,

Tournus, Saint-Victor, Corbie, Saint-Maur, Marmoutier, si célèbres dans les fastes de la littérature et de la science, voyait récemment encore fleurir Solesmes, Ligugé, la Pierre-qui-Vire.

Aux anciens bénédictins savants sont dues ces œuvres monumentales, les *Acta sanctorum*, le *Gallia Christiana*, le *Recueil des Historiens*, le *Trésor littéraire*, les *Amplissimœ collectiones;* les bénédictins de ce siècle, après tant de révolutions, n'ont-ils pas conservé intactes les traditions de leur ordre, et ne serait-il pas facile de citer les noms des nombreux émules des Mabillon, des Félibien, des Martène?

On serait effrayé au seul énoncé de la somme de travaux de théologie, de liturgie, de catéchisme, d'Écriture sainte, d'histoire, de philosophie, de littérature fournie annuellement par ce clergé de France qu'on représente si mensongèrement comme opposé à la diffusion des lumières. Plus de trente librairies sont alimentées par des auteurs ecclésiastiques qui obtiennent tous un succès relatif et dont les ouvrages ont une valeur réelle, quant au fond, quant au choix du sujet traité.

Il n'est pas une société savante qui ne compte un ou plusieurs prêtres parmi ses membres, et, chose

digne de remarque, ils sont souvent les plus zélés, les plus ardents à la besogne; chaque année, au congrès de la Sorbonne, une part notable des récompenses accordées aux archéologues, aux monographes, aux paléographes, est dévolue à d'humbles prêtres, modestes curés de campagne, ou professeurs de petits séminaires.

Presque tous les évêques français sont des écrivains distingués. Faut-il citer les noms de Mgr Landriot, de Mgr Pie, des évêques d'Orléans, d'Angers, d'Autun, de Châlons, de Tarentaise, de Maurienne, de Grenoble, de Rodez, de Nîmes?

*
* *

C'est aux missionnaires que la France est redevable des publications les plus importantes, en ce sens qu'elles préparent l'avenir à la civilisation dans les pays barbares, et qu'elles étendent le cercle des connaissances humaines en créant de nouvelles langues écrites, en mettant au jour des monuments encore inconnus de l'histoire du monde, en nous révélant enfin des civilisations disparues.

Ce serait un document précieux pour l'histoire

littéraire de notre siècle que la bibliographie critique et raisonnée des livres des missionnaires.

Et pourquoi ne parlerions-nous pas de quelques-uns?

Par exemple, de la grammaire de la langue chinoise orale et écrite, du R. P. Perny, qui faillit être une des victimes de la Commune, et surtout de son *Dictionnaire français-latin-chinois* de la *langue mandarine parlée,* dont le second volume renferme les notes historiques et géographiques les plus complètes sur l'Empire du Milieu; le livre dit des *Cent familles,* enfin la Synonymie la plus parfaite qui ait été donnée jusqu'à présent de l'histoire naturelle de la Chine.

A côté de cette œuvre capitale viennent se ranger: le Vocabulaire indoustan-français de l'abbé Bertrand; le *Lexicon-latino-japonicum*, du P. Petitjean ; la Grammaire et le Dictionnaire javanais-français, de l'abbé Favre; l'Étude sur les Manuscrits slaves de la Bibliothèque nationale, du P. Martinov; la Grammaire de la langue *pongouée,* parlée au Sénégal et au Gabon, du P. Le Berre; les Études sur la langue syriaque et sur les dialectes araméens, de l'abbé Martin ; le *Popol Vuhl*, livre sacré de l'antiquité

mexicaine, en langue *quiché,* et tout l'ensemble des travaux historiques sur le Mexique, l'empire d'Anahuac, le Yucatan et le Guatemala, de l'abbé Brasseur de Bourbourg; la *Mythologie japonaise,* du P. Monnicou ; les *Fragments de chrestomatie de la langue algonquine,* de l'abbé Cuox ; les ouvrages sur les langues des Abyssins et des Gallas de l'évêque capucin Massaja ; les livres arabes du P. Cuche; les Monuments syriaques du P. Zingeler ; la Grammaire woloffe de l'abbé Boilot; les dix volumes, modèles du genre, du P. Huc, sur le Thibet, la Tartarie et la Chine.

En somme, il n'est pas de langue parlée sur la surface du globe qui n'ait fourni à nos missionnaires l'occasion de quelque travail utile. A Madagascar, ils ont créé une langue écrite, introduit l'imprimerie, fondé des journaux.

Voilà ce que font ceux que les ignorants accusent volontiers de marcher à l'encontre du progrès, de mettre la lumière sous le boisseau !

*
* *

Or l'abbé Félix, qui avait pour l'Église l'amour profond du fils pour sa mère, et qui se vouait tout

entier à la défense de cette mère, attaquée de toutes parts, voulait combattre avec les armes intellectuelles qui sont les moyens de victoire de l'apôtre : la Parole et le Livre.

Il voulait SAVOIR, et sa belle intelligence toujours en éveil ne dédaignait aucune des connaissances humaines, que le prêtre a la mission de garder à travers les âges, et dont le progrès est confié à ses efforts laborieux et recueillis. Il étudiait sans relâche, comme il enseignait sans repos.

Le dimanche, après vêpres, pendant les chaudes journées de juin et de juillet, les paysans de Montbernard, avant de regagner les chalets de la montagne, venaient s'asseoir un moment sous le mur du cimetière.

Là, protégés contre le soleil par le feuillage noir des sapins, aux branches penchées, frangées d'aiguilles vertes, ils devisaient paisiblement, ayant devant leur machinal regard, s'allongeant sur la poussière dorée du chemin, l'ombre nettement découpée des croix plantées sur les tombes.

Les plus jeunes fumaient leur pipe, habitude rapportée du régiment, — qui en laisse beaucoup, de ces habitudes, aux gars qui viennent de la campagne,

naïfs encore, croyants, hardis des belles ignorances de la jeunesse, et d'un sang vif, — mais qui trop souvent s'en retournent, le cœur fatigué d'avoir trop appris et trop désappris, l'âme triste de ne plus croire, avec trop de souvenirs !

Les plus vieux, méprisant la pipe, causaient gravement, sans sourire, comme les pères conscrits, au temps des grands Consuls, délibérant sur les affaires de la patrie. Et parfois, l'un d'eux tirait de la poche béante de sa veste de ratine blanche, un coffre d'écorce de bouleau, vaste, énorme, qu'il ouvrait avec solennité, pour offrir à ses amis, compères et voisins, à la ronde, la prise de l'amitié.

Cependant les femmes, plus pétulantes et plus vives, péroraient à l'envi, se payant, en un seul coup, du silence de toute une semaine. On ne voyait plus que l'envergure large de leurs grands escoffions à dentelles empesées, planant sur des figures épanouies, rapprochées, joue contre joue, et l'éclatant bariolage de leurs fichus à carreaux sur les corsages de bure, garnis de paillettes et de galons d'or faux.

Puis les enfants jouaient, dans les sentiers, sous les noisetiers, sur l'herbe sèche, au *baculo* que Gavroche appelle *cochonnet*, en argot naturaliste, — ou sim-

plement à ce jeu des barres, qu'on dit renouvelé des Grecs, à l'instar du vénérable jeu de l'Oie, démodé par nos modernes raffinements.

Alors villageois et villageoises, pâtres en rouges bonnets de Phrygie, bergers coiffés du béret galonné, vieux laboureurs ornés de cadenettes, grangers étalant avec orgueil des boutons de cuivre contemporains du citoyen Robespierre, fraîches paysannes, et matrones vouées pour leur vie mortelle au deuil bleu des veuves, interrompaient leurs gais devis, se retournaient, se rangeaient en haie pour voir M. le curé, rentrant à la cure, et le saluaient avec un respect affectueux.

Il sortait de l'église le dernier, et rejoignait sur le parvis, au pied de la grande croix du cimetière, le baron de Montbernard et Gaspard Balliol, qui l'attendaient là, avec Zeph et Dodon, autour desquels errait Dragon, lié de bonne amitié avec toute la paroisse.

Et Symphorose, parée de sa guimpe raide et de sa cornette à rubans gorge de pigeon, apparaissait là-bas, escortée de sa tribu féline, Ma Grosse, Menoune et Raboton, disposant les escabelles autour de la table d'ardoise, sous la treille, dont les pampres

verts, en guirlandes interminables, formaient un rideau de verdure frais et odorant.

Puis le curé passait entre ses deux amis : le baron, droit, fier et de grande mine, comme s'il accompagnait le roi: le paysan, calme, grave, appuyé sur sa canne de sarment; les jeunes gens, le sourire aux lèvres, bras dessus bras dessous; et toute la compagnie répondait par des saluts gracieux au *Dieu Gard'* des montagnardes.

C'était le beau moment du jour. Le soleil, enflammé, illuminait d'une radieuse lumière l'azur sans tache. Les oiseaux piaillaient dans les branches, et le torrent mugissait au fond de la combe, répondant par son grondement sourd aux chants, aux voix alertes, aux rires sonores, aux dernières vibrations de la cloche.

Le curé se donnait une heure ou deux d'oisiveté. Il offrait au baron, au père Gaspard, à Zeph et Dodon le *goûter* du dimanche : du fromage, des fruits et quelque pot de confitures élaborées par Symphorose, la pinte du petit vin blanc sec, et sentant la pierre à fusil, qui valait *trois sous* le litre, et qu'on ne donnerait pas à Paris pour du sauterne !

*
* *

On causait joyeusement sous la treille chargée de vignes, à l'abri des regards indiscrets et des oreilles curieuses.

Le baron Cyrille traçait à grands traits des tableaux de la vie d'autrefois : c'était la cour des anciens ducs, avec les chevaliers bardés de fer, les capitaines d'aventure, les châtelaines aux cottes armoriées et bordées d'hermine, les pages espiègles et mutins, les hérauts en tabarts de drap d'or, les hallebardiers aux costumes bigarrés, et les fous en titre d'office.

C'étaient aussi les gentilshommes guerriers du seizième siècle, lansquenets allemands, routiers français, *condottieri* d'Italie ; les huguenots lancés à travers la France, ravagée par leurs bandes, envahie par l'étranger appelé au secours de l'hérésie.

C'étaient encore les splendeurs de Versailles sous le grand Roi ; la pléiade des orateurs, des prosateurs, des poëtes : Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Sévigné, Racine, Molière, tous les illustres qui font

à la couronne de Louis XIV une auréole d'éblouissants rayons...

L'abbé Félix parlait plus volontiers des modernes et s'exprimait d'ailleurs sur leur compte avec une parfaite liberté de critique, étonnant ses neveux, qui avaient encore tous les enthousiasmes de la jeunesse. Il jugeait pourtant sans parti pris, très désintéressé de la grande querelle des romantiques et des classiques, estimant que le beau n'est d'aucune école, au grand émoi du baron, outré de cet éclectisme.

On relisait de compagnie les vers admirables des lyriques, les *Harmonies,* les *Méditations*, les *Odes et Ballades*, les rêveries suaves de Reboul, et les fictions enchanteresses de Vigny, que ce siècle ingrat oublie, les chants bretons de Brizeux, les mélodies suaves des félibres de Provence.

Le bon père Gaspard Balliol ne comprenait rien, — ou quasiment, assurait-il, — à tous ces cantiques rimés, et cependant les larmes venaient à ses paupières, quand il fallait pleurer ; et quand le poète décrivait les bois, la montagne, les fleurs, le ciel de Dieu, le paysan souriait d'aise.

La voix pénétrante et douce du curé sonnait à ses oreilles comme l'harmonie pure de l'orgue, et le bon-

homme prenait plaisir à écouter la cadence rythmée des vers. Les troubadours, les bardes et les ménestrels n'étaient-ils pas, autrefois, les poètes du peuple, qui les comprenait?

— C'est pourtant vrai que je n'entendions guère, en vérité, car mentir est péché, disait-il en branlant sa tête chenue. Mais ça me fait tout ainsi que si j'entendions la musique, le soir de la Fête-à-Dieu, quand les anges jettent des fleurs au Sacrement, et que notre cloche tinte, et que les tambours font *rantanplan!*... Point n'est-ce là, monsieur notre curé, la langue de chez nous, mais bien celle des Français de France ?

Ce qu'il fallait voir, c'était le brillant regard de Joseph et de Claude que l'ampleur des vers d'Hugo, la douceur de la Lamartine, l'harmonie mélancolique de Chateaubriand, berçaient dans les rêves heureux de leur âge, les emportant au delà des vulgarités de ce monde, dans les espaces où règnent les illusions captivantes, qu'on perd sitôt et dont le souvenir jaloux reste enseveli au fond du cœur de tout homme qui a su aimer et souffrir...

Parfois aussi le curé et ses hôtes redescendaient de ces régions sublimes de l'idéal où les avait ·élevés

l'aspiration vers l'idéal; ils discouraient gaiement, choquant leurs verres ; Zeph lançait quelque innocente raillerie à la discrète Symphorose ; Dodon reconstruisait, en style gothique flamboyant, la tour démantelée du baron ; et Gaspard Balliol, pour donner enfin libre cours à son envie de parler, longtemps contenue, établissait la généalogie de tous les Barnabé, Jacques, Pierre, Jovit et Martin, de toutes les Josephte, Bibiane, Péronne, Jacqueline, Scholastique et Mélanie, de la paroisse de Montbernard et des lieux circonvoisins, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

*
* *

Tandis que l'abbé Félix se reposait ainsi, parmi les siens, avec le gentilhomme et le montagnard, entouré de sa maisonnée, réjoui par cette cordiale causerie qui lui rappelait les veillées d'antan, au au foyer paternel, le pédagogue, le charlatan Fulvius et l'avocat du village, ces trois complices, les épiaient de loin, tous les trois vautrés sur les chaises de bois, au seuil du cabaret, dont le patron, gras, gros et

repu, tout envenimé de la prose vénéneuse de ses feuilles publiques, narrait par le menu les faits divers nauséabonds qu'il venait de lire et de relire.

Ils déblatéraient, ces mirifiques savants, ces laborieux fainéants, contre l'ignorance et la paresse des prêtres. Ils criaient très haut, fâchés de ce qu'on ne les écoutât guère, et maugréant de ne pouvoir endoctriner à leur guise ces simples d'esprit que la routine du bon sens, de la droiture, et l'horreur du mensonge empêchent décidément de prendre le mal pour le bien et le bien pour le mal.

Le docteur Fulvius enchevêtrait en vain ses phrases filandreuses, jargonnant physiologie et psychologie ; le maître d'école aiguisait inutilement ses épigrammes, et l'avocat avait beau arrondir ses périodes, ils en étaient, les trois drilles, pour leurs frais d'éloquence.

La première bonne femme venue les eût réduits au silence par dix mots de son patois, et les petits qui s'ébattaient, crossant de leurs sabots les cailloux du chemin, les eussent mis aux abois par un seul chapitre de catéchisme.

Ils n'en allaient pas moins de l'avant. L'oiseleur se contente parfois de prendre une seule alouette à son miroir, et tout révolté est enragé de prosélytisme.

L'abbé Félix les voyait de loin, boursouflés, raides, hérissés, se démener, rire à gorge déployée, donner de la voix, frapper du poing sur la table, boire à longs traits le brandevin chaudronné. Il ne s'en inquiétait guère. Ses brebis se méfiaient de ces loups.

Et quand la nuit tombait, le curé saluait ses hôtes, heureux de cette heure accordée au délassement de l'esprit, tandis que, là-bas, sous la branche de houx désséchée, ses ennemis ridicules, ivres à demi, ricanaient, honteux d'être, au passage, flagellés d'un regard méprisant du vieux Gaspard, et du silencieux dédain du baron Cyrille Guers de Montbernard, XIIIe du nom !...

XV

LE VIATIQUE

« On peut définir la charité, un mouvement de l'âme qui se porte à jouir de Dieu pour l'amour de lui-même, et de soi et du prochain pour l'amour de Dieu. »

(Saint Augustin, *Liv. de la doct. chrét.*)

« La charité est patiente, douce, et bienfaisante; elle n'est ni envieuse, ni vaine, ni insolente; elle ne s'enfle point d'orgueil. »

(*I Cor.*, xiii, 4.)

« Elle n'a point d'ambition ; elle n'est point intéressée; rien ne saurait la piquer ni l'aigrir; elle ne soupçonne point le mal. »

(*Ibid.*, 5.)

Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes.
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué!

(Alfred de Musset, *Aux Incrédules.*)

... L'homme saisit à deux mains le lourd heurtoir de fer et le laissa retomber de toute sa force sur le gros clou, à tête large, qui lui servait d'enclume. Un bruit éclatant retentit, roula dans les corridors, fut longuement répercuté par l'écho, s'affaiblit, s'étei-

gnit enfin. Une lumière apparut presque aussitôt derrière les vitres verdâtres d'une fenêtre du premier étage, tandis qu'au rez-de-chaussée s'ouvrait l'étroit vantail d'une lucarne défendue par une grille.

— Qui va là ? demanda une voix cassée, rauque, animée par la colère. Qui donc ose frapper ainsi, à cette heure ?

— Ce n'est pas à vous que j'en veux, demoiselle Symphorose, répondit avec calme le paysan qui usait de si brutales façons pour éveiller les gens.

— Est-ce donc vous, Antoine Balliol ?

Au même instant la fenêtre du premier étage s'ouvrit, et la vénérable figure, couronnée de cheveux blancs, du curé de Montbernard se montra, éclairée par la pâle clarté d'une lampe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à son tour d'un ton étonné.

Mais Symphorose avait déjà fait tourner la clef dans la serrure, et le visiteur, ayant franchi le seuil du presbytère, fut introduit dans la cuisine, où régnait une douce chaleur. Le curé, s'étant revêtu de sa douillette par-dessus sa soutane, se hâta de descendre.

Antoine Balliol était un paysan jeune et robuste,

vigoureux, alerte. Il portait l'habit et le pantalon en ratine blanche, brodés aux coutures de laine rouge et verte ; des sabots de bon bois de hêtre le chaussaient ; un bonnet de laine brune couvrait ses cheveux blonds, coupés ras. Il s'appuyait sur un long bâton.

— Comme te voilà transi, Antoine ! dit l'abbé Félix d'un ton affectueux, en montrant au paysan une chaise à côté du poêle ; assieds-toi et bois le verre d'eau-de-vie que Symphorose va te servir ; puis tu me diras ce qui t'amène si tard... ou plutôt si matin, car je me suis couché à minuit, et je dormais depuis...

— S'il y a du bon sens de se mettre au lit à des heures pareilles ! s'écria la servante du ton de la plus violente indignation... Ah ! vos livres, vos livres !... Que ne puis-je en bourrer le poêle de ma cuisine ! le bois est si cher !

— Qui donc travaillerait, si ceux à qui Jésus a ordonné d'enseigner les nations restaient oisifs ? Parle, mon brave Antoine.

— Monsieur le curé, je suis venu des Aygues ici tout d'une trotte. C'est loin ! Je suis parti un peu après la tombée de la nuit, mais il y a tant de neige !

— Est-ce qu'il y a un malade aux Aygues ?

— Hélas ! il n'y est peut-être plus à cette heure, monsieur le curé !... Vers midi il fut pris d'un mal subit... Son visage devint rouge, puis violet... ses yeux se fermèrent... Il n'a pas repris connaissance. La femme et les enfants m'ont envoyé vers vous... Faut-il que le malheureux meure sans confession ?

— Vite... mes bottes, mon manteau... Symphorose... mon chapeau... pressez-vous !... Oh ! mon Dieu, faites que j'arrive à temps.

— Monsieur le curé ne partira pas, déclara nettement Symphorose, qui néanmoins s'empressa de réunir les objets demandés, coiffa son maître d'un vieux chapeau réservé pour ces sortes d'occasions, lui jeta un épais manteau de drap sur les épaules, et se dépêcha d'enduire de graisse les bottes de gros cuir... Non, non, monsieur le curé, y pensez-vous, par cette froidure ? Il y a deux pieds de neige au moins...

— Quatre pieds, interrompit Balliol, et pas de chemin tracé.

— Vous voyez ! Et le ruisseau Noir...

— Il coule à pleins bords et roule d'énormes pierres, ajouta le paysan.

— Tu ne m'as pas dit le nom du moribond, demanda le prêtre tout à coup.

— C'est Démétrius Blanc, répondit Antoine, qui fixa un regard timide sur la figure bouleversée du vieillard.

— Démétrius Blanc ! Oh ! mon Dieu ! Démétrius Blanc !

La servante éleva vers les cieux ses deux bras, l'un enfoncé jusqu'au coude dans une botte, l'autre armé d'une brosse :

— Eh bien ! voilà qui est bon, doux Jésus !... Oh ! par exemple ! s'exclama-t-elle, coup sur coup. Démétrius Blanc ! Justement le seul mauvais sujet de la paroisse : le prêteur à usure, celui qui n'a pas mis les pieds à l'église *du* depuis qu'il est revenu de France, il y a beau temps ! Irez-vous, monsieur le curé ? Celui qui ne salue jamais la croix, qui siffle quand la procession passe, qui garde son chapeau devant le saint Sacrement ! Un ivrogne... un larronneur de biens... N'y allez pas, monsieur le curé.

Sur quoi la bonne fille alla chercher des bas de laine et de gros gants en poil de lapin qu'elle tendit à son maître pendant qu'il se chaussait.

— Un homme, dit-elle en grondant, qui vous a

insulté plus bas que terre et qui vous aurait battu, sans Antoine, ici présent.

Le vieux curé se leva, ayant terminé ses préparatifs.

— Allons! Antoine, dit-il, il faut que tu m'accompagnes, mon garçon! Le clerc est trop vieux et trop faible et ne pourrait faire cent pas dans la neige. Tu doubleras l'étape, mais c'est une œuvre de charité qui te sera comptée là-haut.

— Pardi! Monsieur le curé, quand même le clerc, ou un autre, viendrait, croyez-vous que je resterais ici vous sachant exposé? On en fait bien d'autres pour s'amuser, allez! Si Démétrius meurt en paix avec le bon Dieu, je vous payerai tout de même une messe pour le repos de son âme...

— Et moi, dit Symphorose, je jeûnerai dix jours, si...

— Adieu, Symphorose, dit le curé. Vous n'oublierez pas d'envoyer ce matin une écuelle de bouillon et une bouteille de vin à l'accouchée de chez Pierre-Jacques. Portez aussi un pain à la veuve Grignon, et du lait aux enfants de Françoise. Et dites un chapelet pour le pauvre Démétrius, ma fille.

Il ouvrit la porte : le vent s'engouffra avec vio-

lence dans l'ouverture. La modeste église du village était là, tout auprès, sur un plateau qui dominait l'humble presbytère et les quelques chaumières éparses aux alentours. L'abbé Félix y pénétra, accompagné d'Antoine, qui portait une lanterne. Il mit dans son sac de velours la petite pyxide renfermant la sainte hostie et la buire d'argent pleine de l'huile sacrée, et suspendit ce sac à son cou, boutonnant son manteau par-dessus.

Antoine prit le rituel et la sonnette.

Ils sortirent. Ce n'était point un voyage facile, celui qu'ils entreprenaient ainsi, à la hâte, spontanément, sans guide, sans escorte, n'ayant d'autre appui que leur confiance en Dieu.

Il fallait, en temps ordinaire, deux heures pour aller de l'église aux Aygues. Mais en hiver le double de ce temps suffisait à peine. Or ce jour-là était le surlendemain de la fête de Noël, et les anciens ne se souvenaient pas d'avoir vu un hiver aussi terrible.

Les Aygues, misérable hameau de trois ou quatre feux, gisaient au fond d'un ravin, qui fendait une énorme montagne, entourée de précipices et dominée par trois aiguilles jumelles, les plus hautes cimes de la contrée, inaccessibles et ceintes de glaciers

inabordables. Pour arriver aux Aygues, il fallait donc gravir les pentes abruptes franchir la crête, et descendre par un sentier étroit surplombant le gouffre, les flancs escarpés du ravin, au fond duquel mugissait un torrent bondissant de roche en roche.

Mais avant d'atteindre les sommets, on traversait une forêt de sapins, d'une assez vaste étendue, hérissée d'obstacles, rochers énormes tombés des plateaux supérieurs, broussailles inextricables, dépressions subites de terrain.

Les loups et les ours ne désertaient les repaires qu'ils avaient dans ce bois que lorsque le froid et la faim les chassaient.

Cette nuit-là, précisément, était une de ces nuits terribles dont on se souvient longtemps. Un froid glacial pénétrait la nature entière ; le ciel, d'un gris de plomb, se couvrait de nuages roussâtres, frangés sur leurs bords d'une marge lumineuse, creusés ici, là arrondis, et présentant l'aspect de masses gigantesques prêtes à écraser la terre.

Un tapis de neige épais, d'une blancheur uniforme, crue, aveuglante, s'étendait à perte de vue, voilant tout, semblable à un linceul funèbre sous lequel se dessinent vaguement les formes d'un cadavre.

Au bord de la route, ensevelis sous la neige, les arbres se dressaient noirs, informes, tigrés de flocons blancs. Un calme profond régnait partout.

L'abbé Félix et son fidèle paroissien marchaient d'un bon pas, déblayant la neige, au fur et à mesure, avec leurs bâtons. La lanterne d'Antoine projetait un rayon de lumière devant eux, et derrière leurs ombres s'allongeaient démesurément, sur le manteau immaculé étalé sur le sol.

Chemin faisant, le prêtre priait. Sa pensée revenait sans cesse à cet agonisant, à ce coupable qui l'attendait frémissant, et qui se cramponnait à la vie pour ne point paraître chargé de ses iniquités devant le Juge suprême.

Il priait avec ferveur, suppliant Dieu de ne point rappeler à lui cette âme criminelle, avant que l'absolution toute-puissante en eût effacé les souillures. Il priait ardemment ce Dieu qu'il portait sur sa poitrine, et qu'effleuraient les battements de son cœur, de faire miséricorde à la créature débile qui n'avait pas su repousser avec force les mauvais conseils et les mauvais exemples, et qui avait péché plus peut-être par ignorance que par volonté.

Antoine Balliol songeait aux bœufs de son étable,

au blé dont regorgeait son grenier, et un peu aussi à la ménagère, que son absence affligeait sans doute, et à ses chers enfants, ouvriers de l'avenir, qui dormaient paisiblement dans leurs couchettes, sous l'aile des anges.

Ni le prêtre ni le paysan ne sentaient la fatigue. Ils allaient d'un bon pas, l'œil fixé dans l'orbe lumineux tracé par la lanterne sur la neige diamantée, craquant sous leurs pas. A droite et à gauche la neige s'amoncelait, les arbres devenaient plus rares : à peine quelques arbustes rabougris émergeaient-ils de cette mer éblouissante, sans ombre, sans mouvement.

Peu à peu cependant la sueur perla sur leurs fronts : ils ralentirent le pas ; leur respiration fut moins régulière. Antoine ne tenait plus sa lanterne d'une main aussi ferme : le curé interrompait de temps à autre son oraison.

Il y avait près de deux heures qu'ils montaient et ils étaient loin encore de la forêt. Ils continuèrent leur route péniblement, échangèrent quelques paroles brèves, s'encourageant l'un l'autre.

— Ah ! monsieur le curé, dit Antoine d'un ton de regret, si je n'avais pas oublié ma gourde !...

— Oh ! mon pauvre ami, tu m'y fais penser : je n'ai pas pris la mienne. Quelle imprudence !

— Nous boirons de meilleur cœur en arrivant aux Aygues, reprit le jeune homme avec résignation. Il doit être près de trois heures du matin ; allons ! monsieur le curé !

Une forte brise, en effet, une brise d'ouest, sifflait en traversant le réseau de branchages sur des buissons, et soulevait de larges nappes de neige, aussitôt effritées en milliers de flocons légers.

La brise devint bientôt un vent impétueux, grondant avec fureur, soufflant par violentes rafales. Puis la neige commença à tomber, et vingt minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une affreuse tourmente faisait rage sur la montagne.

De tous côtés, c'étaient des tourbillons se heurtant, courant plus vite que l'éclair, de véritables trombes de neige, tant le vent en emportait dans sa course furieuse, tant elle tombait drue, serrée, en abondance.

La lanterne s'éteignit. Les voyageurs se trouvèrent plongés dans une profonde obscurité ; ils ne pouvaient plus voir le chemin et se dirigeaient droit devant eux, sondant le terrain avec le bâton,

de peur de tomber dans quelque trou. Ils quittèrent alors le sentier qui serpentait à travers les prairies, sur les croupes du mont, pour gagner une corniche longeant la côte et arriver plus tôt à la forêt.

Mais là encore il leur fallut lutter contre les éléments et redoubler de prudence, car un faux pas les précipitait dans l'éternité. A leur gauche, un abîme insondable ; à leur droite, des rocs hérissés de ronces, tremblants dans leurs alvéoles et qu'une charge trop lourde pouvait déraciner et entraîner sur la pente.

Ils ne se parlaient plus. Trop endurcis aux fatigues de ce genre pour se laisser dominer par la crainte, ils n'en éprouvaient pas moins cette terreur secrète qu'inspirent aux esprits les mieux trempés les grandes commotions de la nature. Ils avançaient pas à pas, ne hasardant le pied qu'après s'être assurés de la solidité du lieu où ils le posaient.

Ce n'était plus une légère moiteur qui mouillait leurs fronts, mais une sueur brûlante, presque aussitôt glacée, qui les inondait. Leurs poitrines oppressées exhalaient des gémissements rauques ; leurs tempes battaient à se rompre, et parfois l'air qui s'échappait de leurs bouches, se vaporisant, les aveuglait.

Ils s'épuisaient en vains efforts. En maints endroits, ils durent se courber pour n'être pas emportés par la tempête ; plus loin, ils durent s'abriter derrière des rochers ; plus loin encore, il fallut ramper à plat ventre, et le bon vieux curé dut quitter son manteau, dans les plis duquel le vent s'engouffrait et qu'il gonflait comme la voile d'un navire.

Le paysan, de trente années plus jeune, et moins débilité par les veilles, le dur travail de l'intelligence, les sollicitudes, résistait mieux que l'abbé Félix. Celui-ci fit longtemps encore bonne contenance. Mais tout à coup un sourire triste entr'ouvrit ses lèvres, et il dit avec un accent de douce raillerie :

— Pauvre Antoine, c'est un faix bien pesant qu'une couronne de cheveux blancs !

— Voulez-vous que je vous porte, monsieur le curé ?

— Non, mon enfant ! Il faut que l'un de nous ait quelque chance de salut. Je paralyserais tes forces... Hélas ! ce ne sont point les jambes qui me manquent !

— Nous voici à la forêt, cherchons-y un refuge. Au jour nous repartirons...

L'abbé Félix se redressa fièrement et sentit re-

naître ses forces tout à coup, à une pensée qui frappait à la fois son cœur et son esprit.

— Nos heures sont comptées, dit-il fermement, mais ce ne sont plus que des minutes qui séparent Démétrius Blanc du jugement de Dieu. Reste, garçon ; j'irai seul !

Antoine ne répondit à ces paroles que par un cri d'indignation.

A cinquante mètres de là, ils virent se développer, ligne blanchâtre se détachant sur les ténèbres opaques, la lisière de la forêt, Ils se mirent à courir, pour ramener la circulation du sang dans leurs veines. Le froid, un froid terrible, les glaçait ; le vent les fouettait au visage, la neige s'abattait sur eux de toutes parts. Et l'orage et le péril augmentaient à chaque pas.

Quand ils furent sous les arbres, ils eurent un moment de répit, et s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine. Le vieillard murmura une prière, à laquelle Antoine répondit avec plus de ferveur qu'il n'en avait jamais mis à prier Dieu. Ils avaient accompli plus des deux tiers de leur voyage.

Mais l'accalmie ne fut pas de longue durée. Le vent se ruait dans les hautes cimes des sapins, les

secouant avec furie, brisant les branches durcies par le gel. C'était un fracas épouvantable, hurlements répétés par l'écho sonore, glapissements stridents, sifflements aigus, sourds murmures plus terribles que la voix éclatante du tonnerre.

Le prêtre et son compagnon allaient au hasard, égarés, subissant dans toute leur horreur, cette fois, les étreintes de la peur. Ils se heurtaient aux cailloux sous la neige, glissaient, tombaient, se relevaient pour tomber encore. Au plus épais du bois, n'ayant ni lumière pour se guider, ni clartés d'étoiles, ils perdirent leurs bâtons.

— Nous ne pouvons aller plus loin, dit Antoine, abattu : à quoi bon marcher? Comment se diriger?

L'abbé prit dans sa poche une allumette et la frotta contre le couvercle de sa tabatière; elle prit feu. Il alluma la lanterne et regarda autour de lui. Il vit Antoine pâle, sans chapeau, les mains déchirées par les ronces, les habits troués; puis il vit sa soutane en lambeaux, sa douillette trempée.

Il n'y avait pas trace de chemin aux alentours. De la neige encore, et partout; les arbres en étaient chargés, et elle tombait par grosses mottes sous l'effort du vent, qui ne s'apaisait point.

— Antoine, dit le curé, je te demande pardon de t'avoir emmené ; j'aurais dû venir seul !

Le paysan, irrespectueux pour la première fois de sa vie, haussa les épaules.

Félix se découvrit et lui tendit son chapeau en lui disant :

— Prends, je mettrai mon mouchoir sur ma tête !

Antoine répondit d'un ton farouche :

— Si vous insistez, monsieur le curé, je déchausse mes sabots et les jette dans le premier trou que nous rencontrerons.

— Embrasse-moi, pauvre enfant ! reprit le curé, ému jusqu'aux larmes.

Ils s'embrassèrent avec effusion.

Antoine pleurait.

— Il ne s'agit pas de pleurer, reprit le vieillard, après un moment de réflexion. Il faut nous tirer de là. Marchons, car si nous nous arrêtons ici, le sommeil nous prendra, et la mort ne tarderait pas à succéder au sommeil !

Encore une fois ils se remirent en marche. Mais l'abbé avait trop présumé de ses forces, il se traîna lentement une longue, une mortelle demi-heure, un siècle !... Et, tout à coup :

— J'ai soif, dit-il, j'ai bien soif !

Il se baissa et voulut prendre de la neige pour la mettre dans sa bouche. Antoine s'y opposa.

— Vous seriez perdu ! dit-il, prenez patience.

Quelques minutes s'écoulèrent. Le prêtre chancela. Antoine laissa tomber sa lanterne, prit le vieillard dans ses bras et fit quelques pas en avant.

— Oh ! que j'ai soif ! murmura le vieillard d'une voix plaintive.

Antoine poussa un cri désespéré :

— A moi ! à moi ! cria-t-il follement, comme si on eût pu l'entendre dans cette solitude. Voici un saint du bon Dieu qui se meurt, faute d'un peu d'eau !

Sa voix domina le vent et les éclats de la tempête, mais aucune voix ne répondit à son appel.

Le vieillard murmura :

— *In manus tuas, Domine*...

Subitement il se redressa avec énergie et s'écria :

— Antoine ! Antoine, quand je serai mort, prends le saint Sacrement sur ma poitrine... Il ne faut pas que les loups, en dévorant mon cadavre...

Il s'arrêta, des larmes de rage, de douleur et d'admiration, jaillissant des yeux du pauvre paysan,

tombaient goutte à goutte sur le visage glacé du sublime serviteur de Dieu.

Antoine, à bout de forces, hors de lui, accablé, déposa doucement son fardeau sur une pierre moussue, à l'abri d'un grand rocher tapissé de lierre, qui formait une espèce d'excavation.

Ils restèrent tous deux là, pendant près d'un quart d'heure, plongés dans une torpeur mortelle, n'entendant rien, ne voyant rien.

Le vent redevint brise, le ciel s'éclaircit, la neige cessa de tomber ; les nuages dispersés, entr'ouverts, laissèrent voir un coin de l'azur sombre constellé d'étoiles.

— C'est le paradis ! murmura l'abbé Félix. Antoine, donne-moi un peu d'eau, par pitié... Ma gorge est desséchée... De l'eau, de la neige fondue !

— Mieux vaudrait boire du poison, monsieur le curé ! Offrez cette privation à Notre-Seigneur !

— Ah ! tu ne sais pas ce que je souffre ! Je donnerais.. Je donnerais tous mes livres pour un verre d'eau !... mais je donnerais ma vie pour arriver à temps encore au chevet de ce malheureux qui m'appelle dans son agonie.

Il y eut un silence.

— Monsieur le curé, demanda Antoine d'une voix un peu tremblante, avez-vous un canif!

— Oui, prends-le dans ma poche !

Antoine obéit ; après vingt secondes, il reprit en poussant un soupir :

— Ouvrez la bouche, monsieur le curé, et buvez : je vous donne mon sang, pur et chaud, pour que, sauvé du danger qui vous menace, vous arrachiez Démétrius à la damnation !...

— Oh! fit le prêtre.

Et pour s'élever à la hauteur du sublime sacrifice de ce paysan, il appuya ses lèvres sur le bras d'Antoine, que celui-ci venait de piquer à la saignée, et but, comme font les chasseurs de chamois, surpris par la fatigue et la soif au milieu des glaciers.

Il se sentit ranimé.

Antoine lia fortement sa cravate sur la piqûre.

— Sauvé ! cria le curé. Enfant, tu as sauvé ton pasteur ! Dieu te bénisse...

En effet, on entendit soudain des cris d'appel, des voix ; on vit luire la lueur de plusieurs falots.

— Monsieur le curé ! criait-on.

Et sept ou huit montagnards apparurent sur le théâtre de cette terrible scène.

Depuis deux heures ils cherchaient l'homme de Dieu. . . . .

. . . .

Démétrius Blanc eut la mort édifiante d'un vrai chrétien, réconcilié avec son Dieu. L'abbé Félix rentra le lendemain au presbytère. On ne put jamais faire comprendre à Antoine Balliol qu'il avait accompli un acte héroïque.

XVI

A QUOI LE CURÉ FÉLIX DÉPENSA SA VIE

Voyageur, marche, marche! Une heure encor, courage!
Vois au loin l'oasis luire comme un jardin;
N'en sens-tu pas les fleurs?... Horreur! c'est un mirage,
C'est un jeu du soleil qui s'efface soudain.
Traverse, résigné, l'immobilité morne,
Triomphe du désert, mer stérile et sans borne,
Sans songer que demain, peut-être, d'âpres vents
Soulevant jusqu'aux cieux ses vagues de poussière
Engloutiront, meurtrie à leurs souffles mouvants,
Dans un même tombeau la caravane entière.

Le pauvre voyageur, c'est l'homme! Et le désert
C'est notre vie, amer et décevant voyage
Où nous voyons s'enfuir, comme dans un mirage,
L'oasis du bonheur et le feuillage vert.

(Henri Cantel, *les Poèmes du Souvenir.*)

Qu'importe si demain l'on couvrira mes os,
Ou ce soir même; et si des arbres que je plante
Je ne verrai jamais fleurir la sève lente!...

. . . .

Comme il nous fut donné, donnons. Laissons au monde
Une chose de nous qui soit douce ou féconde.
Et, mes arbres plantés, je veux creuser un puits.
Alors, j'irai dormir d'une paix plus profonde:
Et Dieu saura toujours que j'ai donné ces fruits,
Et que, de mes sueurs, j'ai fait sourdre cette onde.

(Louis Veuillot, *Œuvres poétiques.*)

Les humbles n'ont pas d'histoire. Leur histoire n'est écrite qu'au ciel, dans les livres où les anges inscrivent les actions des hommes. Ici-bas, nul ne les

10**

voit, nul ne les entend. Ils passent à travers la foule, ignorés, mais sous l'œil de Dieu.

Des vastes glaciers qui font aux Alpes une couronne de pur cristal, parfois quelques gouttes d'eau sourdent, et, glissant sur les blocs d'opale, tombent dans le creux d'une roche ; de là elles s'échappent en source claire, courent dans un sillon du granit, recueillent d'autres gouttes suintant aux flancs du mont altier.

C'est alors un large ruisseau limpide, qui coule à pleins bords sur des cailloux polis, entre les hautes herbes étoilées de pâquerettes.... Un Nil en miniature, azuré, avec des orchis pour palmiers, où flottent, comme des nacelles, des feuilles de velours, et qu'une branche d'aubépine peut arrêter dans sa course. Le frais gazouillis de l'onde transparente jette un murmure harmonieux aux rives solitaires, tandis que, là-bas, au fond du ravin, le torrent se brise avec fracas sur les pierres, écumant, tumultueux.



Ainsi la vie s'écoula pour Félix, curé de Montbernard. Tranquille, pure, lente, comme le frais ruisselet, avec ce doux murmure qui enchante, loin du

bruit, loin du mal. Et si quelque souffrance survenait, c'était comme la branche d'aubépine barrant passage au flot paisible : une poignée d'épines sous une masse de fleurs.

Les jours s'enchaînaient l'un à l'autre, avec les mêmes prières, le même travail, le même devoir ; les joies d'aujourd'hui n'étaient qu'un écho des joies d'hier, et les peines de la veille renaissaient le lendemain. Un grand calme, que ne troublait aucune des agitations du monde. La sérénité que donne la certitude, la paix que donne l'amour, la confiance que donne la foi. L'âme, l'esprit, le cœur, vivant chacun sa propre vie, et le corps, esclave obéissant, mais respecté comme œuvre de Dieu. Entière harmonie que les sages recherchent, que l'existence médiocre et surmenée des villes ne trouvera jamais !

Les jours, les semaines, les mois s'en allaient, d'abord lentement, puis très vite. Les saisons succédaient aux saisons, les années aux années, et l'abbé Félix qui disait naguère que la vie est longue, disait maintenant : *Vita brevis !* Oh ! que peu de choses l'homme a le pouvoir de faire dans le peu de temps qui lui est mesuré !... La semaine s'achève, à peine commencée : on croyait avancer la tâche et diminuer

le labeur, d'heure en heure... On jette soudain un regard en arrière et l'on s'effraye d'avoir travaillé si peu!...

*
* *

Chaque matin, levé dès l'aurore, l'abbé Félix reprenait la tâche interrompue à la fin du jour précédent. Il célébrait le saint Sacrifice, avec la même piété, la même ferveur qu'à l'heure glorieuse où, pour la première fois il élevait entre ses mains tremblantes la resplendissante hostie. Puis ses petits enfants à catéchiser, ses malades à visiter, ses vieux pauvres à consoler, les paysans, les mères de famille à conseiller, l'amenaient jusqu'à cet Angélus de midi, qui lui laissait ses premiers instants de repos.

Il partait après son frugal repas, le bâton en main. Il emmenait ses élèves dans la montagne, car après Zeph et Dodon, il avait eu d'autres neveux à instruire, et plus tard, les enfants de ceux-là.

Il eût voulu que son presbytère en fût rempli, et que ses leçons donnassent beaucoup de soldats à Dieu et à la patrie.

Chemin faisant, à l'ombre des châtaigniers, ou sous le chaud soleil d'automne, il expliquait à ses

auditeurs charmés ce grand et magnifique livre de la nature, toujours ouvert sous ses yeux, depuis l'humble brindille de mousse jusqu'à l'arbre séculaire, depuis le colosse alpestre jusqu'au petit caillou serti de poussière.

Il en savait parler, de l'œuvre divine, avec cette éloquence vibrante des âmes naïves et des poètes ; il en disait la grandeur, l'harmonie, l'immensité, la diversité. Il en montrait les causes et les fins. Il voyait l'homme, roi de tout ce qui est créé, appelé à surmonter les obstacles, à dominer, à vaincre autrui ou lui-même! Il savait mêler à la science, absolue parfois, et parfois incertaine, cette austère et superbe poésie du cœur qui anime jusqu'aux pierres et n'abandonne rien à la matière morne. Son esprit intelligent cherchait au delà de cette matière brute que le siècle veut exalter par-dessus tout et qui n'est que misérable et sale, si l'espérance et la foi ne l'ennoblissent de leur beauté.

Puis, quand la brise du soir apportait la chanson sonore des cloches, aux joyeuses volées desquelles répondait le tintement de la sonnette des bœufs rentrant du pâturage, le curé de Montbernard et ses compagnons revenaient, dans la douce quiétude qui

suit une journée bien employée, devisant des étoiles d'or clouées au ciel, ou bien évoquant les souvenirs du temps où les gens savaient peut-être moins, mais croyaient davantage.

Quand on arrivait au presbytère, il fallait tout d'abord essuyer l'amicale gronderie de Symphorose.

Quoi ! s'attarder à ce point!... Les soirées sont fraîches, le vent du soir est malsain... Le souper refroidit.... Symphorose a peur, à la brune, toute seule. Elle n'ose pas regarder du côté du cimetière... Et d'ailleurs, si quelqu'un venait demander M. le curé, que répondrait-elle?... Ah ! qu'elle préfère les bonnes journées de pluies, où le ciel est tout noir de nuages, où l'eau tombe, tombe!... Mais alors, par malechance, il y a toujours quelque malade à voir dans les chalets haut perchés sur les rocs, et l'inquiétude est pire!...

On rassurait la bonne servante, et les hôtes du pauvre logis s'asseyaient autour de la table. On dégustait l'excellente soupe, les fromages, les noix sèches, les châtaignes rôties; on savourait la piquette acidulée, du jus de raisin tout franc, largement baptisé. Puis les jeunes gens gagnaient leurs couches, et le curé s'enfermait chez lui, avec ses piles de

gros livres, et ses cahiers couverts d'une écriture menue.

Les gens qui passaient, là-bas, entre l'église entourée des croix du cimetière et l'école déserte, voyaient briller au-dessus de la treille la lampe du travailleur, qui ne s'éteignait que bien avant dans la nuit.

Tout le bien qu'autour de lui il pouvait faire, l'abbé Félix le faisait, ou l'avait fait. Il consolait les veuves, il protégeait les petits, il consolait les ignorants, il soulageait les pauvres, il soignait les malades, il réconciliait les ennemis ; par-dessus tout, il pansait les plaies secrètes, les plaies cachées, celles qu'on a honte de montrer, et pour lesquelles il n'est pas de remède, hors la parole de Dieu.

La paroisse allait croissant et devenant meilleure. On aimait le curé, simple et bon. Il donnait la grande leçon de l'exemple, et peu de gens y résistaient : le bien est contagieux comme le mal. Félix obtint la conversion de beaucoup de pécheurs. On l'aimait. Donc, on croyait en lui.

Sa vie passa ainsi, nous avons déjà dit comment. Il éprouva toutes les misères de ce monde. Il connut la douleur, il éprouva l'ingratitude. Il vit mourir ceux qu'il chérissait, et il pria. On lui rendit l'ou-

trage et la calomnie en échange du bienfait, et il pleura. Il ne put s'accoutumer à l'indépendance du cœur trop souvent pratiquée, et son cœur, à lui, saignait quand il trouvait la preuve que l'homme est un animal insociable et méchant.

Il mit en terre beaucoup de ceux qu'il avait choisis pour bien-aimés. Il psalmodia, un jour, par une aube livide et blafarde, le *De profundis* sur la tombe de Cyrille XIII, baron de Montbernard, et ce fut un grand déchirement en lui lorsqu'il scella de sa main le tombeau qui devait ne s'ouvrir plus jamais.

Son père, le menuisier Jean-Pierre, était mort plein d'années, honoré comme un patriarche, entouré de ses fils, de ses brus, de leurs enfants. Et cette mort du grand chrétien, simple et bon, duquel il tenait le jour et qui lui avait appris à être aussi un grand chrétien, avait été pour Félix la plus cruelle douleur qu'il eût éprouvée. En fermant ces yeux qui ne verraient plus jamais la lumière de ce monde, mais s'ouvraient à la lumière splendide et toujours vive de l'éternité, sa main avait tremblé.

Et son cœur s'emplit d'amertume lorsqu'il bénit la fosse où l'on allait descendre ce cadavre dont il était la chair.

Lui aussi vieillissait. Déjà des mèches blanches argentaient sa chevelure, et la griffe du Temps traçait des rides sur son front. Ses doux yeux ne brillaient plus de l'éclat qui les faisait si beaux, et son regard de suave bonté semblait parfois se retourner en dedans et plonger dans son âme.

Il voyait s'en aller peu à peu tous les siens. Il était le treizième fils, les douze aînés partaient avant lui, l'un après l'autre. Quand une fois on a pris le deuil, on ne le quitte plus! Félix voyait sa mère enveloppée de crêpes, et chaque année amenait un anniversaire de plus, un de ces anniversaires sombres, où l'on prend l'étole, la chasuble et le manipule de cette couleur noire, que raye la blancheur mate de galons d'argent... Bien souvent, à cette heure, il pensait à tout ce que la terre, la terre nourricière formée de tant de poussière humaine lui dérobait de trésors, et parfois il croyait, à travers l'épaisseur des tombes, entendre battre ces cœurs livrés au ver conquérant, mais dont l'âme immortelle planait dans les sphères célestes!

*
* *

Il ne lui restait que sa mère.

Sa mère plus que nonagénaire, toute courbée sous

le poids d'un siècle d'âge, ne vivant plus que par la force de sa volonté, et consumant ses dernières minutes dans la fervente prière, dans les joies mélancoliques et douces du souvenir.

Oui, maman Rosalie vivait encore, près de son fils l'abbé, de son treizième, son orgueil et son bonheur. Tout elle revivait en lui. Elle ne le voulait point quitter, et Dieu, qui les aimait de tant d'obéissance à sa loi, voulut récompenser cette magnifique tendresse et couronner l'une par l'autre ces deux carrières d'honneur obscur, d'humilité grandiose et de dévouement charitable.

Dieu le voulut, car il les fit mourir au même instant, et ce fut le même ange qui emporta leurs deux âmes au pied de son trône de gloire.



Un jour l'abbé Félix reçut une lettre, qu'il lu avec une profonde émotion. Puis il mit cette lettre dans son bréviaire, il courut s'enfermer dans l'église, et là il pria, il pleura durant de longues heures. Il ne vint au repas du soir que pour servir sa vieille mère, aveugle et percluse.

Et quand il fut seul avec elle, dans la pauvre salle

éclairée par la petite lampe du presbytère, il s'agenouilla devant elle et lui dit :

— Mère, Dieu m'envoie une grande épreuve... On m'écrit de Paris pour me demander si je veux être évêque... Evèque ?... Moi ! j'ai déjà trop !...

-- Fils, répondit-elle, si Dieu vous appelle à gouverner un troupeau plus nombreux, il faut obéir. Evèque !...

Le curé toujours agenouillé, murmura :

— Seigneur, détournez de moi ce calice... Mais que votre sainte volonté soit faite, aujourd'hui et toujours.

La vieille mère épuisée par l'effort qu'elle avait fait, étendit ses deux mains sur Félix, et ces mots s'échappèrent de ses lèvres, faibles comme un souffle.

— Fils, je te bénis....

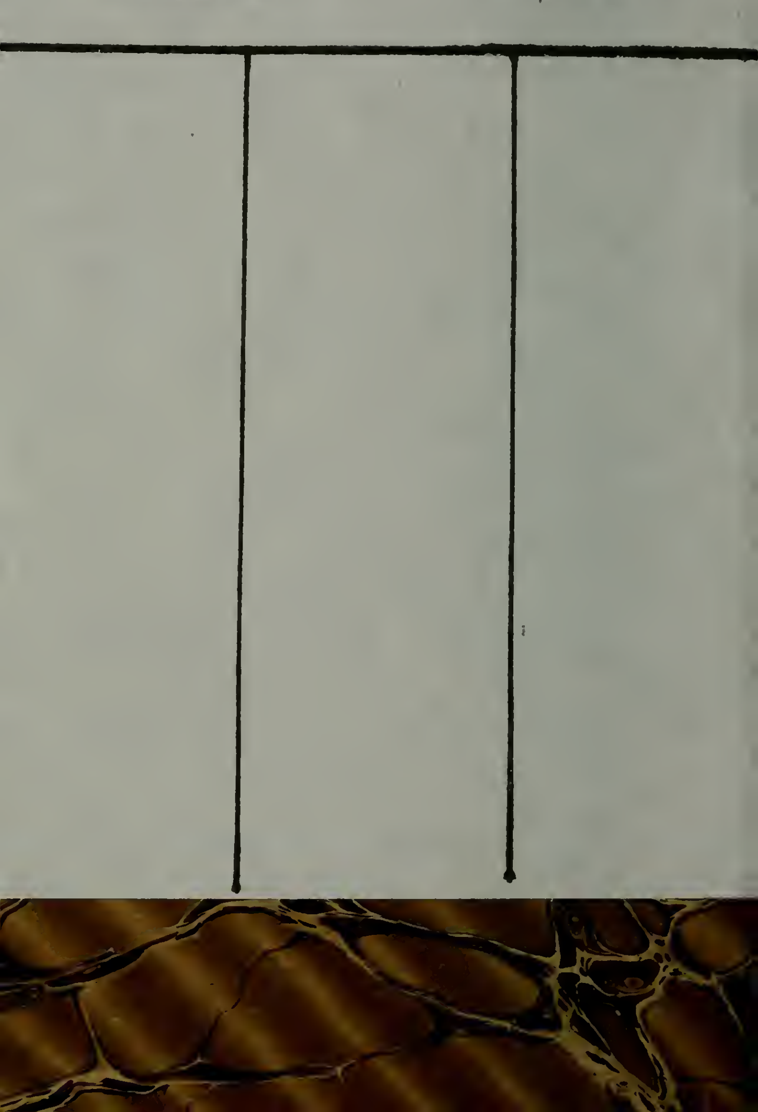
— Je vous bénis, ma mère!

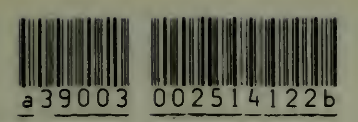
***

Au matin, on les trouva tous les deux inanimés, les mains de la mère imposées sur la tonsure sacrée du fils, les mains du prêtre jointes sur son crucifix. Tous deux avec un suave sourire sur la bouche, tous deux endormis dans la paix du Seigneur !

TABLE DES MATIÈRES

Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer. — 1881.




a39003 002514122b

